

Etienne Delessert 🌟 **Suite américaine**



Etienne Delessert  **Suite américaine**

Exposition rétrospective au Château de Saint-Maurice

du 7 mai au 30 octobre

2011





Table des matières

Textes de		
Jean-Pierre Coutaz	Un monstre ... de tendresse	6
Jacques Poget	L'explosif qui saute deux fois	9
Guillaume Doizy	L'Etienne Delessert de Siné Hebdo	57
Siné		146
Bertil Galland	Le sentier du Wononscopomuc	148
Christophe Gallaz	Ce qui vous résiste	158
Etienne Delessert	Suite américaine	180

Jean-Pierre Coutaz: conservateur du Château de Saint-Maurice.

Jacques Poget: journaliste.

Guillaume Doizy: auteur d'ouvrages sur la caricature et le dessin de presse, membre de l'Equipe interdisciplinaire de recherche sur l'image satirique (Université de Bretagne occidentale) et co-responsable de la revue d'histoire Gavroche.

Siné

Bertil Galland: journaliste, éditeur; vit en Bourgogne.

Christophe Gallaz: 1. Aime les oiseaux. 2. Essaie d'écrire l'envers des choses à la surface des journaux et dans le creux des livres.

Un monstre ... de tendresse

Ah ! si Darwin avait connu le monde animal de Delessert, que de surprises il aurait eues ! Il y a en effet deux espèces chez cet artiste *ambi-cieux* (helvético-américain) : celle anatomiquement correcte et celle génétiquement trafiquée, à savoir les monstres.

Notons au passage que les humains, un peu à la manière de Picasso ou de Bacon, subissent souvent le même sort que ces animaux sortis tout droit de l'imaginaire d'Etienne. On admire les portraits de certaines célébrités dont la vraisemblance est troublante (*Suisse flamboyante*) et on reste désemparé face aux distorsions infligées à d'autres visages (*Prophètes et Charlatans*).

Certes il n'est pas le premier à s'être frotté à la monstrosité : Jérôme Bosch, Bruegel, Grünewald l'ont précédé depuis belle lurette, mais leurs délires avaient une connotation religieuse absente chez Delessert. De surcroît, ces précurseurs caparaçonnaient leurs créatures de dards acérés, d'écailles métalliques, d'ergots lacérants afin de les rendre plus répugnantes encore. Celles d'Etienne incitent à la caresse. Elles ont des yeux sphériques comme des agates, ce

qui efface toute turpitude ou malice dans leur regard.

A l'opposé des dragons chinois, aux crêtes dentelées sautillant sur l'épine dorsale et dont les naseaux s'enflent et les babines se retroussent furieusement, ceux de Delessert ont des ongles manucurés et les dents lisses. L'hémoglobine y est répartie à dose homéopathique.

L'écriture plastique érode leur agressivité et les couleurs du spectre solaire annihilent leur férocité.

Le geste est délié, la ligne ondule et serpente, les dégradés hurlent les volumes avec sensualité... certains diront que l'on peint comme l'on est !

Bon nombre de dessinateurs actuels, surtout en BD, confient la coloration à des professionnels ou à l'ordinateur : mais ce dernier s'exécute sans âme ni accident. La froide perfection technique n'est pas du monde de Delessert qui préfère *fleureter* avec la matière pour mieux en dégager l'essence. Coloriste raffiné, ses dessins, nimbés d'un fin poudroisement, sont aussi chatoyants et légers que des ailes de papillon.

La qualité de finition peut surprendre et d'ailleurs j'en ai fait l'expérience à la réception

des œuvres expédiées de Lakeville. J'ai cru à première vue que c'était des reproductions, tant les originaux m'ont paru d'abord être d'excellents scans! Voilà donc bien un œuvre qui ne perd rien à être reproduit...

A contempler de très près ces dessins, je vois les crayons de couleur glisser et déposer, couche par couche, un peu de leur mine grasse sur l'aquarelle, engendrant de subtils glacis tout en respectant les lignes initiales du croquis, un peu comme l'émail cloisonné qui s'épanche entre les fils d'argent.

Les volumes naissent doucement, passant délicatement des zones ombrées aux reliefs caressés d'une tendre lumière venue d'ailleurs. On ressent le bonheur simple du peintre qui avance avec sûreté, maîtrisant l'idée aussi bien que l'outil. Il n'y plus de frontière entre l'artiste et l'artisan. L'enlumineur, après avoir épuré le décor, peut se concentrer sur le détail signifiant.

C'est exactement ce que l'on retrouve dans les dessins créés pour Siné Hebdo, traitant de la politique américaine entre les années 2008 et 2010.

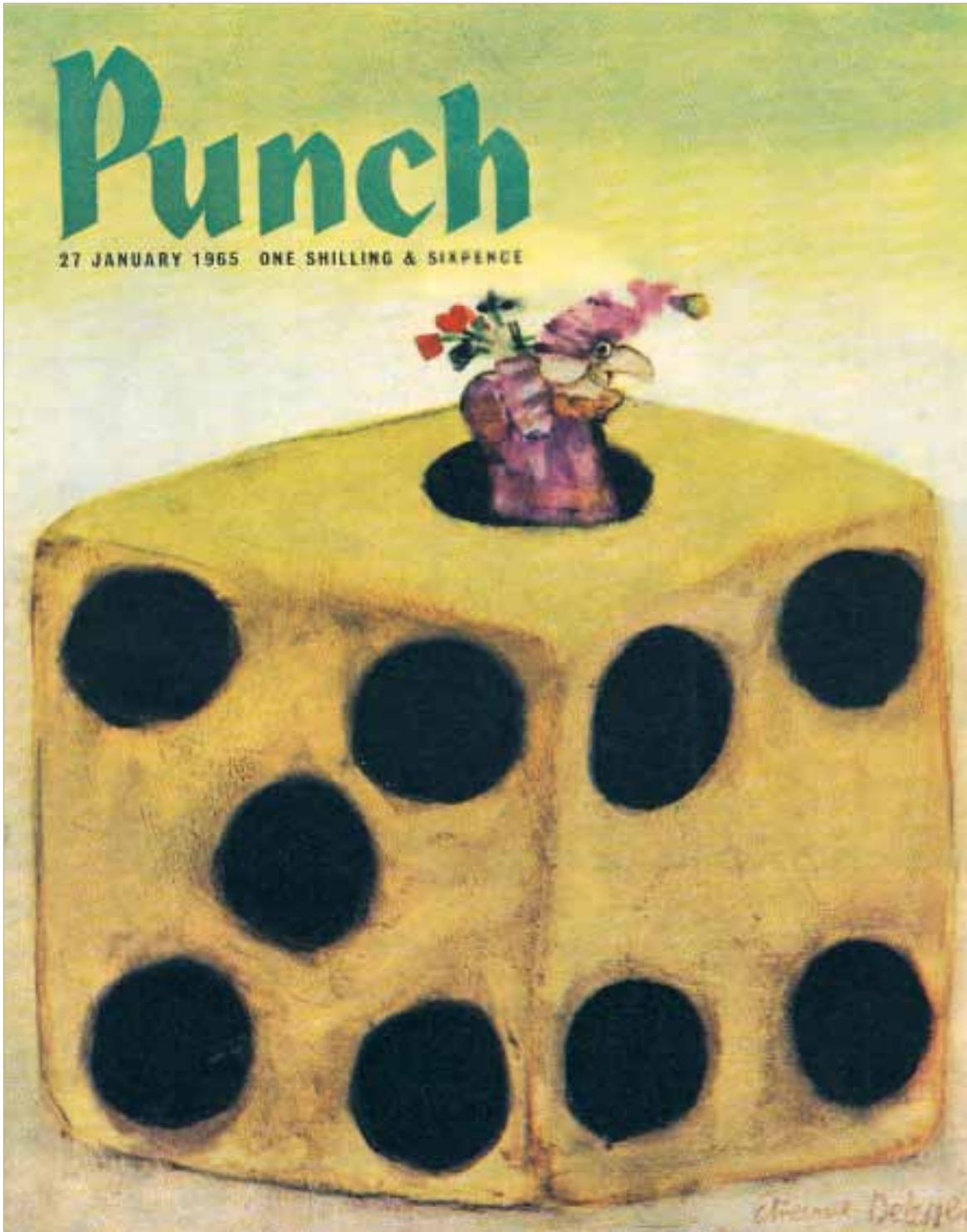
La Fondation du Château de Saint-Maurice est fière de les présenter pour la première fois à un public qui aurait parfois tendance à classer cet artiste protéiforme seulement comme

auteur de livres pour enfants.

Il ne s'agit pas de caricatures au premier degré mais d'une analyse aussi pertinente qu'impertinente, concentrée en une seule image où l'art et l'idée ne font qu'un. Ce n'est pas le trait seulement qui est virulent, mais bien la prise de position de l'artiste.

Si nous avons évoqué plus haut les monstres du monde de l'enfance, là nous touchons à ceux du monde actuel.

La poésie demeure, mais elle peut se révéler cruelle.



L'illustration selon Delessert ? L'explosif qui saute deux fois !

« Quel illustrateur de génie ! », dit-on, et pourtant le mot se charge imperceptiblement d'un petit quelque chose de dépréciatif... un art de second plan ? Comme lorsqu'on parle de « musique descriptive » ; ou carrément, pour peu que l'artiste s'adresse aux enfants, une fonction didactique qui exclurait la pureté créative. Voire, si l'oeuvre est distrayante, une compromission : plus vraiment de l'art, mais de l'« artentertainment ».

Dans la presse particulièrement, l'illustration serait donc une solution de repli lorsque la photo ne convient pas, et l'illustrateur quelqu'un qui dessine des évidences pour l'agrément de l'œil. Son travail, l'exact inverse, en somme, du « gris typographique », ce remplissage esthétique entre les images qui est, comme le savent tous les graphistes, la véritable fonction de l'article écrit pour un magazine... illustré.

Penser à son pinceau

Sottises ! L'authentique illustrateur pense avec son pinceau, et tout écrivain reconnaît son apport, car « il faut que l'artiste comprenne le poète. Il ne s'agit pas de copier la réalité comme on la voit... » Dans ses *Portraits contemporains*, Théophile Gautier commençait bien ; hélas, il finissait mal : « ...L'illustrateur ne doit voir qu'avec les yeux d'un autre. » Etrange arrogance d'écrivain ! Comme si, aux alentours de 1870, Gustave Doré n'était pas passé par là. Comme si Honoré Daumier n'avait pas « illustré » la vie publique dans les journaux, avec des doses de vitriol bien plus fortes que celle de n'importe quel prosateur. Comme s'il avait fallu attendre Etienne Delessert pour s'aviser que l'authentique illustration aborde son sujet d'un point de vue original, exprime une conception autonome. Les grands illustrateurs

sont de grands artistes en tant que tels, point à la ligne.

Etienne Delessert, d'ailleurs, s'affiche peintre jusque dans ses œuvres de circonstance, si voisines de ses grands tableaux. Allez voir *La légende du Roi Arthur* (page 42), puis sautez à la page 151 pour y contempler ses lacs (*Stormy clouds*, par exemple), sautez à ses feux des pages 193 et suivantes. Son *Repas du soir*, en page 194 ? Un Hollandais volant d'une époque à l'autre, un peintre de l'intime, sa nature morte-vivante projetant avec la force du silence le spectateur dans une atmosphère difficilement exprimable par d'autres moyens. Or cette force mutique qui, à travers l'œil, atteint immédiatement l'esprit sans se perdre dans les synapses et leurs filtres conceptuels, habite la plupart de ses « illustrations ».

Tout dire sans une parole

Voyez les travaux du Vaudois d'Amérique qu'au contraire de ceux de sa patrie d'origine, les périodiques de son pays d'adoption lui commandent par brassées depuis des décennies. Etienne D. n'illustre pas platement le propos de l'article, il évoque, il suggère, il ouvre des voies à l'imagination.

Prenez, à la page 54, *Columbia*, son dessin de presse favori ; il le préfère notamment parce qu'il n'a eu que quelques heures pour le réaliser, quand les Américains, lui compris, étaient en plein dans le choc de la catastrophe. Les images étaient partout : la navette spatiale partie en vrille, explosée, carbonisée tandis qu'elle se trouvait encore à la portée des caméras. Pour la première réflexion sur la tragédie, le *New York Times* voulait un dessin et il fallait, explique Delessert, que l'idée fût « digne » (notez l'adjectif, il resservira). « Je suis parti d'Icare, mais la chute devenait trop dure et j'ai modifié ma première idée en faisant tourner l'ange autour du globe comme

Columbia, et en lui faisant perdre ses ailes — symbole de l'accident. »

Le lendemain, cet ange déchu arpenteait l'imaginaire des New Yorkais, dessinant sans voyeurisme la trace nette et cruelle d'un drame national et humain. Son style dépouillé annonçait l'ombre des deux tours du World Trade Center, autre vision « digne », un an après le traumatisme sans précédent subi par la psyché collective.

Ingénu mais flatté, Delessert s'étonne d'avoir toujours reçu des appels de directeurs artistiques inconnus se référant, peut-être dix ans après, à un dessin qui les avait frappés, et lui proposant un sujet « qui devait lui convenir ». Ces artisans du visuel avaient donc forgé dans leur mémoire une idée de qui était Delessert et de ce qu'il saurait traiter mieux que personne. L'étonnant, conclut Etienne, c'est que dans 99% des cas, la première des nombreuses esquisses qu'il jette sur le papier s'impose au final : c'est la seule qu'il réalise, et qui sera acceptée : signe que l'alchimie intérieure fonctionne. Mystérieusement.

Il s'agit donc de dire sans paroles ; de désigner à la pensée un sentier d'exploration, et la démarche est fondamentalement la même, qu'il s'agisse du 11 septembre ou de l'histoire d'une entomologiste qui concilie l'éducation de ses enfants et sa carrière de scientifique explorant la canopée (page 48). L'ambiance change, elle se fait ludique, mais le langage métaphorique demeure, et surtout la manière de mener la réflexion pour ouvrir sur le thème une perspective inédite.

Etienne Delessert explore ainsi un monde onirique qu'il crée à chaque pas, probablement surpris lui-même des visions qu'il conjure, tels des esprits surgis de la lampe magique dont il possède le mot de passe mais non le mode d'emploi. Cette bienheureuse ignorance lui permet de défricher des territoires perpétuellement inconnus, comme on le voit en

feuilletant ses travaux pour le *New York Times*, pour sa *Book Review*, pour *Atlantic Monthly* et tous les autres — sans parler de la publicité, où la liberté du créateur est stimulée par les contraintes extérieures.

Delessert, si rare en nos contrées

Ne mentionnons pas ici — un chapitre lui est consacré plus loin — la collaboration à *Siné Hebdo*, quatre-vingt cinq attaques à main armée contre le politiquement correct, les idées reçues et les propos consensuels. Mais ces images publiées en France, aussi fortes que celles des périodiques américains, interrogent : pourquoi Delessert n'a-t-il pas davantage été sollicité par des titres européens ?

Il faut souligner bien sûr que, dans ses douze livraisons, l'éphémère magazine suisse *Emois* a publié des dessins d'Etienne, que pour *Le Monde* il a illustré douze héros « seuls contre tous » (tiens, tiens ! Une résonance intime avec la façon dont il se voit lui-même ?) ainsi que quelques figures légendaires qui enflamment l'imaginaire, dont le roi Arthur, Guillaume Tell, Dracula. De même, *Le Temps* a demandé à Delessert de travailler à une série sur... le temps. Souligner aussi que récemment, seul *Swiss Info* a requis une série de dessins d'actualité. Que *Construire* a osé deux couvertures signées Delessert, et courageusement publié des dessins comme celui de la page 44 sur le sida.

La presse suisse et française n'a donc pas totalement oublié l'artiste parti vivre dans le Connecticut. Mais moins d'une commande par an, c'est une toute petite moyenne, un surprenant dédain. A quoi l'attribuer ?

La distance n'explique pas tout — et, avec les communications instantanées par l'Internet, elle n'explique rien. Pas davantage le souvenir des déboires financiers de Delessert dans le cinéma, ou le sentiment assez répandu (mais erroné, dit-il) qu'il avait tourné le dos à la Suisse.

La culture médiatique, alors ? Elle qui, en Europe en général, en Suisse en particulier et plus spécifiquement encore du côté romand du Röstigraben, privilégierait la photo et ne se résoudrait à l'illustration qu'en cas d'impasse absolue du côté des banques d'images ? Sans doute : la vogue de la photographie suisse ; l'accès privilégié à des agences prestigieuses depuis longtemps sensibles, malgré la faiblesse relative des tirages, à la qualité de l'impression et de la mise en page des publications helvétiques ; la tradition graphique alliant typographie et photographie : tout cela joue un rôle.

Mais cette culture a bon dos – au moins deux autres facteurs encore expliquent la rareté de l'illustration dans la presse suisse en général, la quasi-absence de Delessert en particulier.

Le dessin de presse, « sujet autoporteur »

Pour beaucoup de directeurs artistiques et de rédacteurs, le dessin n'a pas d'autre fonction que l'humour et l'humeur, et il se suffit à lui-même. Des éditorialistes visuels d'immense talent, à la André Paul, Raymond Burki, Mix & Remix, Patrick Chapatte, sont à l'œuvre depuis toujours. Ils commentent l'actualité au jour le jour et ont ainsi formaté la sensibilité des patrons de presse. A leurs yeux, le dessinateur est une voix du journal, il travaille pour lui en grande priorité sinon en exclusivité, mais il a sa case régulière, emplacement balisé dont il ne sort guère, très rarement sollicité pour enrichir d'autres rubriques. L'illustrateur n'est même plus convoqué pour le conte de Noël, on ne l'appelle que pour quelques grands procès - en attendant que les caméras soient autorisées au tribunal.

Quant à la Une des magazines, la sagesse des marketeurs tient depuis longtemps pour vérité révélée que le dessin vend moins bien que la photo, et il faudrait une foi messianique pour soulever cette montagne-là.

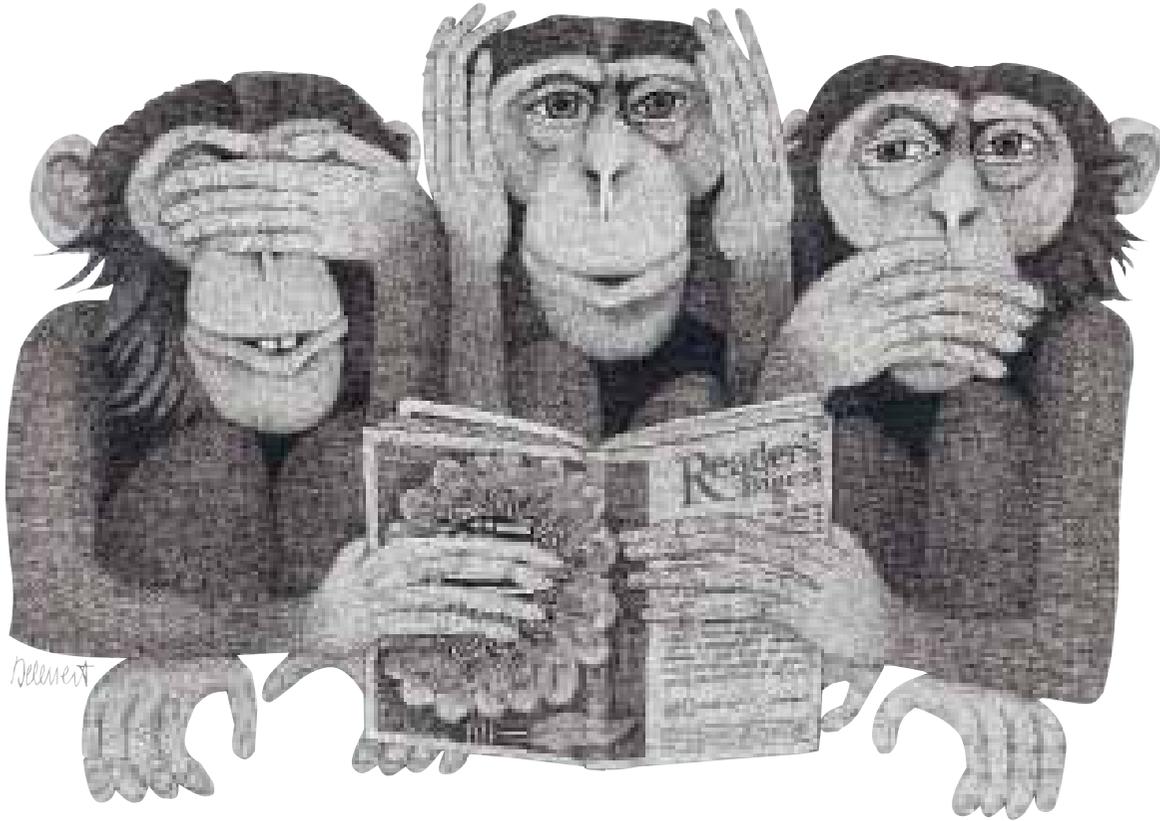
Le second facteur est d'une nature prosaïque : il est probable que soit à l'œuvre une combinaison de paresse et d'avarice. Pour accompagner un article, la solution de facilité consiste à piocher dans le serveur des agences, à télécharger une image toute faite et en payer pas trop cher l'usage unique. Une pratique tellement plus simple que d'appeler une ou un artiste, discuter le thème de l'article, négocier le tarif de cette future création originale (forcément un multiple de la pige d'une photo d'agence), attendre que le travail soit terminé, le délai serré excluant la possibilité d'une modification, voire d'une seconde version... Et s'exposer à des arguties sans fin si par malheur un recadrage se révélait nécessaire.

Le poids de l'idée, le choc de l'image

C'est pourquoi on s'émerveille, non sans regret, en contemplant les nombreuses Unes de Delessert pour *The Atlantic* ; dix-huit ans avant l'ouvrage de Boris Cyrulnik sur la honte, son dessin faussement naïf en disait long, très long, en une seule image ! A propos des mécanismes de l'amour et du mariage ou encore des thérapeutes blessés, ses planches de 1986 et 1989 constitueraient une parfaite défense et illustration des thèses de Rosette Poletti ou de Roselyne Fayard...

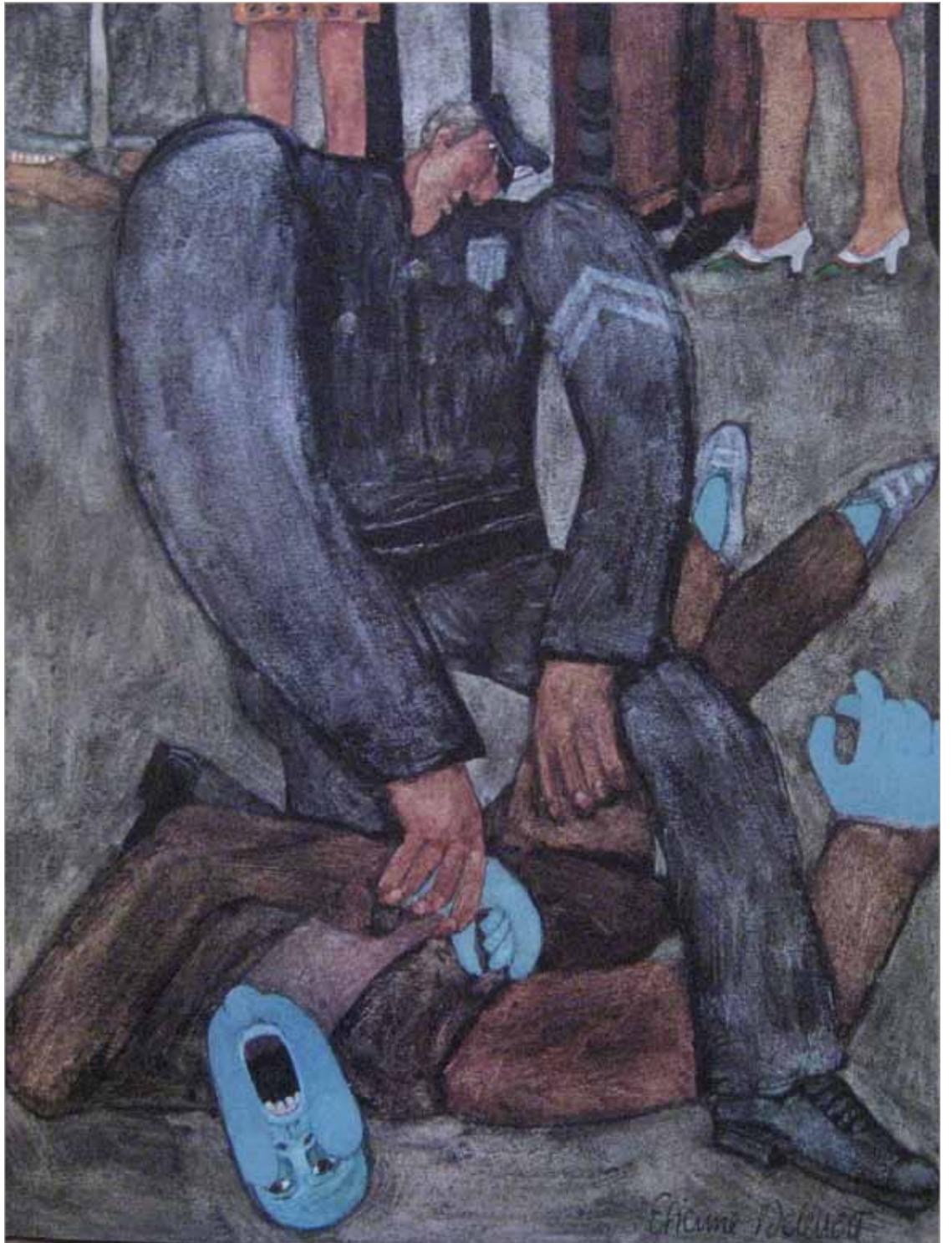
Des noir/blanc du *New York Times* aux polychromies de *The Atlantic*, *Punch*, *Village Voice*, *Time*, *Life*, etc., chaque fois la double pertinence est garantie : choc instantané de l'image et poids progressif de l'idée, qui déploie ses multiples sens au fur et à mesure qu'on explore ses implications et qu'on en pénètre les détails.

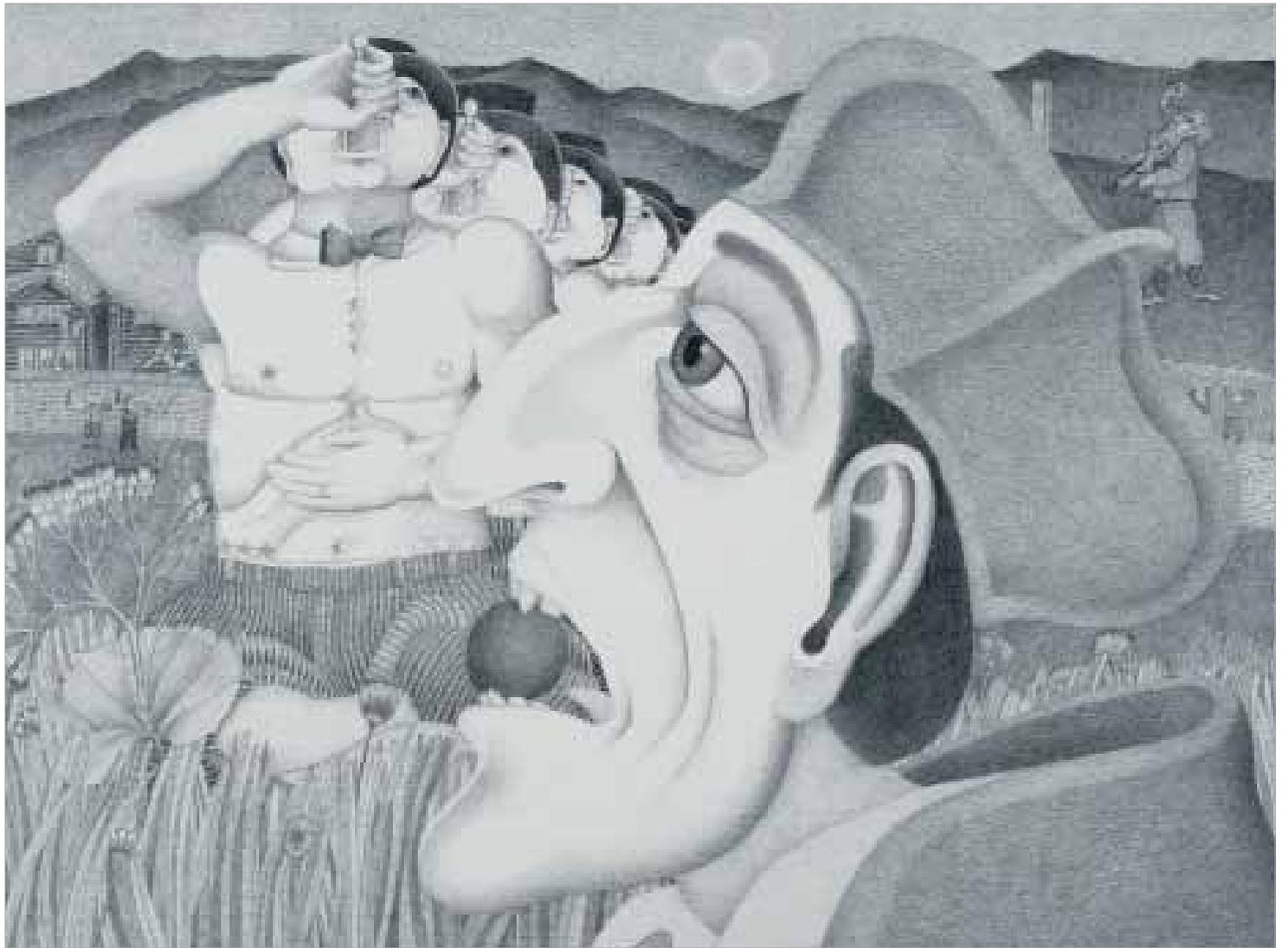
Avec ses images à double détente – émotionnelle et intellectuelle — Etienne Delessert a inventé l'explosif qui saute deux fois. Pas étonnant que parfois il fasse peur !



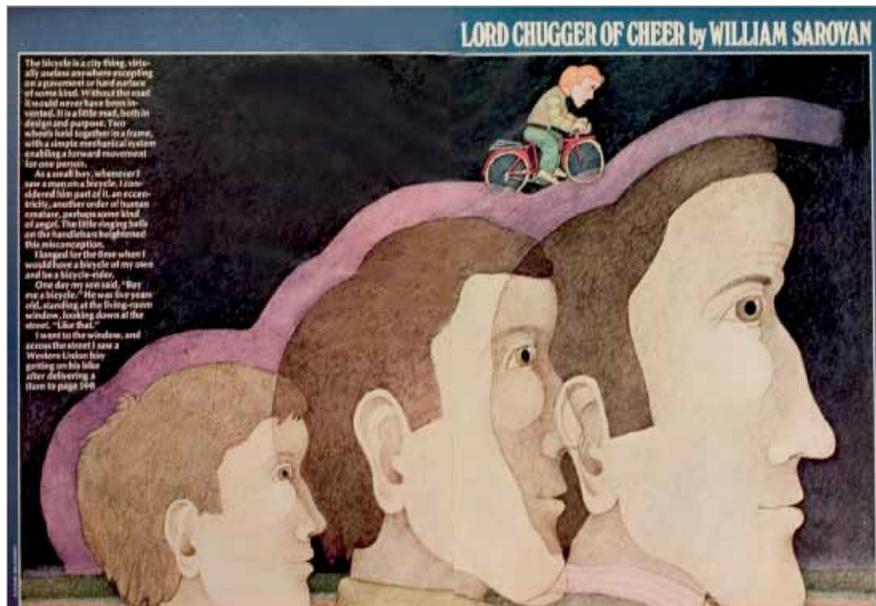
FACT, COUVERTURE DE MAGAZINE POLITIQUE: LES 3 SINGES (READER'S DIGEST) 1966
PORTRAIT DE GEORGE ROMNEY, 1967



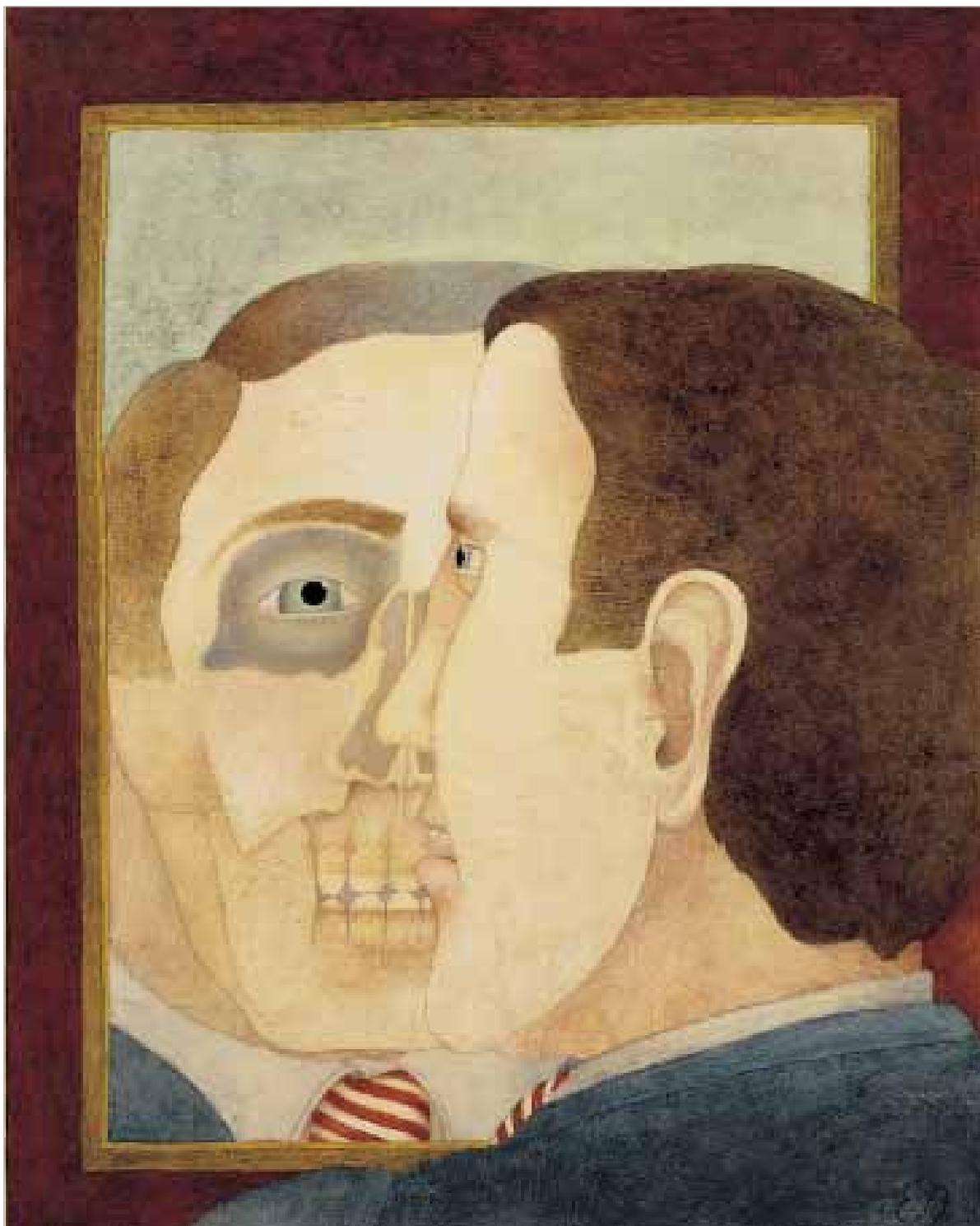


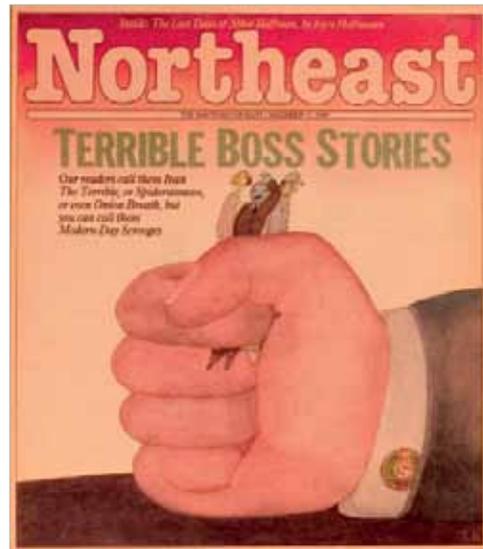
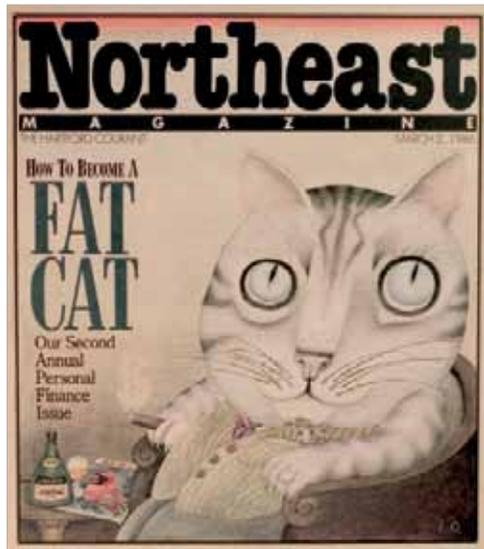
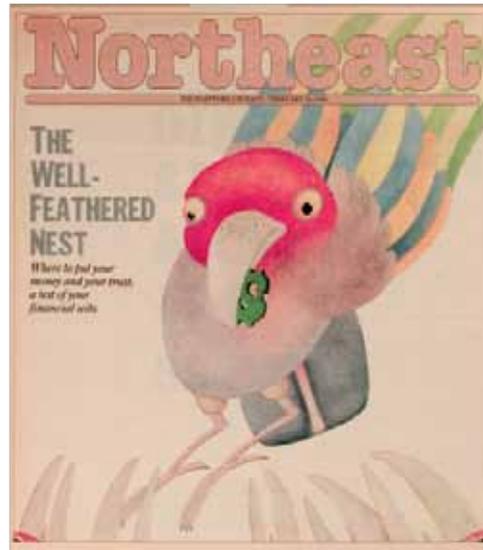


LE MATCH VALAIS-JUDÉE, DE MAURICE CHAPPAZ, *L'ÉVÊQUE SCHINNER ET LES DÉPUTÉS*, 1968



MC CALL'S, NOUVELLE DE WILLIAM SAROYAN, 1971
REDBOOK, MODE POUR ENFANTS, 1970

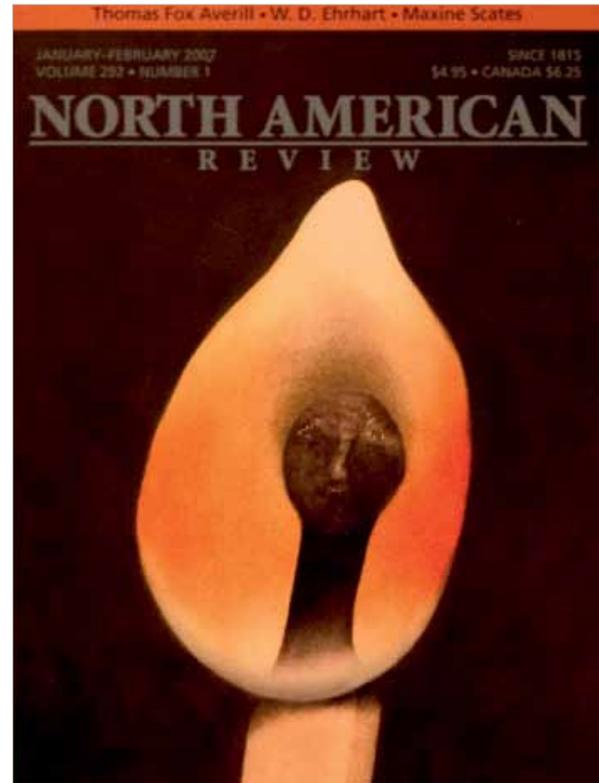
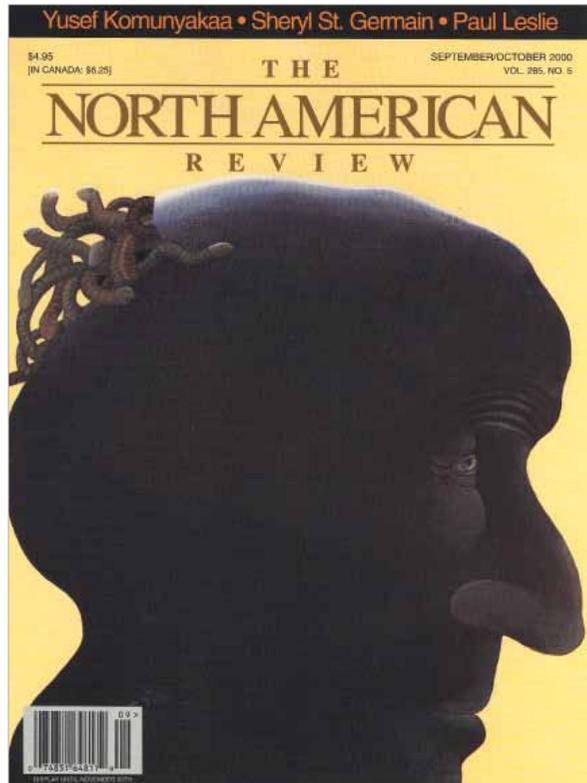




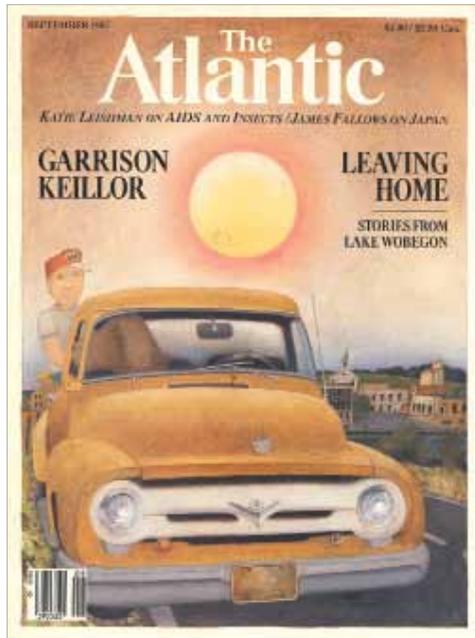
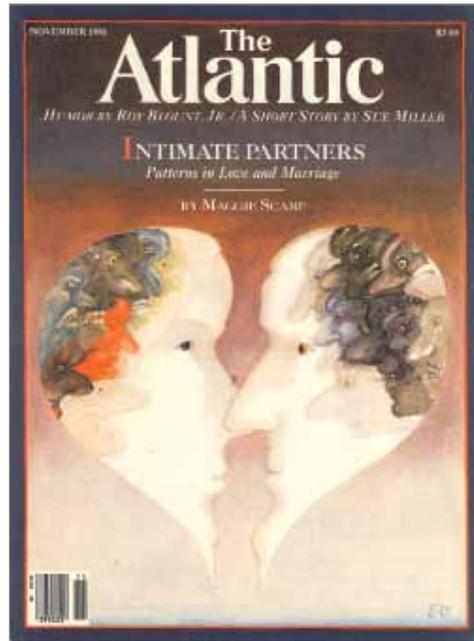
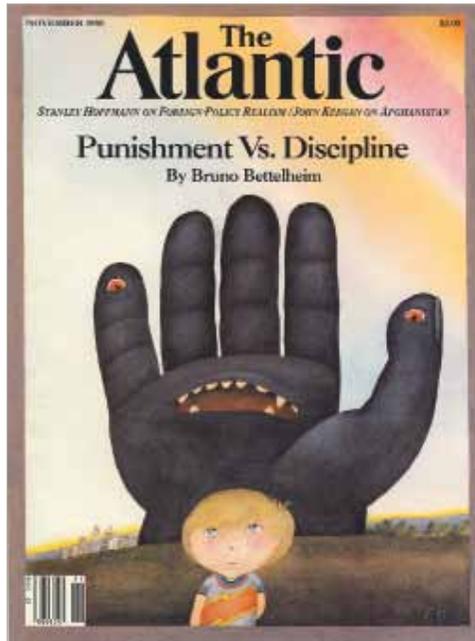
COUVERTURES DE MAGAZINES (NORTHEAST, BOSTON GLOBE, VILLAGE VOICE, WORLD JOURNAL TRIBUNE TRAVEL MAGAZINE, COURRIER JOURNAL MAGAZINE) 1967-1999



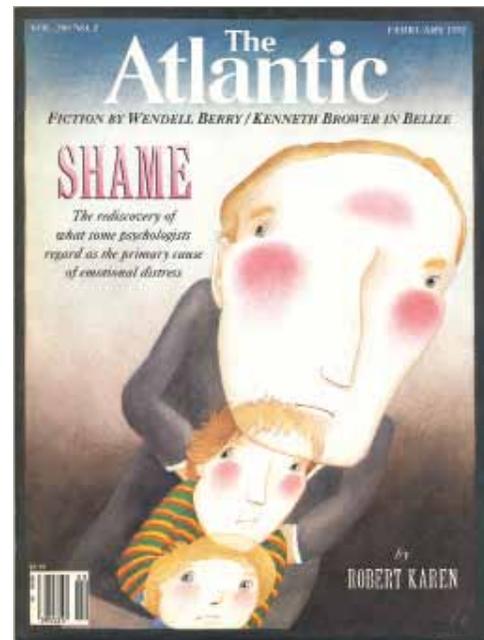
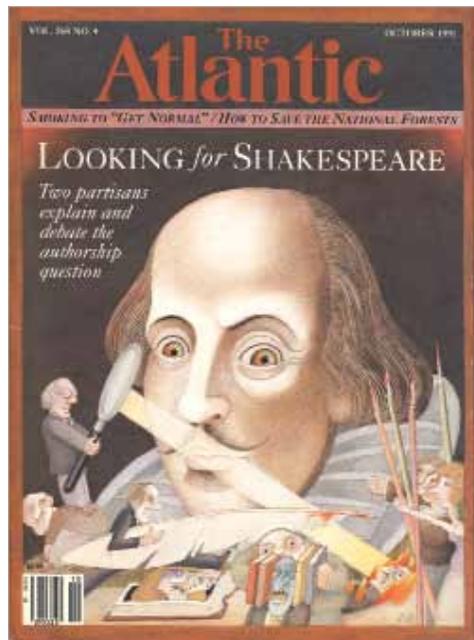
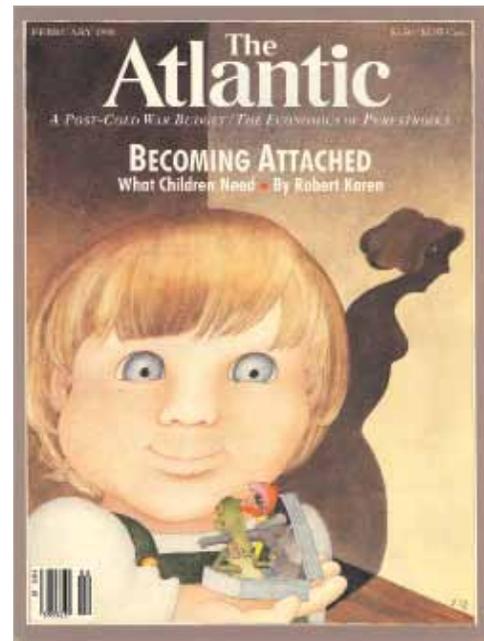


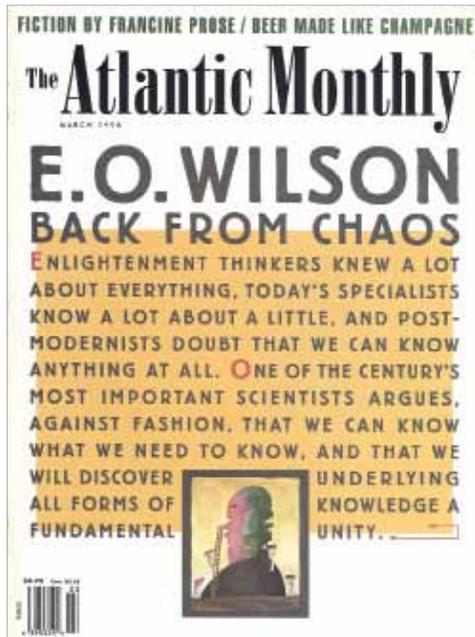
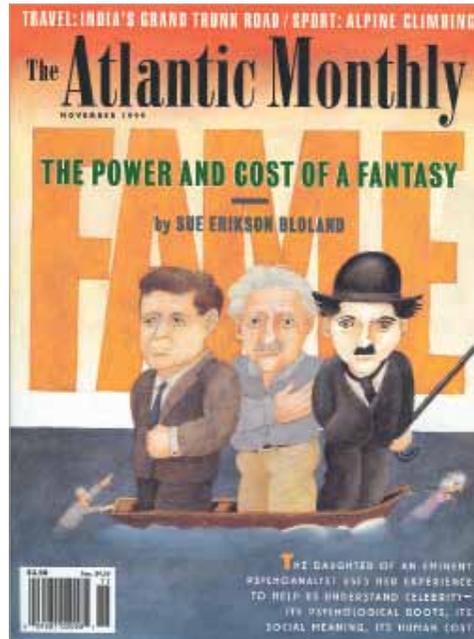
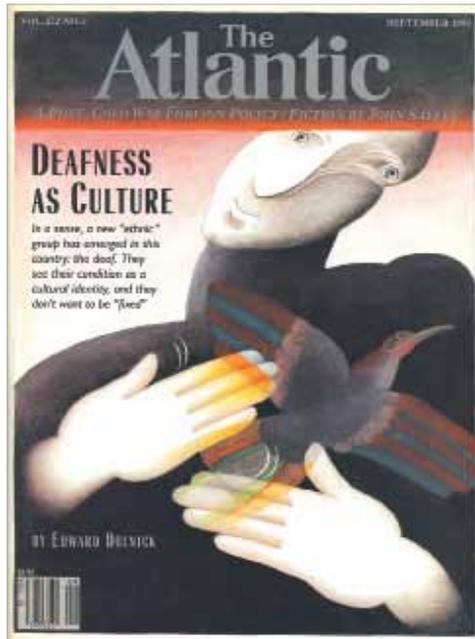


THE NORTH AMERICAN REVIEW, MAGAZINE LITTÉRAIRE, 2000 ET 2007



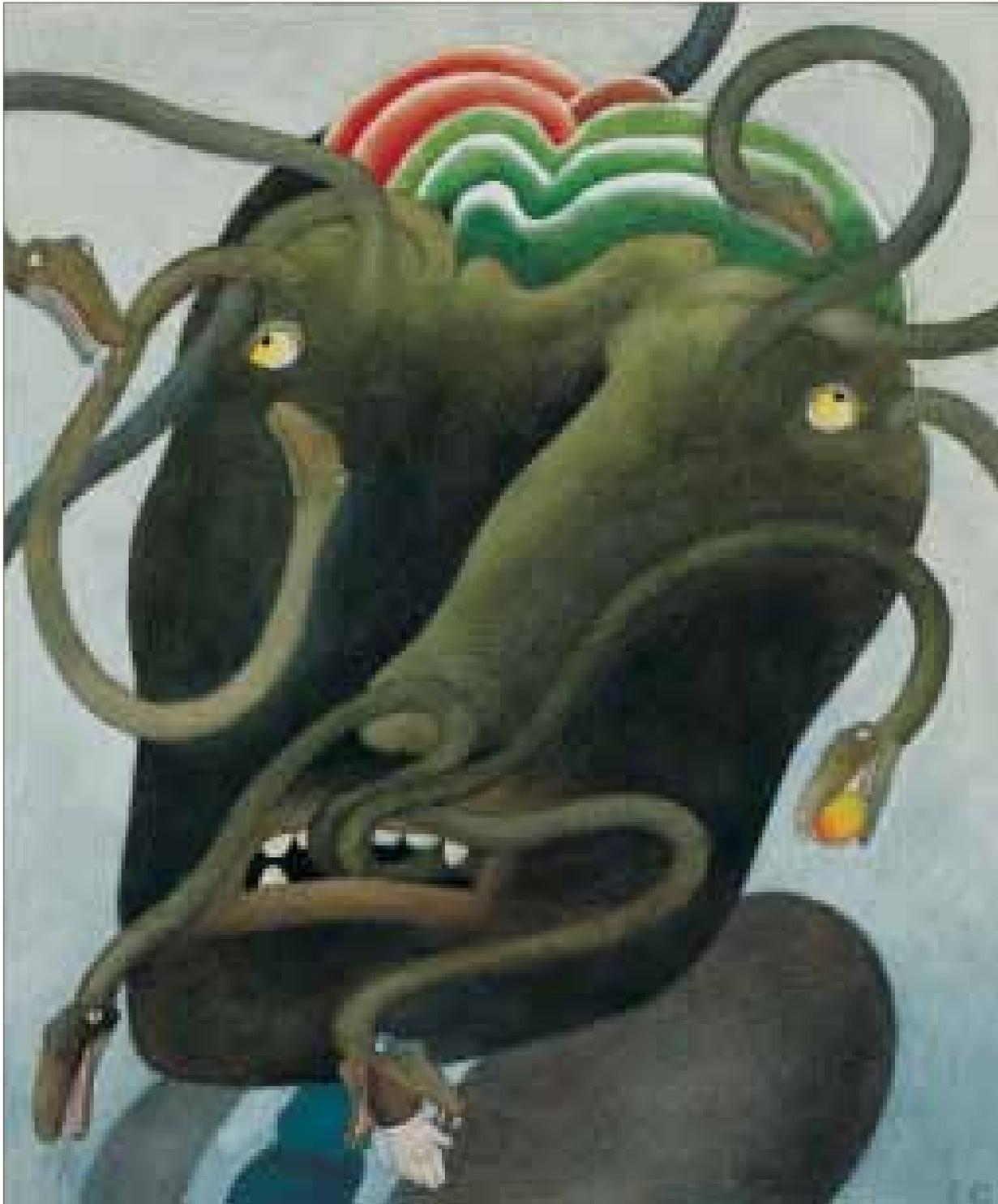
THE ATLANTIC, COUVERTURES, 1985-1998





THE ATLANTIC, COUVERTURES, 1985-1998







THE ATLANTIC, *LA CULTURE DE LA SURDITÉ*, 1993



THE ATLANTIC, *LES ANNÉES LUMIÈRE*, 1998

THE BUG KILLER THAT WORKS WITHOUT THE WORK.
THE MORE WEED MEASURING, MIXING OR SPREADING.

Jobe's
NEW INSECTICIDE SPIKES
WITH FERTILIZER

FOR THOSE WHO CAN'T READ, THE WORLD IS A VERY SCARY PLACE.

Clavis

La tête dans les étoiles, les pieds sur terre.

3M

The 25¢ office machine that costs \$2,500 to run.

say you earn between ten and twenty thousand a year. Say you've got plenty of work to do. And say you write out your letters and memos and reports for your secretary to type - or dictate to her while she does the writing.

Well, you're spending about \$2,500 worth of your time every year running a ballpoint pen. And so is anybody under you who works the same way.

Just think what you could be doing instead. Thinking. Planning. Solving problems you never had time to solve before. That's what a Dictaphone system does for you. It automates written-communications. It gives you time.

The Dictaphone system is what you want it to be. It can be a simple dictating machine on your desk. It can be a compact, portable. One goes where you go. It can be a Hot Line that's open 24 hours a day - and all you do is dial a certain number from any place in the world and dictate.

The Dictaphone system can be one or a combination of 35 different machines designed to save you time. And only Dictaphone gives you a choice of systems or disposable units.

Why not let a Dictaphone systems expert design the right system for you? No body else in the business information field can give you such a choice. As you wish.

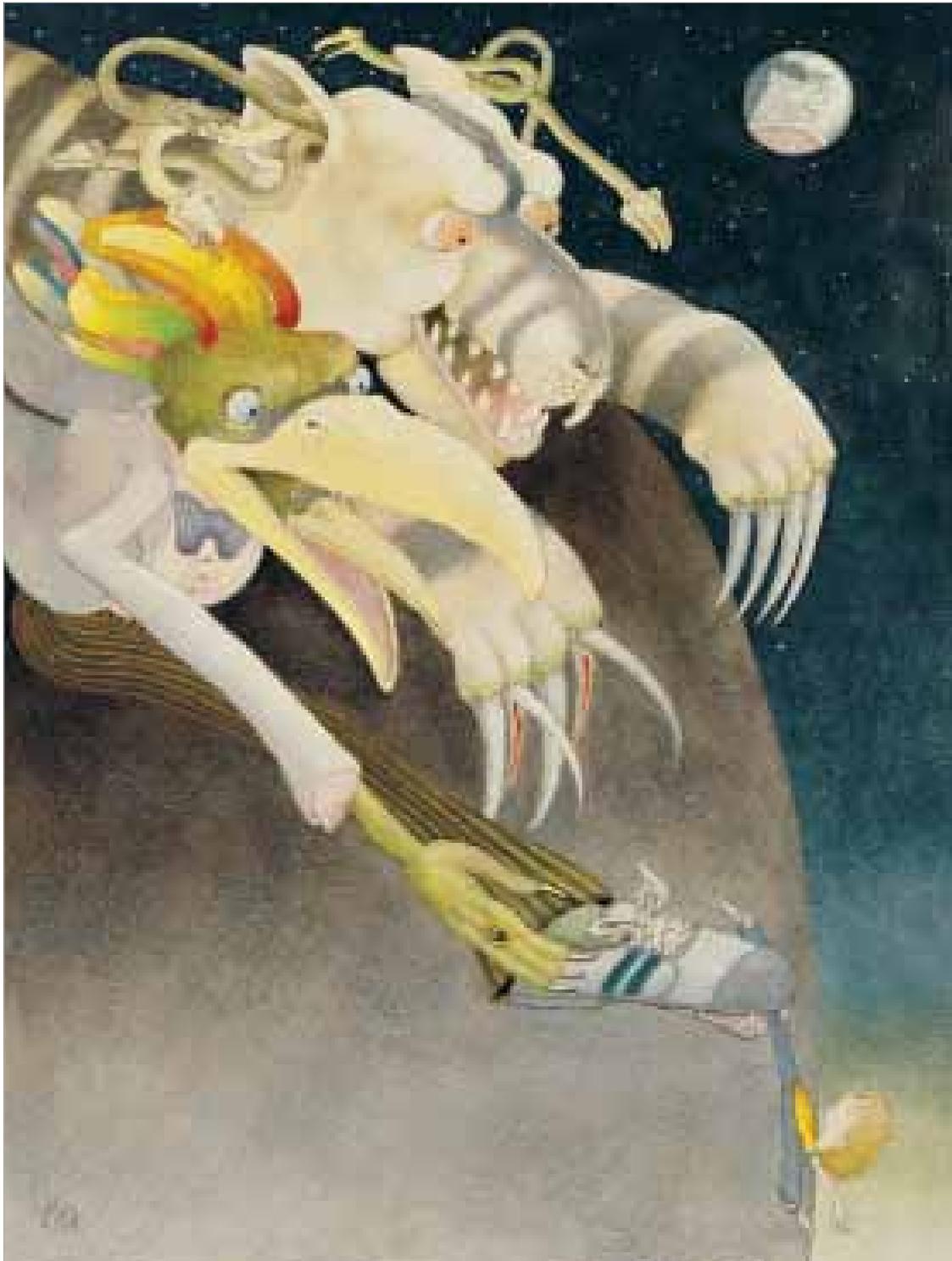
Sure, a ballpoint costs less in fact. It also costs more in time. Much more.

Dictaphone
We've got the machine to fit the message.

ANNONCES PUBLICITAIRES



ÉMOIS, FAITS DIVERS, 1988

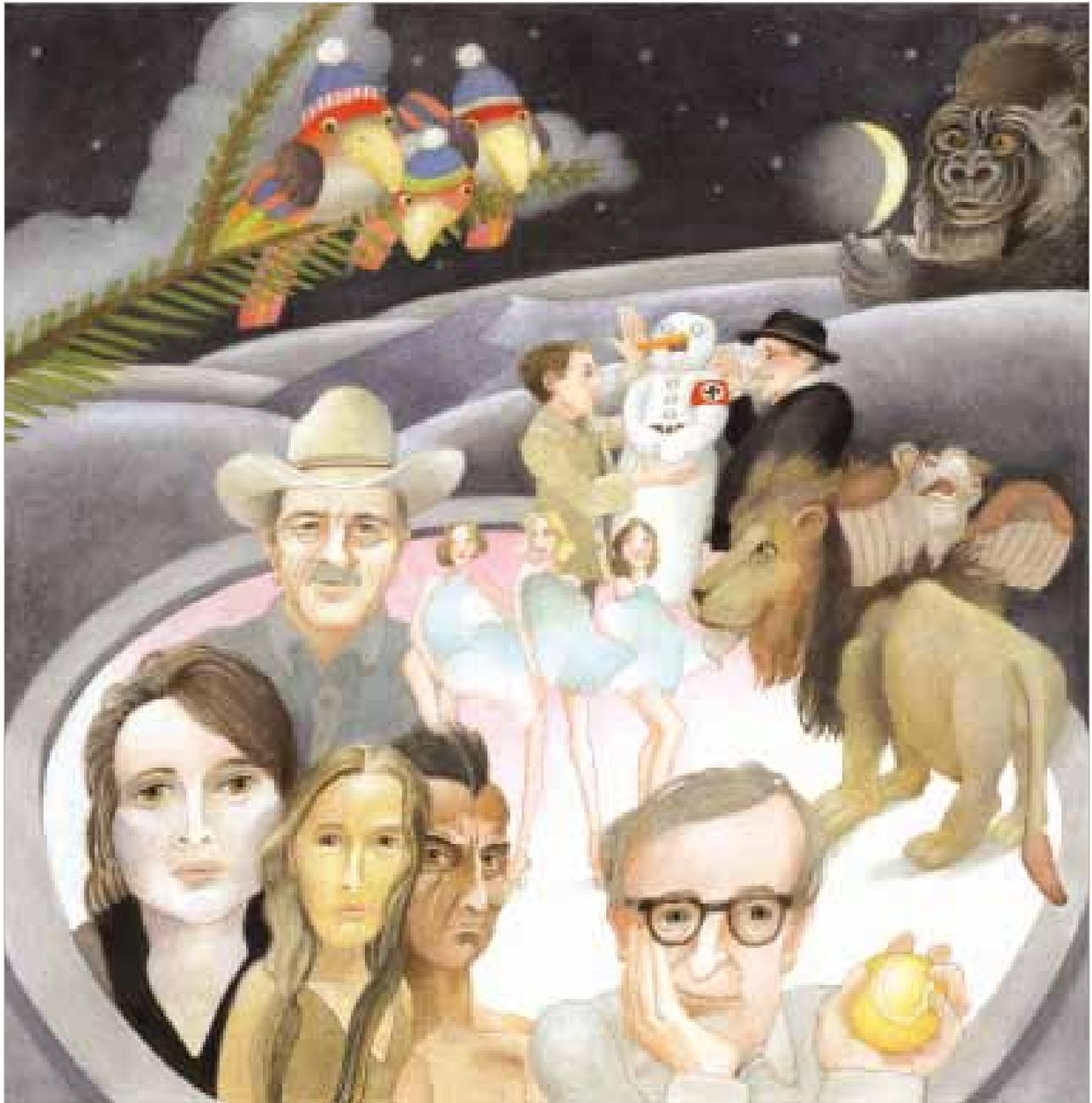




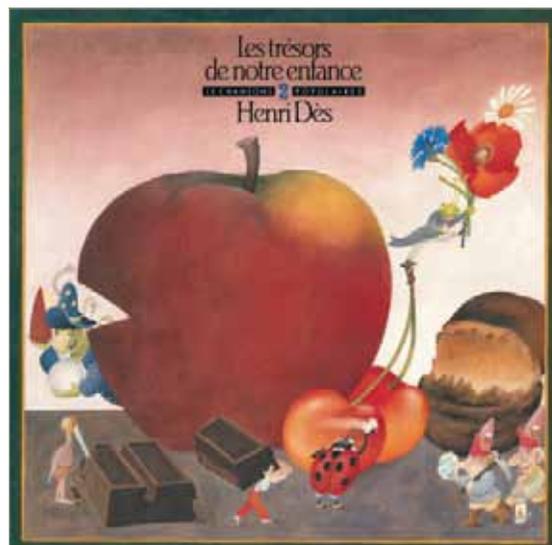
OMNI, *MÉDECINE INTERNE*, 1990



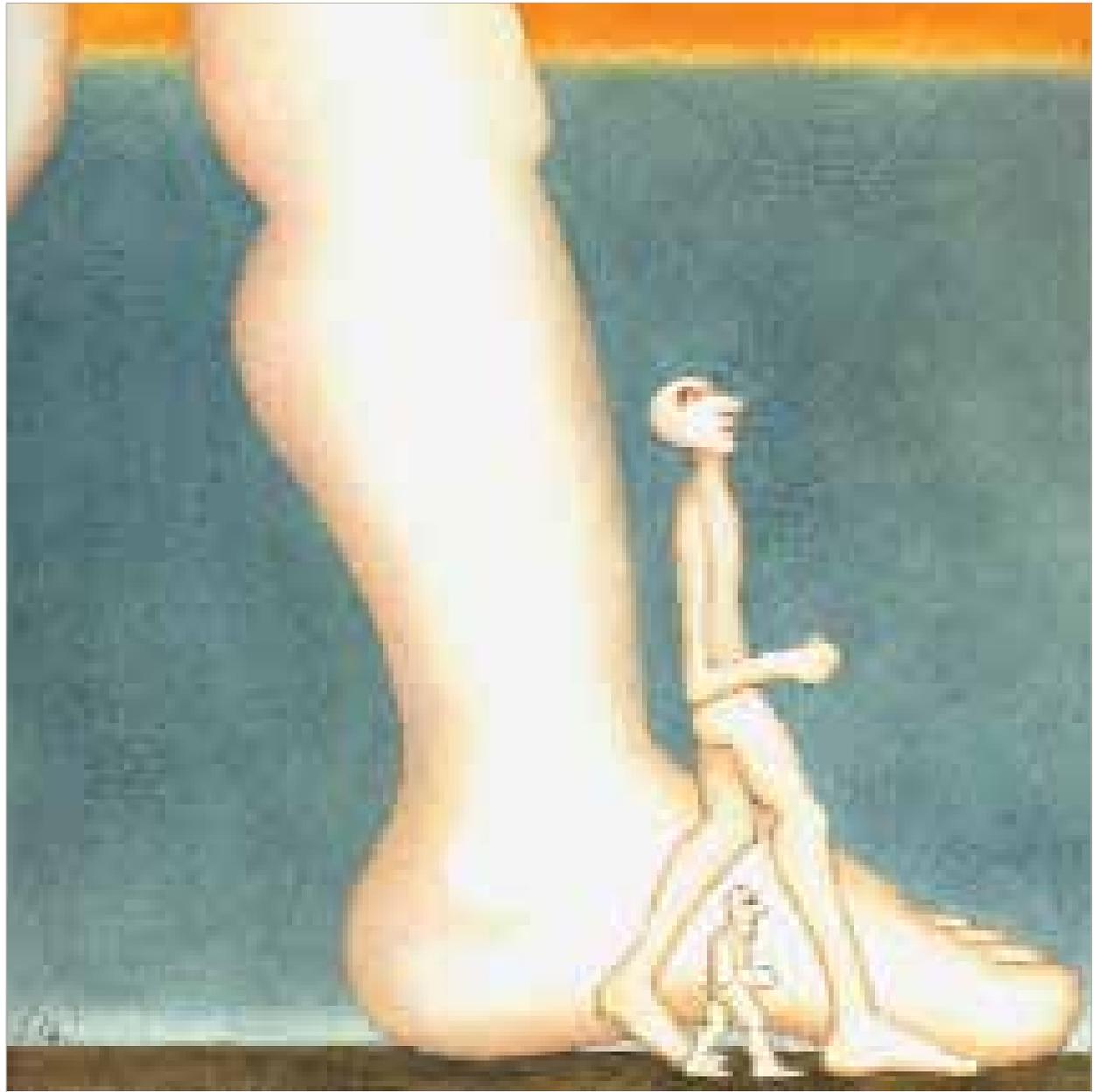
THE AMERICAN WAY (AMERICAN AIRLINES), *HISTOIRES POUR ENFANTS*, 1993-1994



TIME, FILMS POUR LES FÊTES, 2005



HENRI DÈS, COUVERTURES DE DISQUES

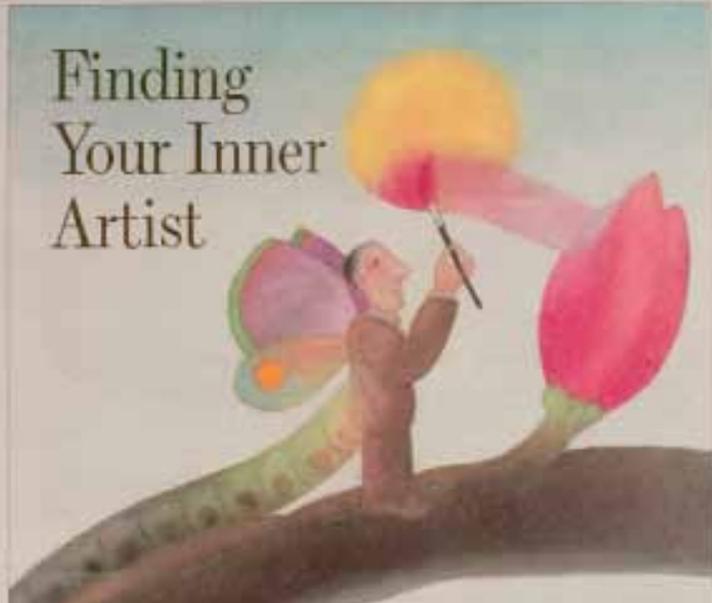


LE TEMPS, *LA MESURE DU TEMPS*, 2000

THE JOURNAL REPORT

© 2010 The Wall Street Journal, Inc. All rights reserved. ISSN 0098-7913. Volume 1, Number 1. Published weekly.

Finding Your Inner Artist



Leaving the workplace behind can help spark new talents—and new careers

By Eric Lipton

The 2010 survey of the newly retired by the Journal's Center for Retirement Studies found that 40% of respondents plan to start a new business or career within a year of leaving their jobs. The survey also found that 30% of respondents plan to start a new business or career within a year of leaving their jobs.

For many, the transition from a career to a new business or career is a natural one. Many people have spent years of their lives honing their skills and building their expertise in a particular field. When they retire, they often find themselves with a wealth of experience and knowledge that can be put to use in a new business or career.

However, for many others, the transition is a challenge. They may have spent years of their lives in a corporate environment, where they were given clear instructions and had a clear path to follow. When they retire, they may find themselves without that structure and direction, and they may struggle to find a new purpose and meaning in their lives.

ILLUSTRATION BY STEPHEN BOURGON

ENHANCE

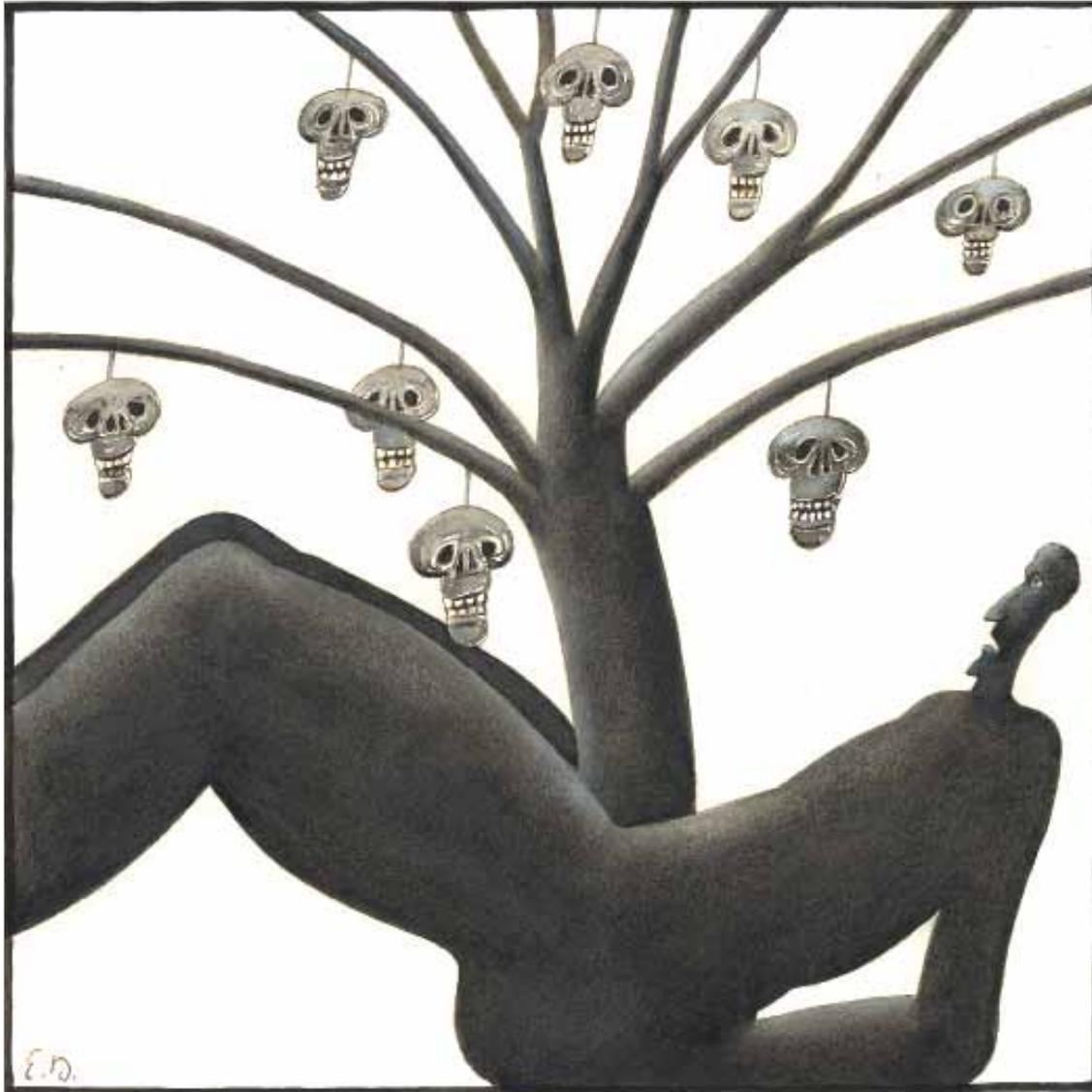
Living Abroad
What Do You Need?
After decades of working in the U.S., you may be ready to move overseas. Here's what you need to know.

Health and Care
If you're planning to live abroad, you'll need to know about the health care system in your new country.

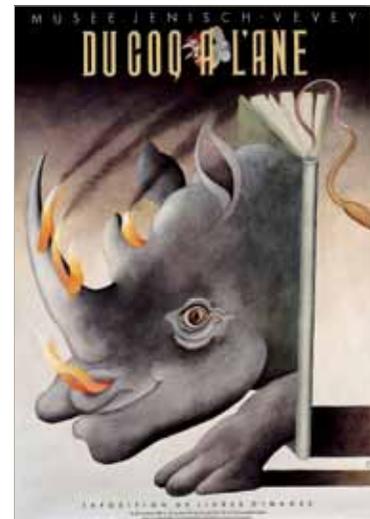
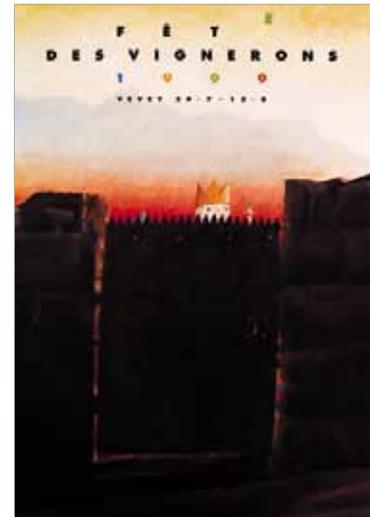
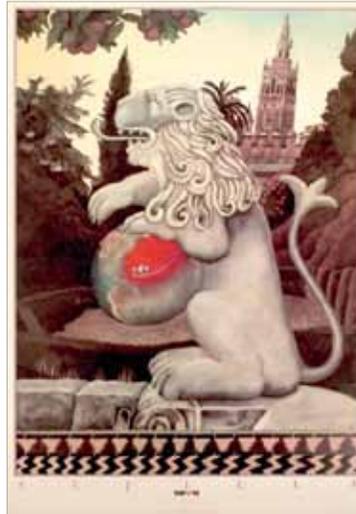
Investing
If you're planning to live abroad, you'll need to know about the investment opportunities in your new country.

Traveling Abroad
If you're planning to live abroad, you'll need to know about the travel requirements for your new country.

Retirement
If you're planning to live abroad, you'll need to know about the retirement options in your new country.



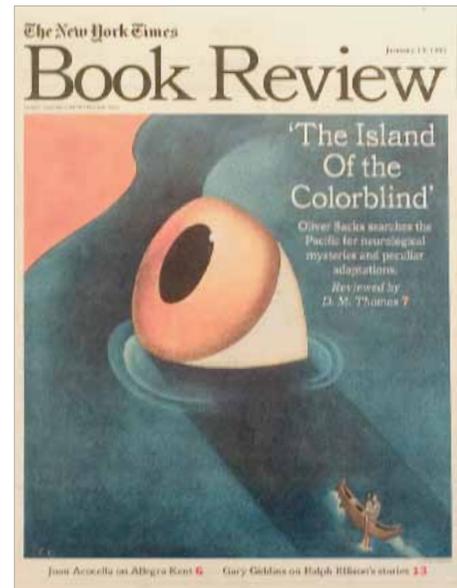
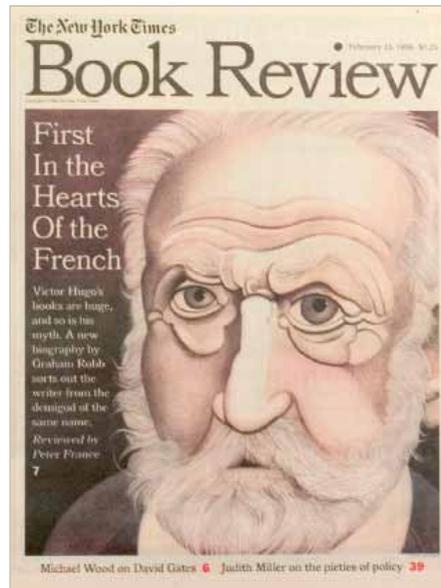
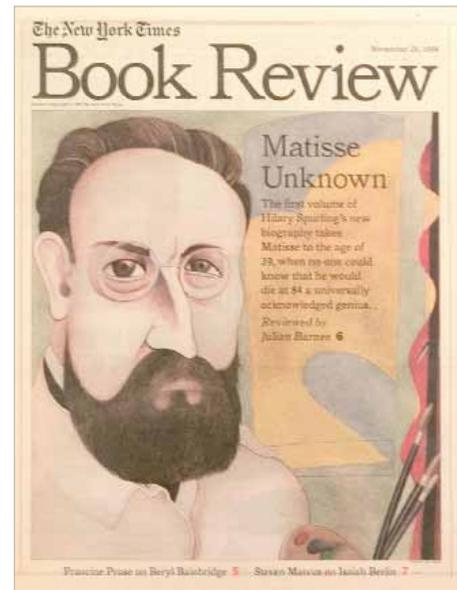
CONSTRUIRE, *LE SIDA*, 1993



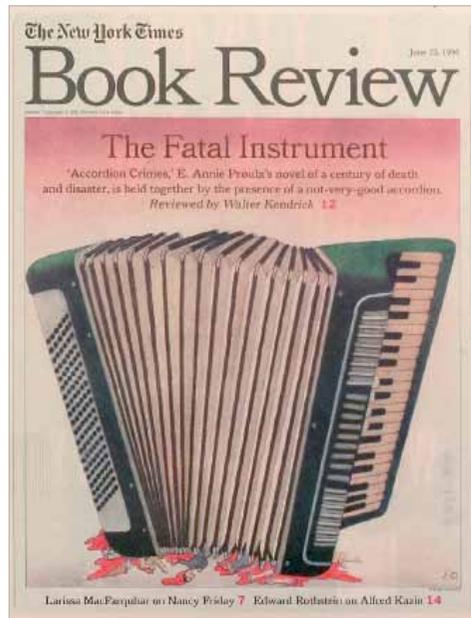
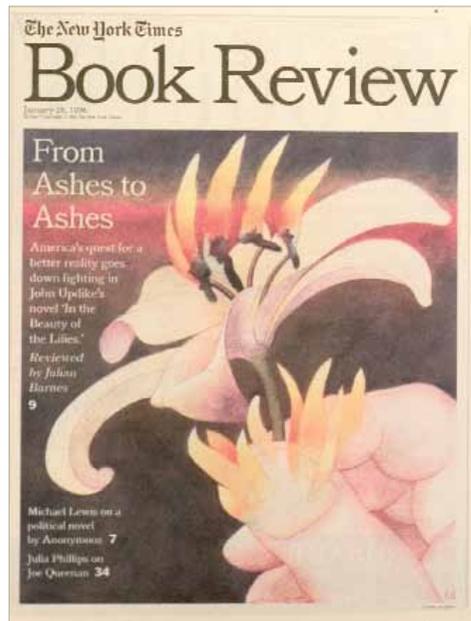
AFFICHES, (CHAT AUSONI, SEVILLA EXPO 92, FÊTE DES VIGNERONS, CASSE-NOISETTE, EXPOSITION RÉTROSPECTIVE, DU COQ À L'ÂNE)



LA FLÛTE ENCHANTÉE, ESQUISSE POUR UN FILM DE LONG MÉTRAGE, 1998



THE NEWYORKTIMES, BOOK REVIEW, COUVERTURES



THE NEW YORK TIMES, BOOK REVIEW, COUVERTURES



THE NEW YORK TIMES, HEALTH MAGAZINE: *VOTRE ENFANT EN PSYCHOTHÉRAPIE*, 1992



THE NEW YORK TIMES, PREMIÈRES PAGES DE SECTIONS



THE NEW YORK TIMES, WEEKEND ARTS SECTION, AARON COPLAND 2005





THE NEW YORK TIMES, OP-ED: DESSINS ÉDITORIAUX



THE NEW YORK TIMES, DESSIN ÉDITORIAL: *L'EXPLOSION DU COLUMBIA*, 2003



THE NEW YORK TIMES, DESSIN ÉDITORIAL: AVANT LA RÉUNIFICATION DES DEUX ALLEMAGNES, 1990

L'Etienne Delessert de Siné Hebdo

Les dessins politiques d'Etienne Delessert constituent l'apport le plus original donné par un dessinateur à l'hebdomadaire *Siné Hebdo*. La revue satirique, fondée en France, à la suite de la polémique entre Philippe Val et Bob Sinet, au mois de septembre 2008 a été souvent accusée d'être la réplique de l'illustre *Charlie Hebdo*. Elle peut pourtant se targuer d'avoir en fait mené là une expérience inédite. Cet apport n'a sans doute pas été assez souligné. Il s'est établi selon trois directions complémentaires : originalité géographique, thématique et bien sûr stylistique.

Leçon de géographie

A l'heure de la mondialisation, du village-monde et de l'Internet permettant de franchir virtuellement des frontières-murs qui continuent de segmenter l'humanité, les journaux satiriques demeurent en général focalisés sur une ère géographique restreinte : celle d'un pays, voire d'une zone linguistique homogène. Cela vaut autant en ce qui concerne le lectorat que pour le recrutement des dessinateurs. En France, *Charlie Hebdo* tout particulièrement, plus encore que le presque centenaire *Canard Enchaîné* (Wozniak, Brito et Pancho, bien que nés ailleurs, vivent dans l'Hexagone), ne déroge pas à ce monolithisme réducteur. Dès sa fondation, le journal de Siné choisit une voie sensiblement différente. Il se montre plus bigarré, plus ouvert sur le monde (occidental s'entend...). A l'*Espagnol* Kap, au *Suisse* Mix et Remix, aux *Belges* et aux deux Philippe, Decressac et Geluck, à l'*Anglais* Ronald Searle, s'est ajouté le très *Helvético-Américain* Etienne Delessert.

Siné a sans doute l'international rivé au corps. Il publiait déjà des dessinateurs d'Amérique latine dans son *Enragé* de 1968, s'inscrivant dans le sillon tracé par la devancière et très cosmopolite *Assiette au Beurre*. Le brûlot « anarchisant » comptait déjà à la Belle Epoque des dizaines d'artistes « étrangers » dans ses pages, alors qu'avant 1914, *Le Rire*, plus conservateur, et d'autres journaux encore, republiaient régulièrement des dessins tirés de la presse européenne ou américaine.

Leçon de thématique

Pour autant Geluck, Kap, Mix et Remix, ou Decressac et Ronald Searle ne se sont pas particulièrement attachés à l'actualité de leur propre région d'origine. A contrario, Etienne Delessert s'est donné une mission pour le moins originale : narrer par le pinceau et pour un public lointain la situation ô combien chamboulée de son pays d'adoption, la première puissance du monde. La « grande » Amérique, fanée d'années de « bushisme », empêtrée dans de très sales guerres, subissait soudain une formidable crise financière et se mettait à espérer en un sauveur démocrate, noir de surcroît ! Dans l'histoire de la presse satirique française, cette chronique régulière dessinée et donc exogène constitue une expérience totalement inédite.

Nul ne pouvait mieux qu'un Américain, fut-il un peu Suisse sur les bords, intéresser le public francophone de *Siné Hebdo* à l'actualité du pays du hamburger. Et quelle aventure que ces deux années de vie politique US ! Une épopée rythmée de coups de tonnerre qui rappelaient tour à tour la grande crise de 1929, les lois sur la ségrégation et la lutte pour les droits, mais aussi la guerre du Vietnam et tant d'autres

grands moments encore de cette époque.

Pour autant, si les acteurs (certains plutôt comiques, d'autres très fascinants) et les événements d'Outre-Atlantique étaient à la hauteur du désastre, il fallait un *style* pour évoquer tout ça; puissant et généreux, inattendu et vrai. Il fallait un virtuose maniant la hache et la plume d'ange pour raviver nos lanternes devenues vacillantes. Un dessinateur poète et polémiste, artiste autant qu'artificier.

Leçon de stylistique

Depuis le grand Thomas Nast à la fin du XIXe siècle, les cartoonists américains n'ont pas chômé. Si l'historiographie française considère que rien de meilleur dans le dessin de presse n'a été réalisé depuis Daumier, et que l'illustrateur artiste a inondé de son génie les générations suivantes au point de subjuguier l'humanité (!), on sait que la créativité des dessinateurs n'a pas manqué d'élan ailleurs. Le *cartoon* de la grande Amérique, très présent dans des médias pléthoriques (même si la presse papier régresse depuis quelques années) a trouvé dans le trait un moyen d'expression constamment renouvelé: un trait mâtiné d'un système de hachures caractéristiques qui permettent de souligner les volumes, de donner corps aux personnages, de mettre en scène un gag graphique agrémenté de quelques mots... une rhétorique efficace et tout en retenue, sans trivialité outrancière, propre à commenter les événements plus qu'à exprimer la colère. Le cartoon américain, toujours empreint d'une certaine richesse plastique s'oppose à l'autre grande école, celle de la ligne claire des Sennep et des Cabu qui font mouche en quelques traits épurés.

Etienne Delessert tourne le dos aux uns

et aux autres, pour un art infiniment étranger à l'univers du dessin éditorial, mais ô combien puissant et imaginaire. Il embrasse un style où le *dessinateur ne dessine pas*, où la couleur seule donne corps aux êtres, où les êtres donnent vie aux idées, où les idées transcendent l'image.

Un style pétri de paradoxes : féérique et enfantin pour parler du monde cruel et violent des adultes ; empreint de vie pour interroger la mort ; presque doux, mais pourtant traversé de brutalité. La langue d'Etienne Delessert puise dans la naïveté de quoi rendre évidente la trivialité des hommes. L'artiste se fait dialecticien et affectionne le paradoxe : son univers enchanté et enchanteur, pétri de couleurs acidulées et vives, permet d'évoquer les désenchantements du monde...

Ce style fuit les effets faciles. Il vise une autre quête, celle d'un dessinateur rétif aux petites phrases politiciennes ou aux anecdotes futiles qui forment pourtant le lot commun des médias aujourd'hui. Etienne Delessert vise l'universel, pose les grands rapports de force, interroge les tensions les plus vives qui malmènent la société américaine et le monde qui nous entoure.

Do you speak, les français ?

Tâche ardue que de s'adresser à un public lointain pour lui parler d'ailleurs, à un public francophone volontiers anti-américain-primaire et hostile à la langue de Shakespeare. Opportunément, Etienne Delessert a profité de la très forte médiatisation dont a joui la première puissance mondiale, en France comme ailleurs. Catastrophe financière aux résonances planétaires et , exception électorale oblige, le monde entier s'est passionné pour les USA des années 2008-2010 !

Le dessin d'actualité, on le sait, est affaire de codes. Mais de codes partagés entre le dessinateur et l'amateur d'images. La mondialisation à l'œuvre depuis des siècles construit certes une culture universelle, mais sans totalement effacer, loin s'en faut, les particularismes nationaux. Notre dessinateur s'est donc imposé une discipline médiane et didactique : se nourrir aux sources de la culture américaine, très lointaine du quotidien franchouillard-béret-sur-la-tête-et-baguette-sous-le-bras, et rendre intelligibles le propos par un jeu de légendes éclairantes. Le lecteur français a pu de la sorte échapper aux interprétations biaisées et découvrir derrière l'âne démocrate et l'éléphant républicain par exemple (Thomas Nast encore lui...), d'autres symboles que la bêtise, l'entêtement ou l'immobilisme traditionnels.

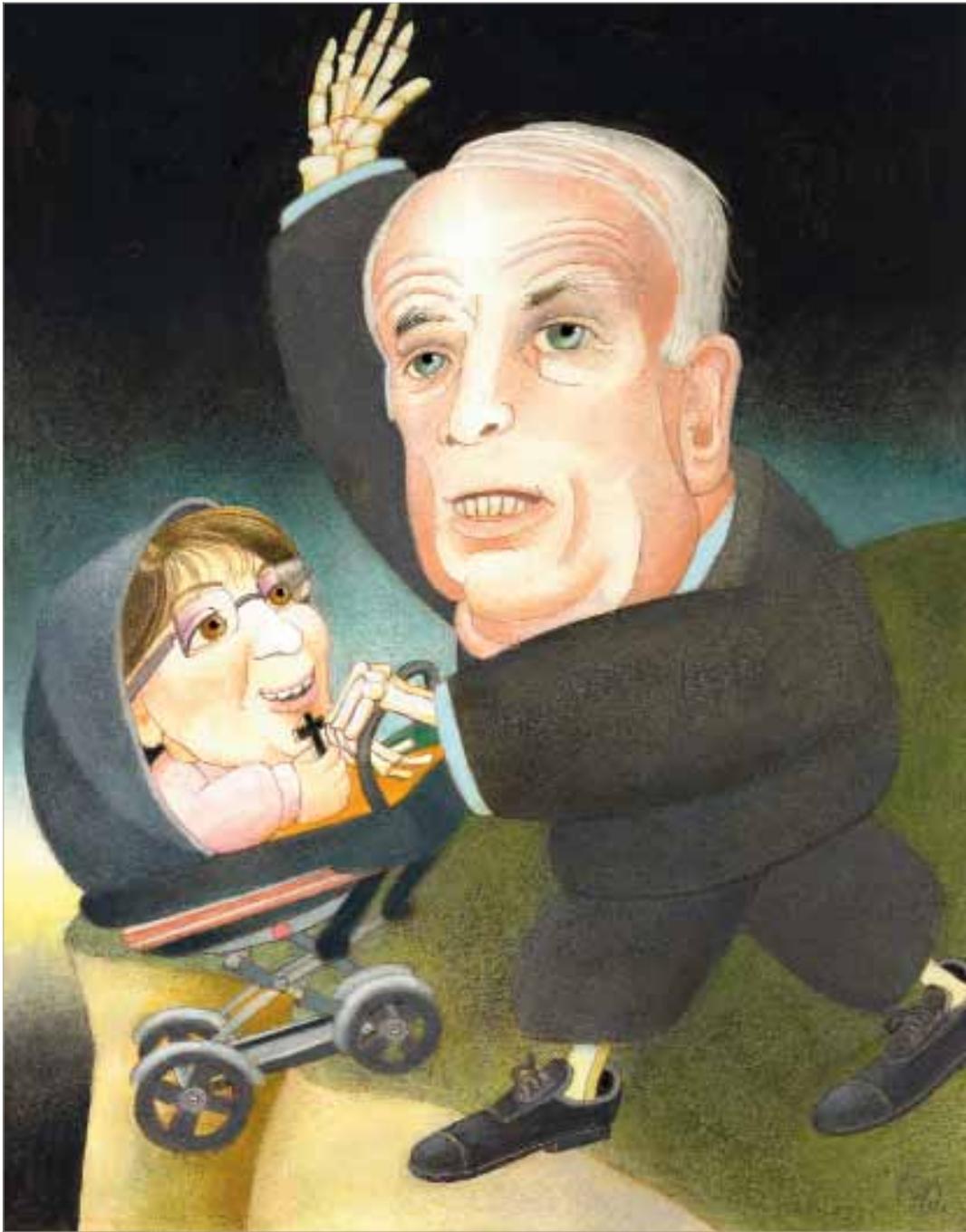
Autre particularité de l'artiste : là où le dessin de presse se fait réaliste, recourant certes à la métaphore, Etienne pétrit ses images de codes propres à l'univers du fantastique et de la féerie : personnages totalement sur ou sous-dimensionnés, pour certains filiformes évoquant l'art de Giacometti, refus des lois traditionnelles de la pesanteur, mise en relations d'éléments totalement disparates, exploration du monstrueux là où le dessinateur de presse se limite à diaboliser son adversaire.

Etienne Delessert joue d'effets de loupe. Il invite le lecteur à scruter l'invisible, grossit de menus détails à l'extrême, à en devenir presque abstraits, installe ses personnages dans des espaces telluriques ou cosmiques, place les lignes d'horizon toujours très bas pour donner aux êtres qui hantent ses œuvres la majesté qui leur est due. Notre artiste élabore des décors

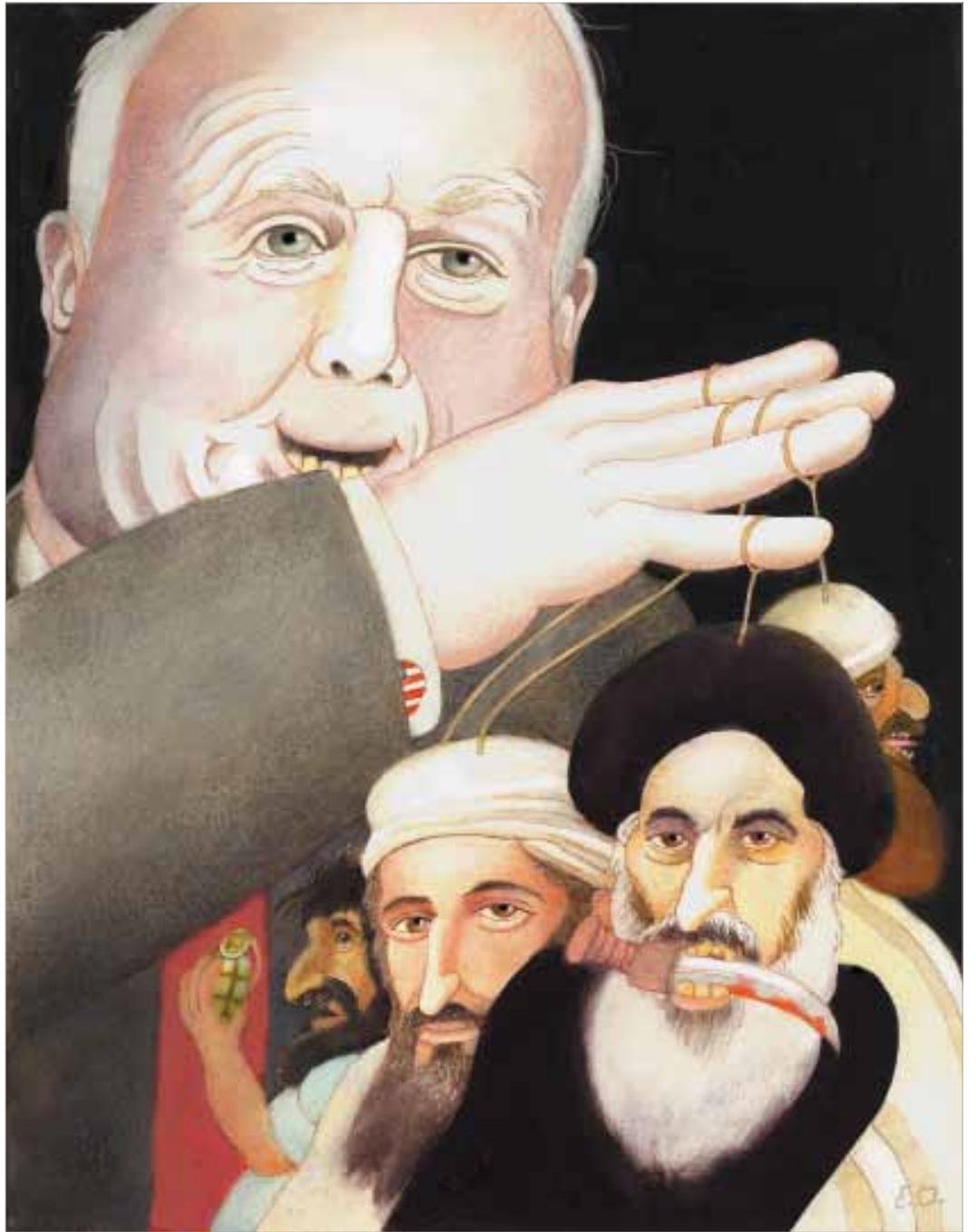
hallucinatoires et luminescents de couleur. Etienne Delessert figure la lutte entre la gauche et la droite, entre le Noir démocrate et les réactionnaires républicains les plus crasses, entre le bien et le mal, comme un combat de Titans. Il met en scène un choc où s'affrontent les masses colorées, où la composition suggère l'extrême brutalité des enjeux. Point d'hyperréalisme dans ce monde pétri d'expressivité qui entraîne le lecteur dans un torrent d'émotions.

Dans ces images sublimes qui fuient la pauvreté graphique d'un certain dessin de presse, Etienne Delessert explore les marges du tangible et les confins de nos imaginaires. Il y transpose le politique pour nous inviter à de salutaires rêveries transgressives.

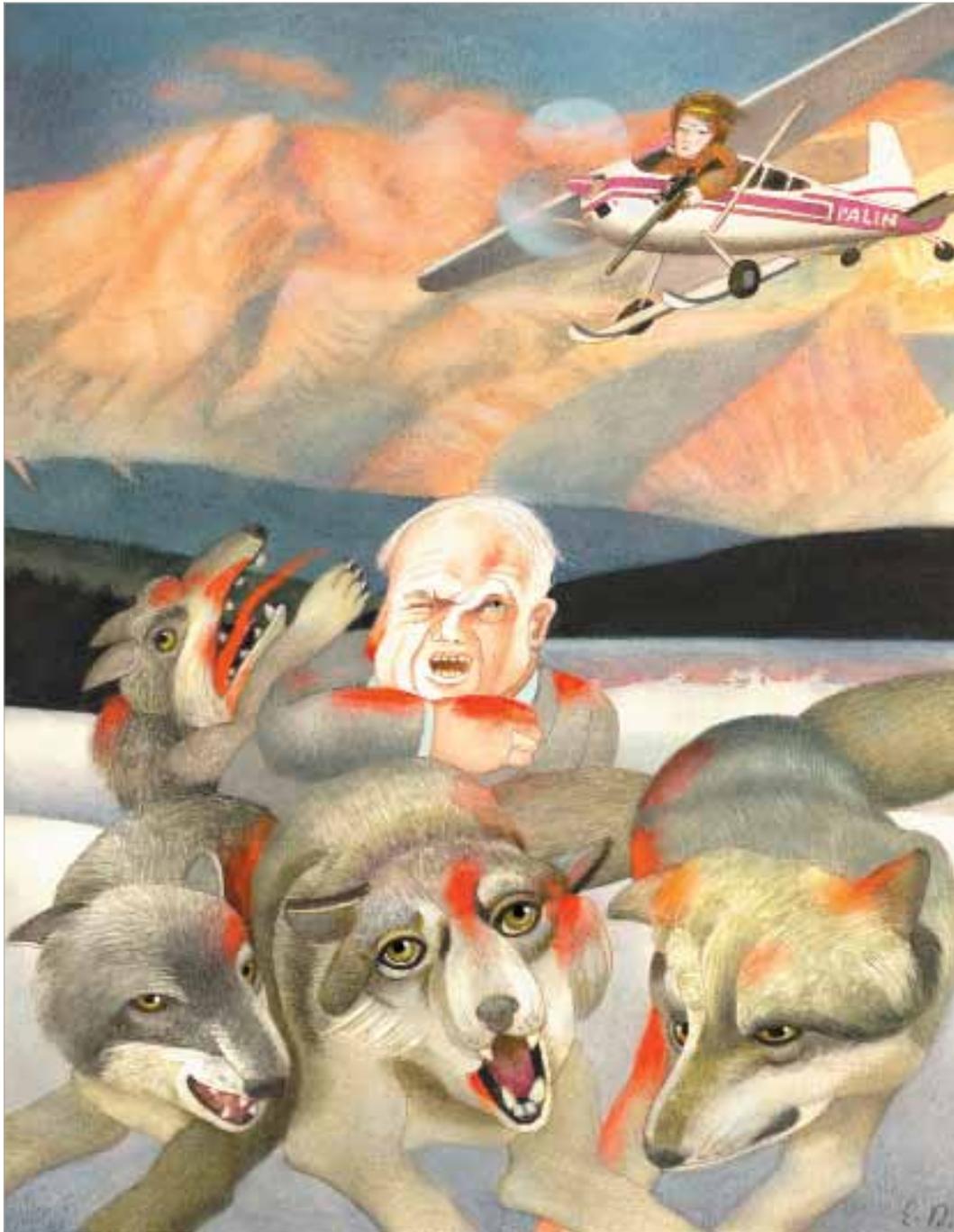
novembre 2010



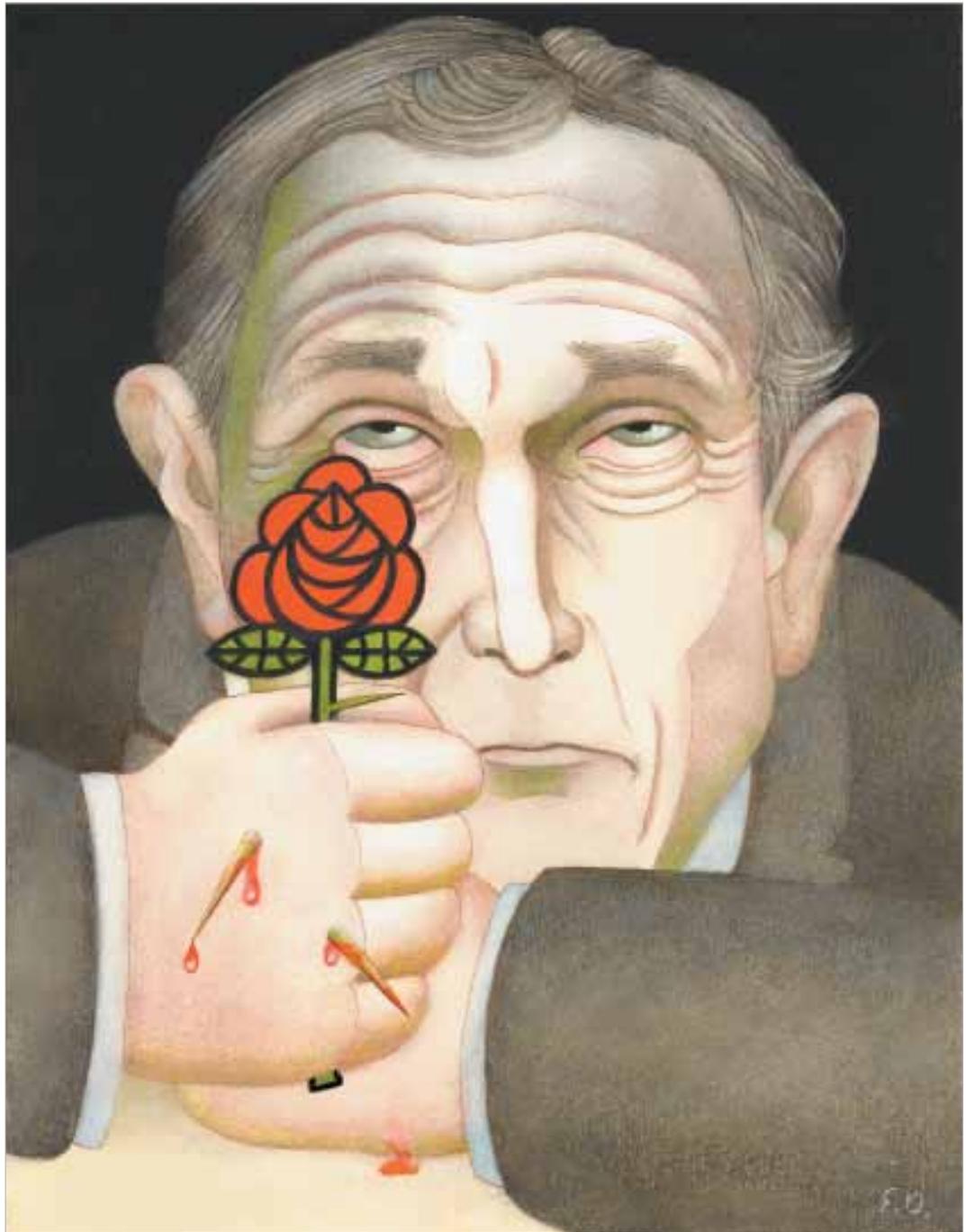
John McCain a choisi, sur un coup de tête, et sans la connaître, Sarah Palin comme vice-présidente.



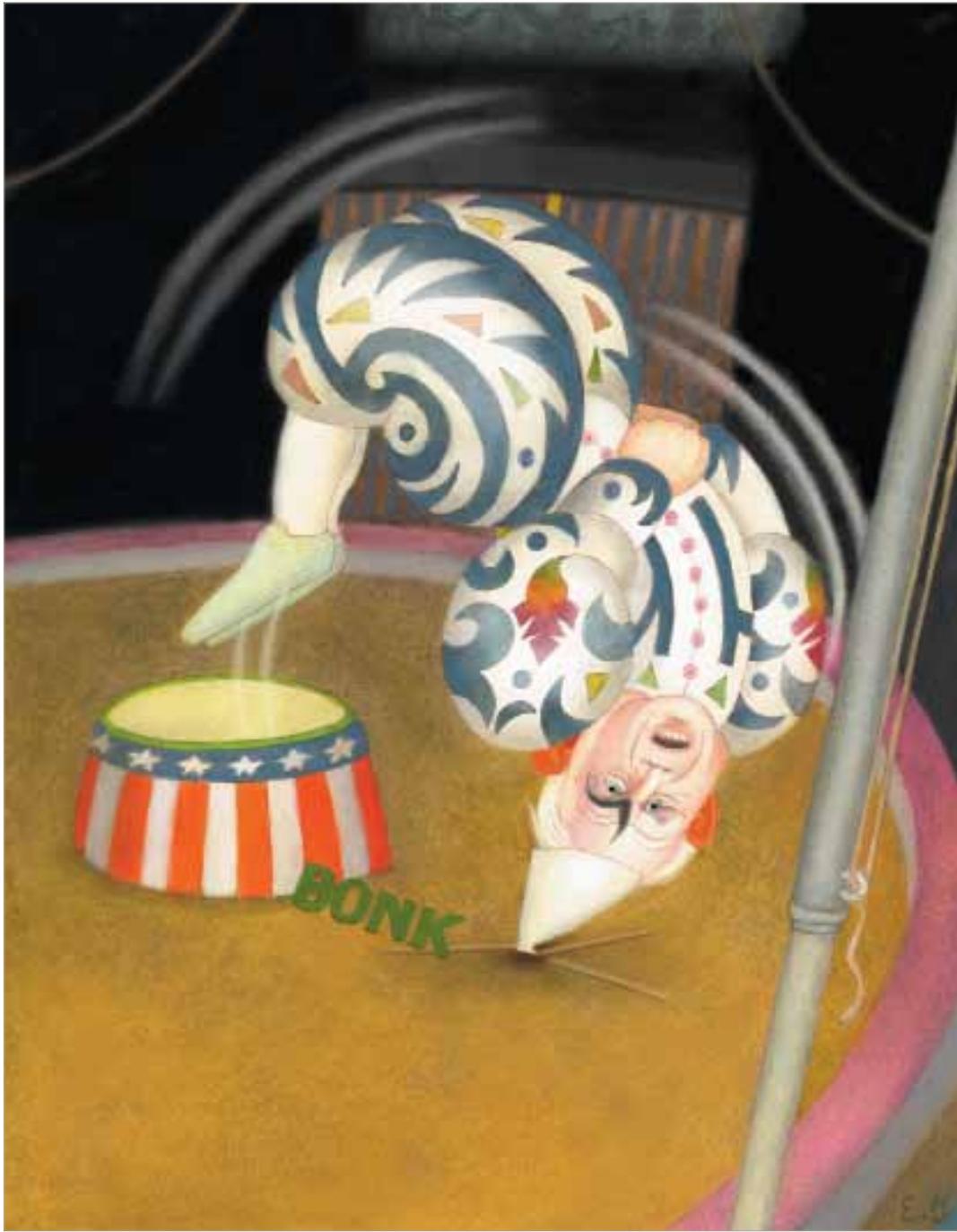
Faire peur, faire peur encore, c'est la stratégie primaire qui pourrait envoyer McCain à la Maison Blanche.



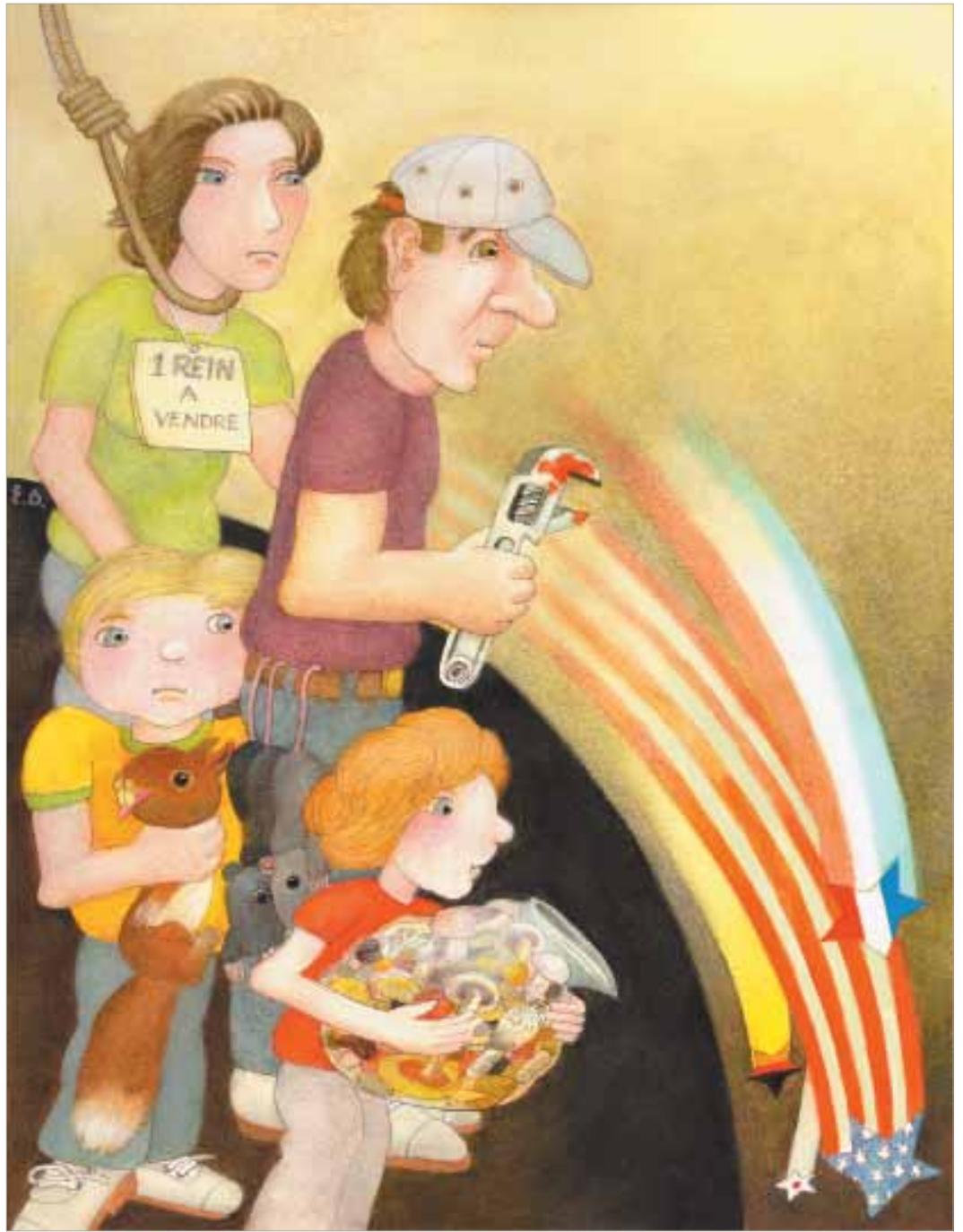
LA CHASSE EST OUVERTE! Sarah Palin, candidate à la vice-présidence des Etats-Unis, a encouragé vivement la chasse aux loups par avion.



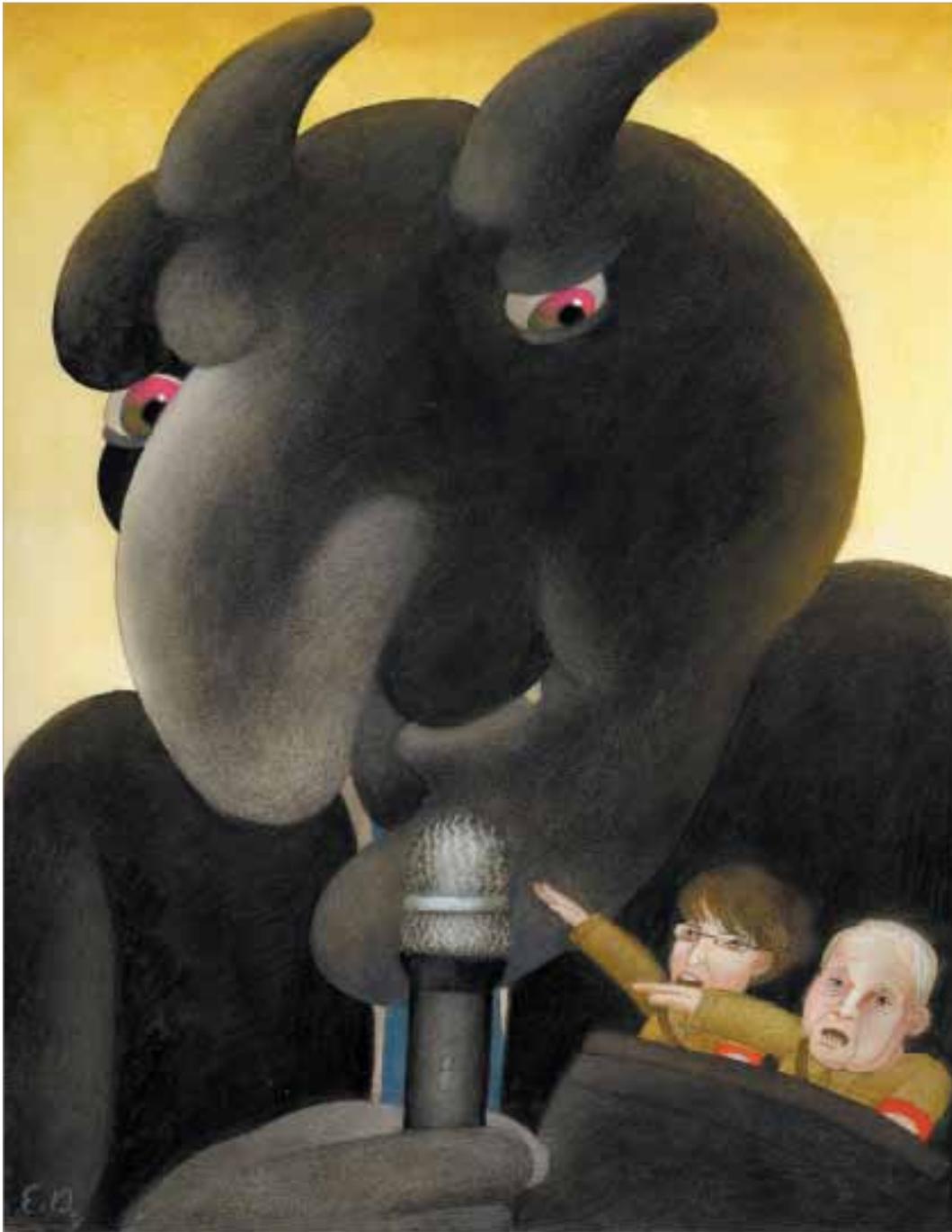
TOUS DES SOCIALISTES! C'est ce qu'a affirmé George W. Bush avant de s'affaler, ivre, sur son bureau.



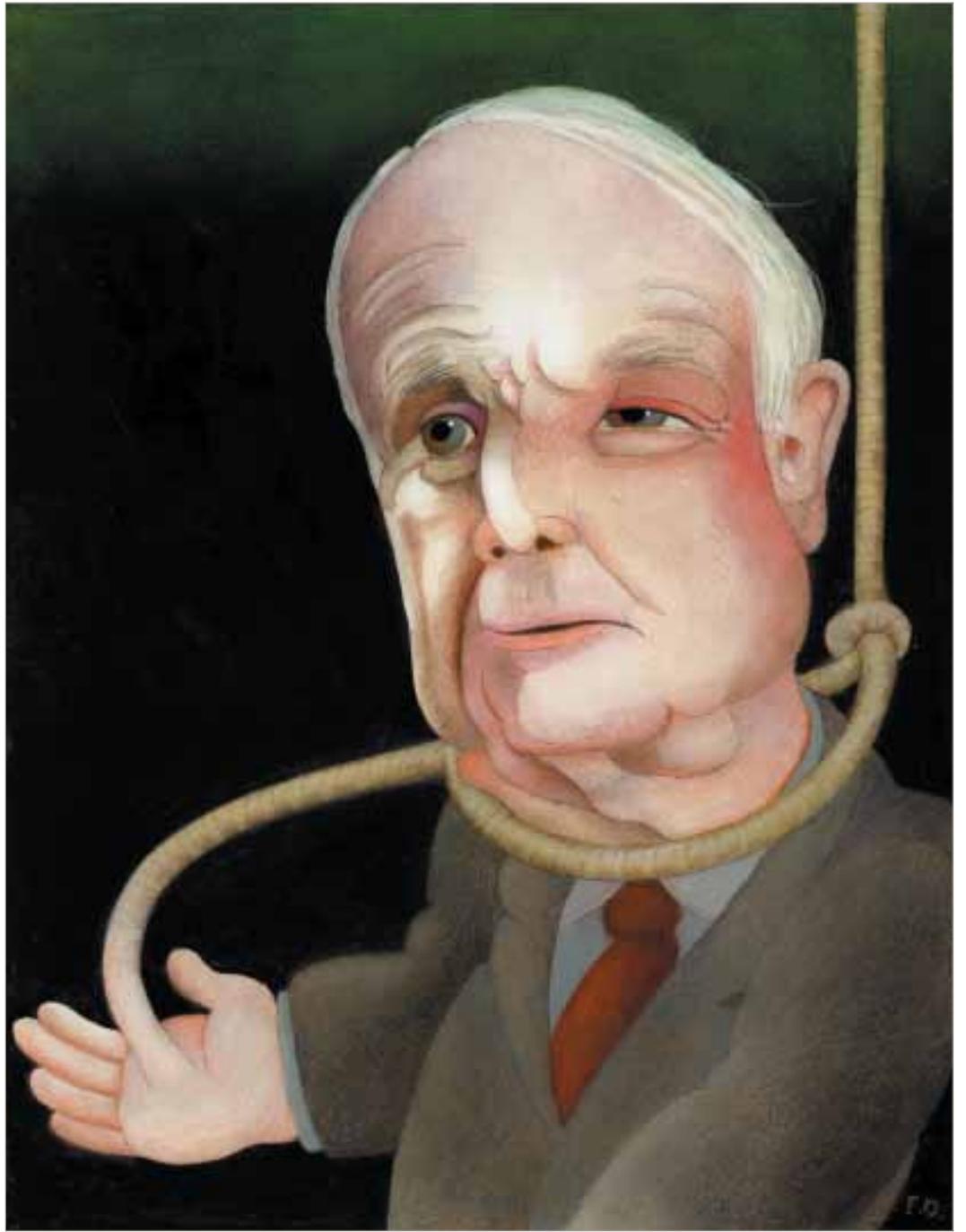
SORTIE DE PISTE. Le vieux clown est fatigué: à trois semaines de l'élection, John McCain va de gaffe en gaffe.



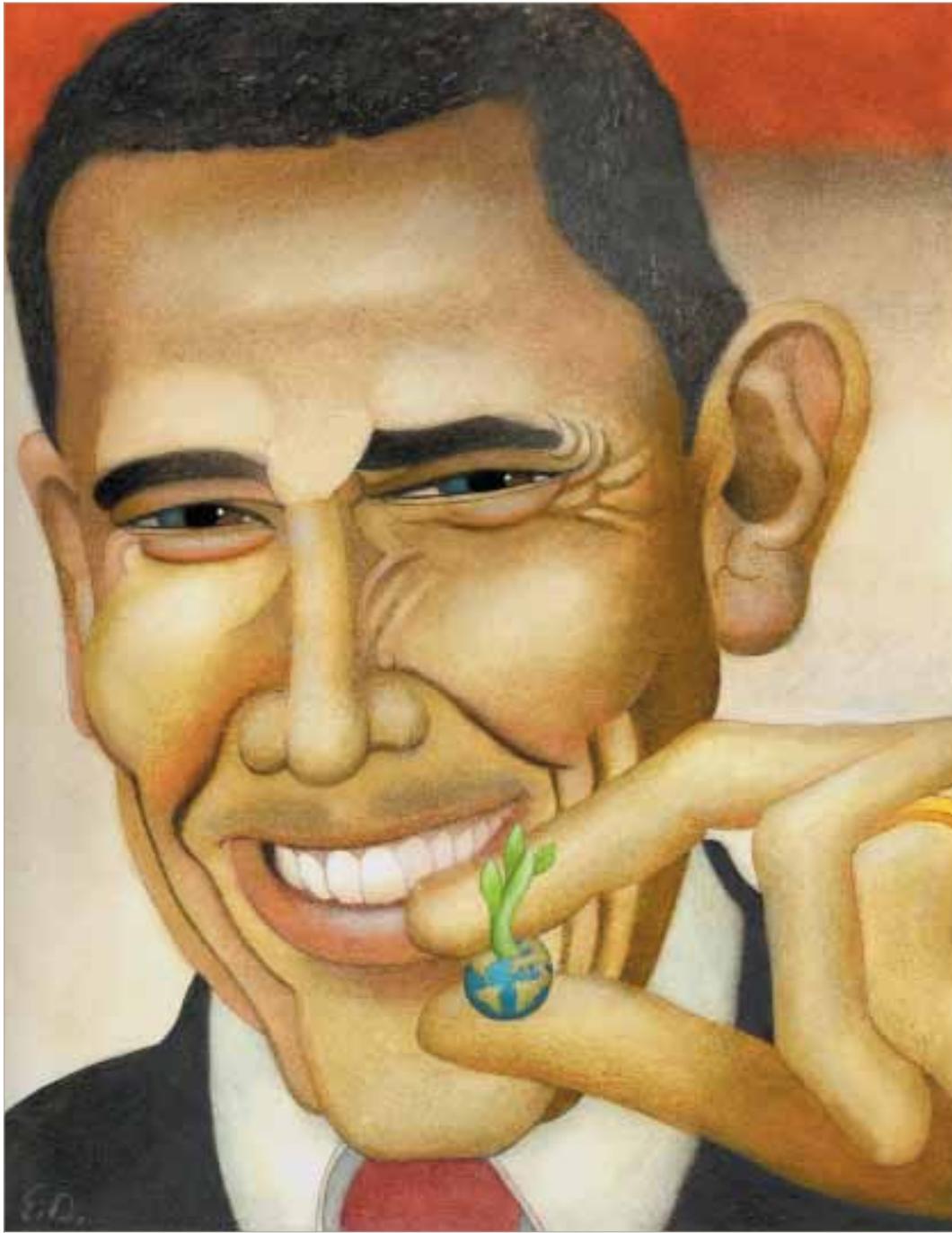
BIENVENUE DANS LE FUTUR. Wall Street, les marchés financiers et l'économie globale cassés, il faudra survivre. J'aime beaucoup les champignons.



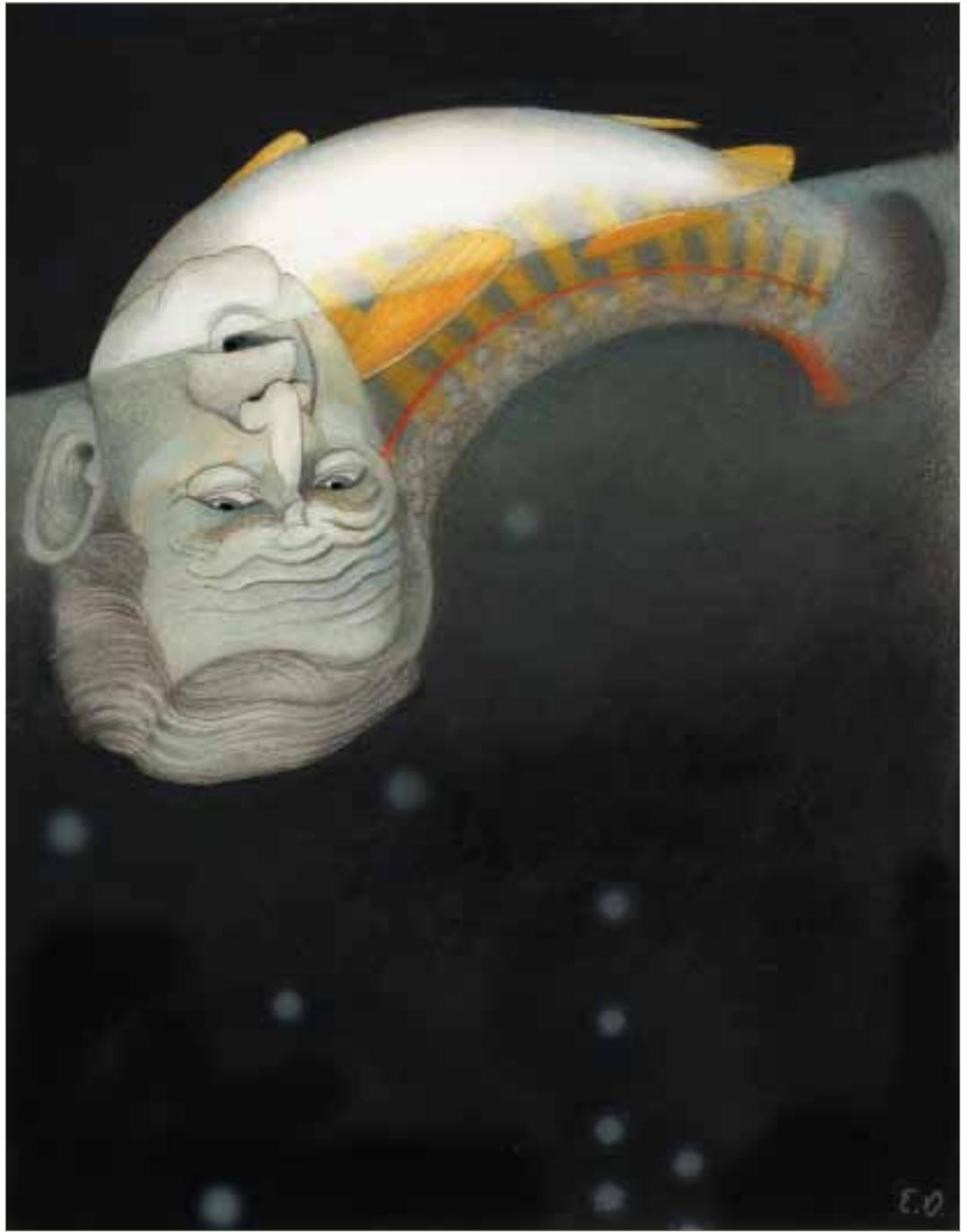
McFAUST. Affolés à l'idée de perdre l'élection, John McCain et Sarah Palin encouragent la foule à hurler des menaces de mort contre Barack Obama.



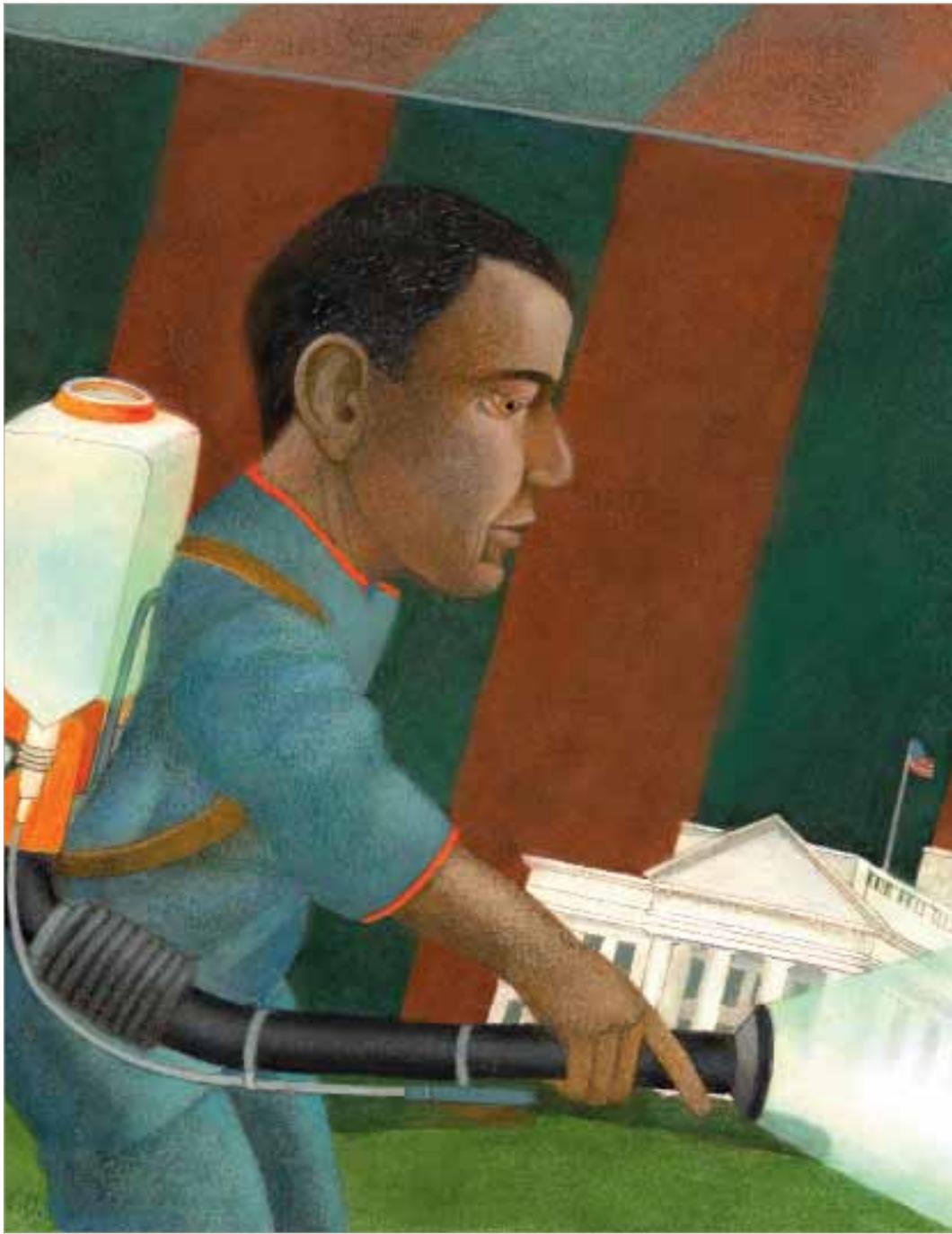
LE SUICIDE DE McCAIN. Le vieux sénateur a tenté désespérément de se réinventer ces dernières semaines.



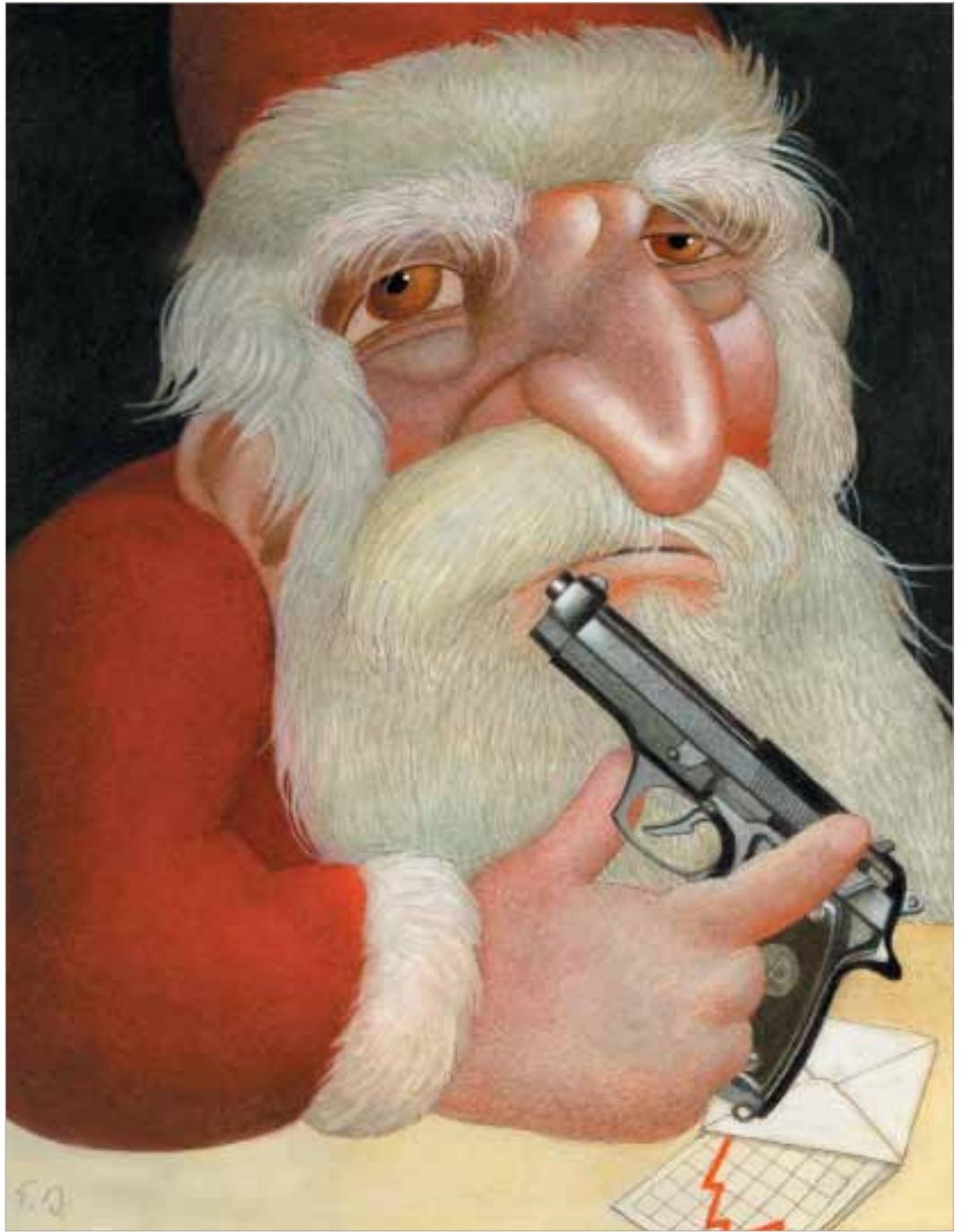
UN NOUVEAU MONDE.



UNE ODEUR DE POURRI. Le président George W. Bush reste au pouvoir jusqu'au 20 janvier 2009.



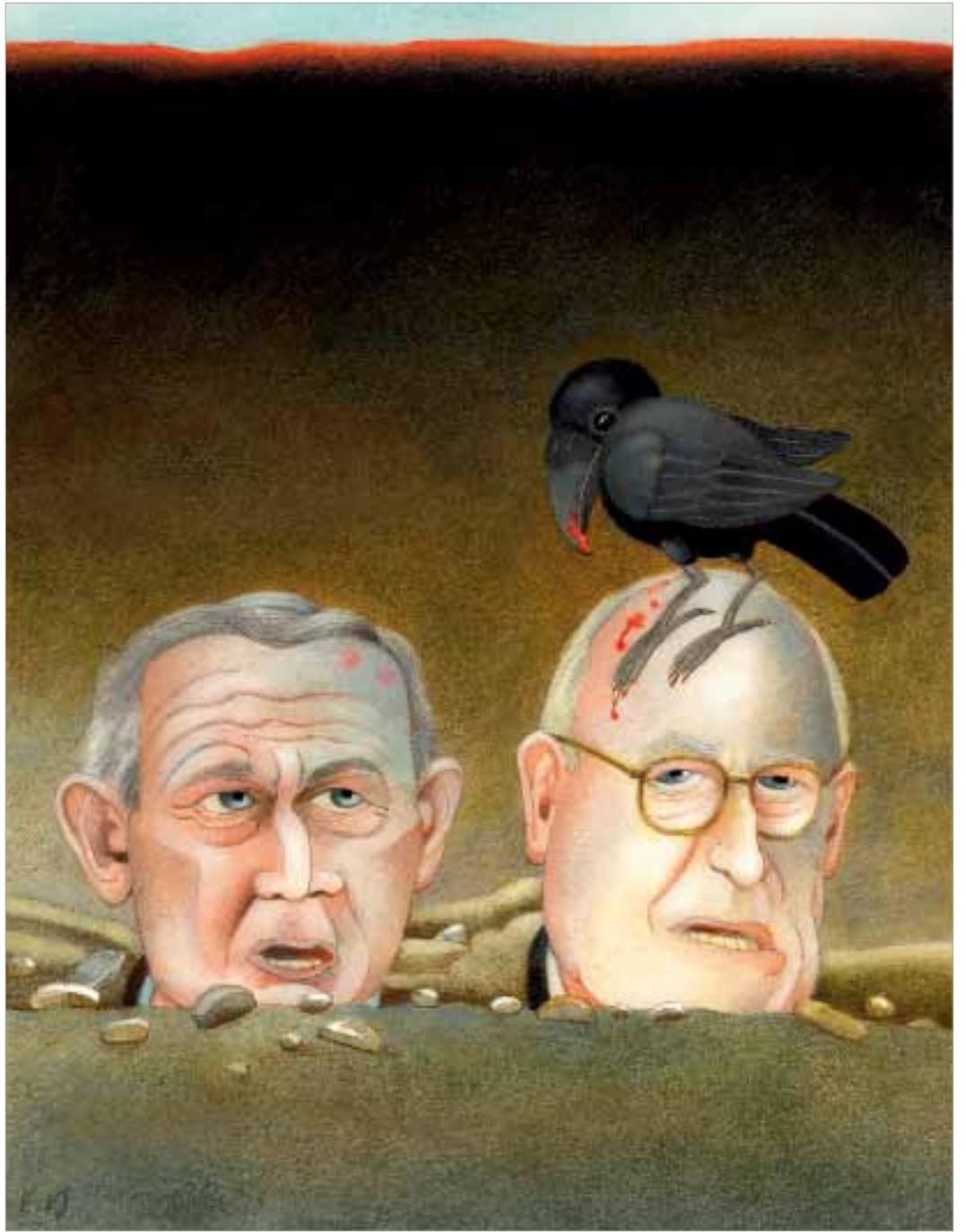
FUMIGATION. Barack Obama installe une grande bâche autour de la Maison Blanche et commence le nettoyage.



JOYEUX NÖEL? En cette fin d'année, il n'est pas sûr que les consommateurs vont dévaliser les magasins.



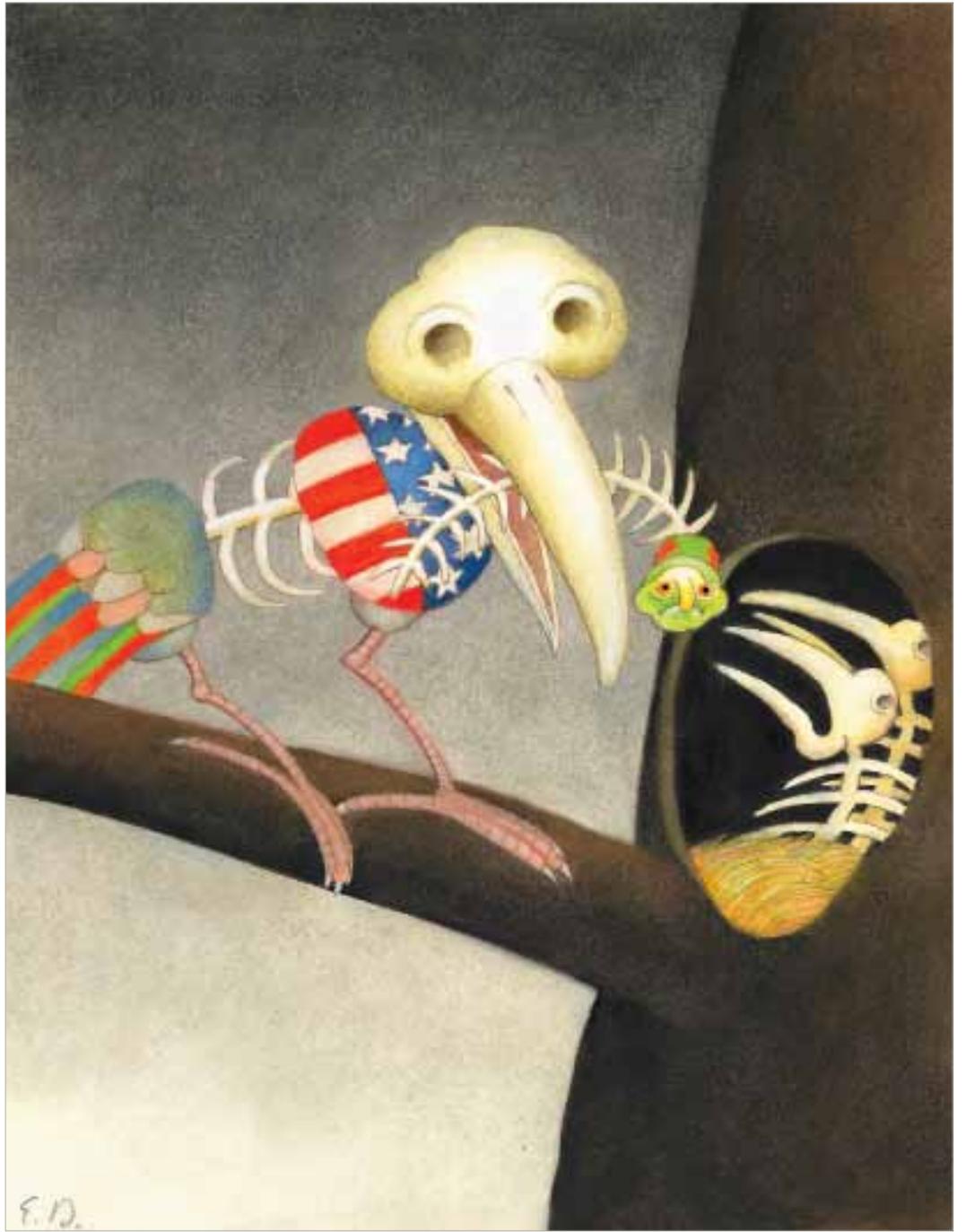
“L’ECONOMIE, STUPIDE!...” Obama, Biden, Hillary et leur nouvelle équipe tentent d’enrayer la crise.



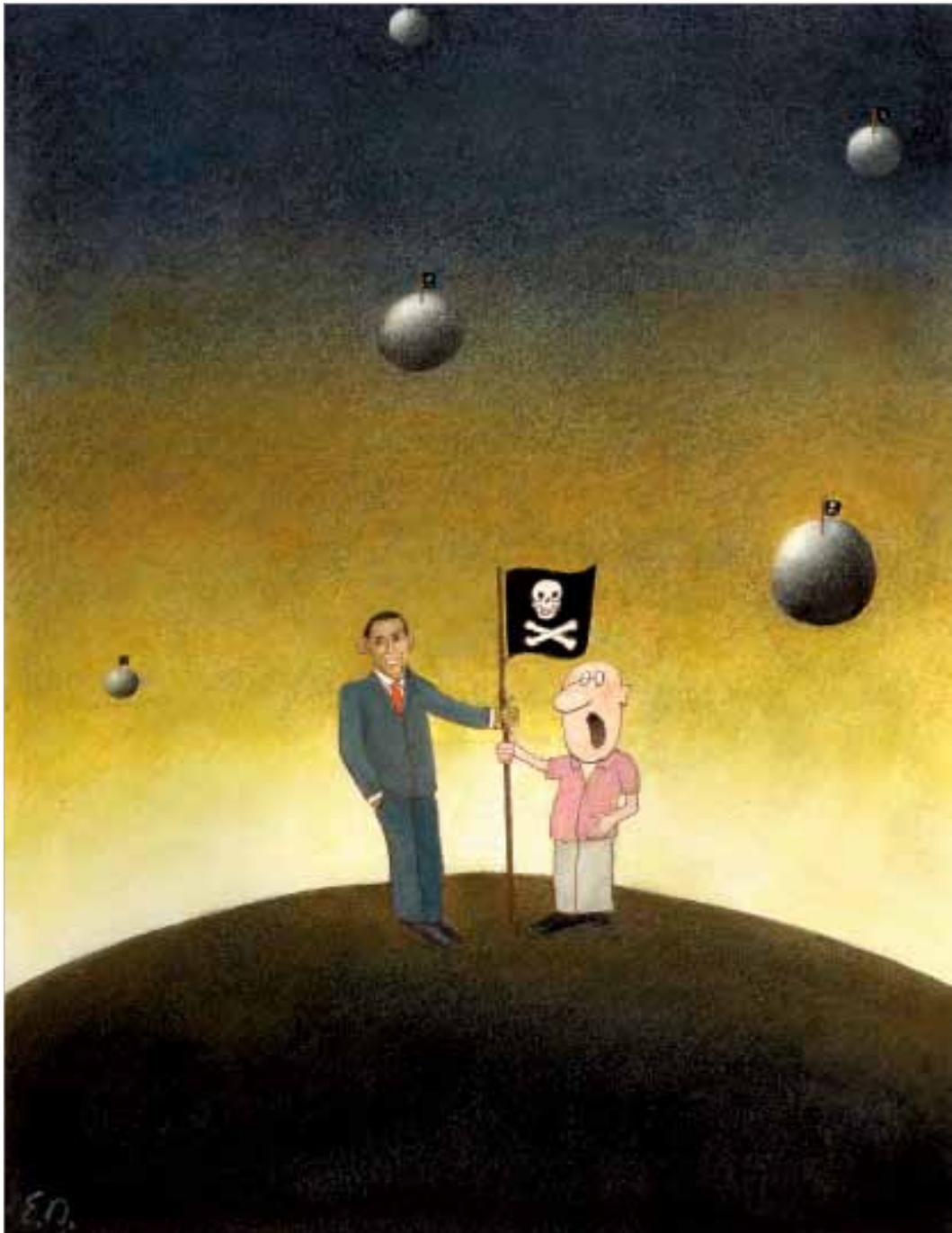
FIN DE PARTIE. Ah! les beaux jours se sont envolés.



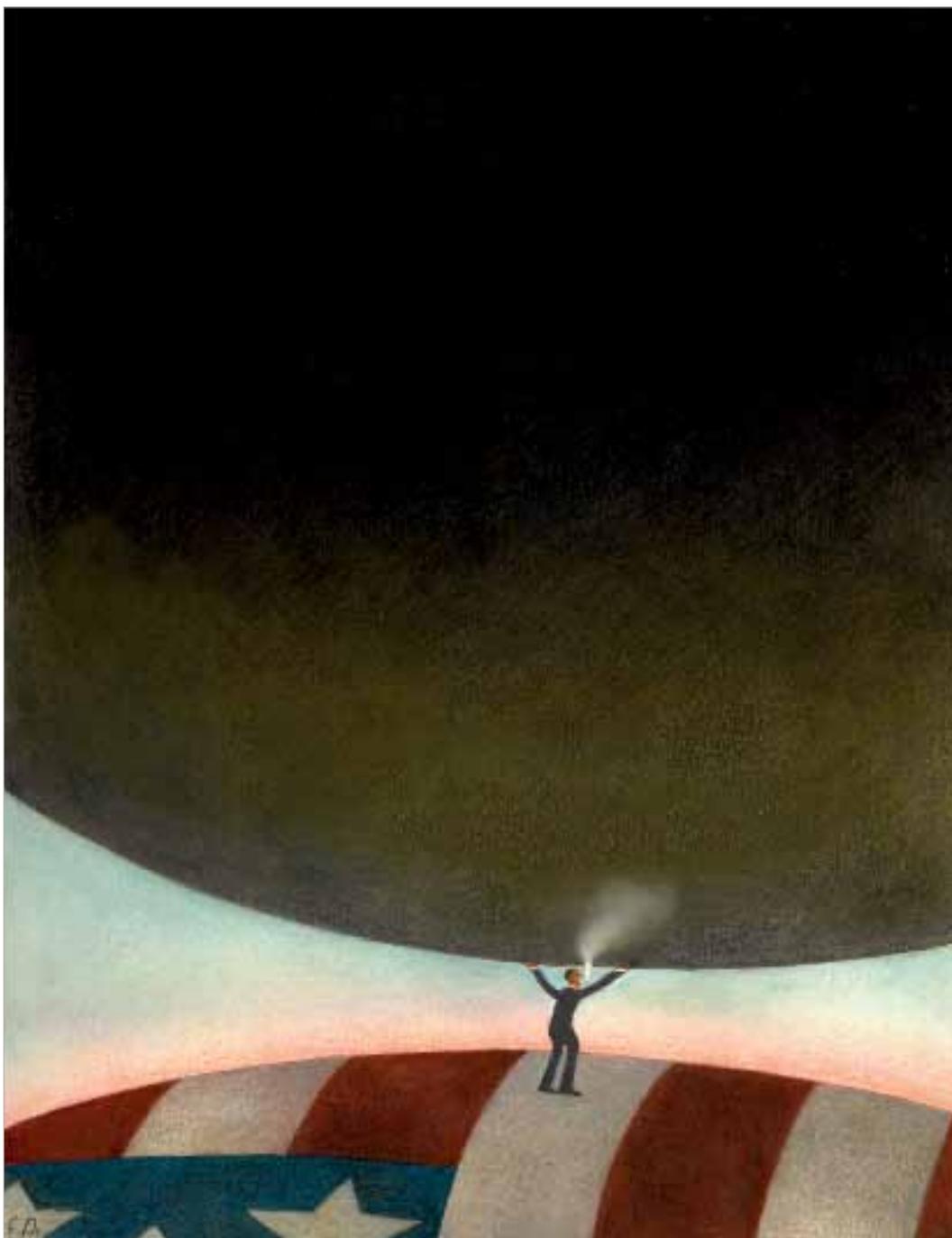
En 1945 un tiers des travailleurs américains appartenait à un syndicat. Aujourd'hui les syndicats ne représentent plus que 15 millions de travailleurs, soit 12%.



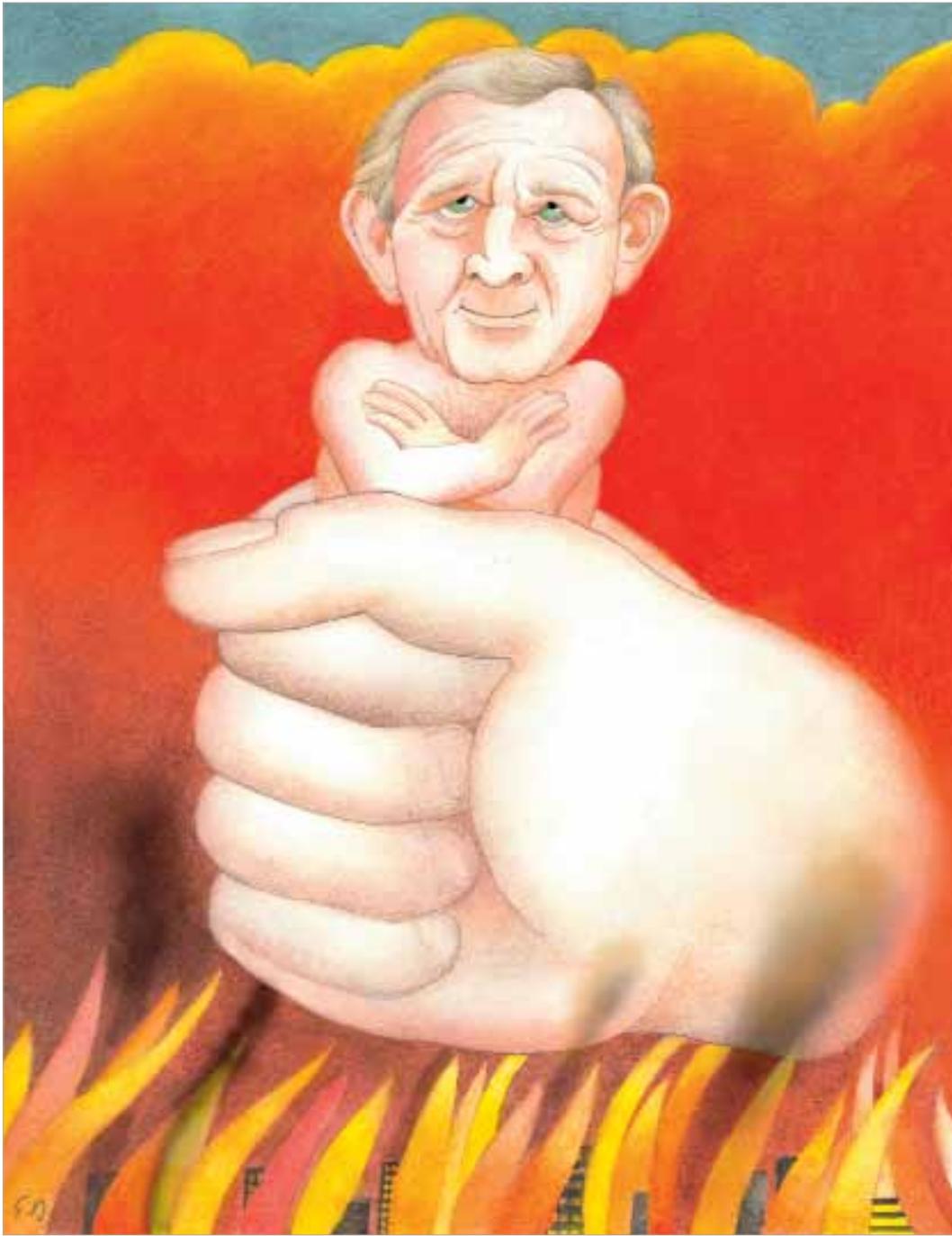
RELANCE MADE IN USA. Tout pour les riches, rien pour les pauvres.



HAPPY NEW YEAR! Les héros sont toujours des forbans.



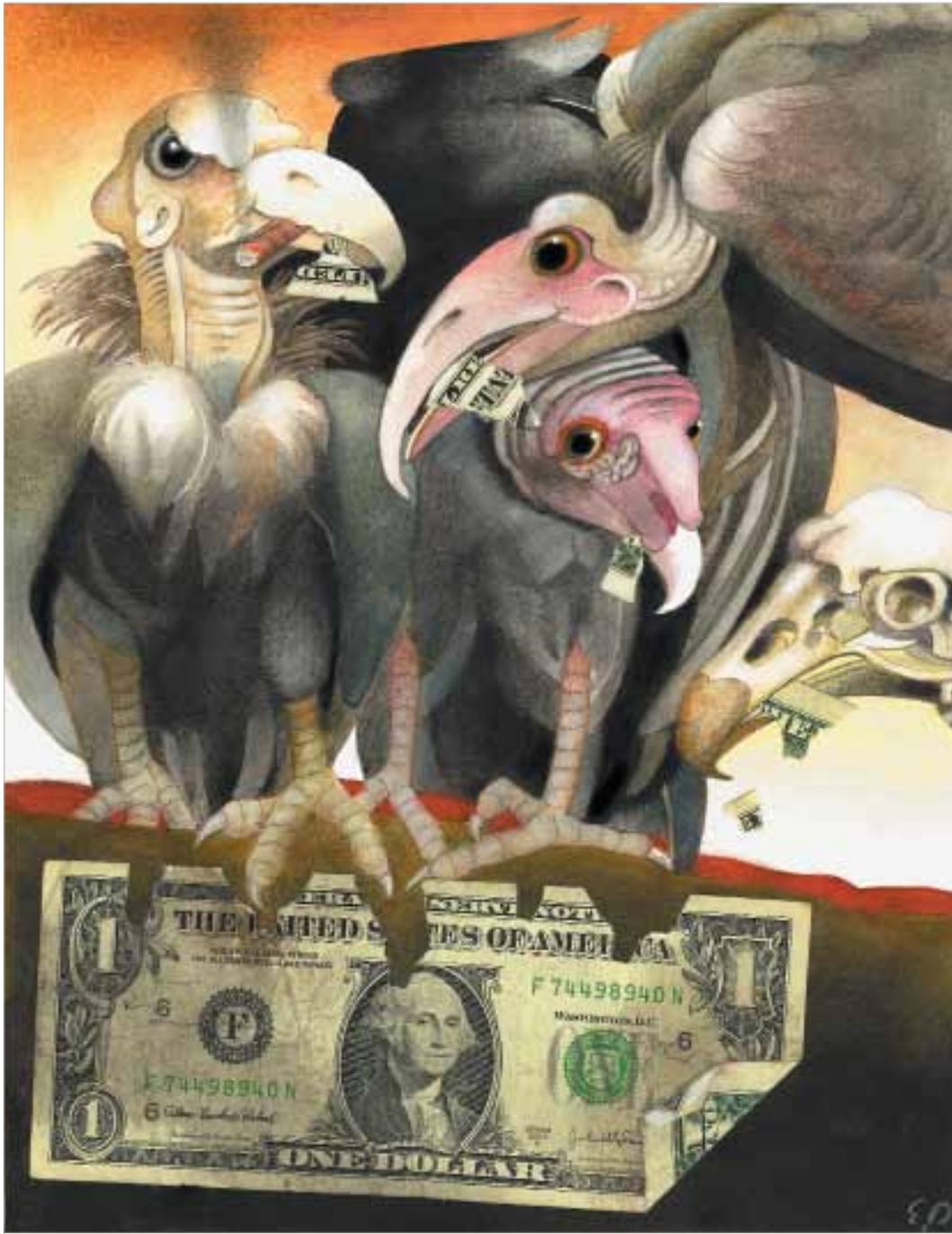
UNE CIGARETTE. Barack Obama ira fumer une cigarette derrière la Maison Blanche.



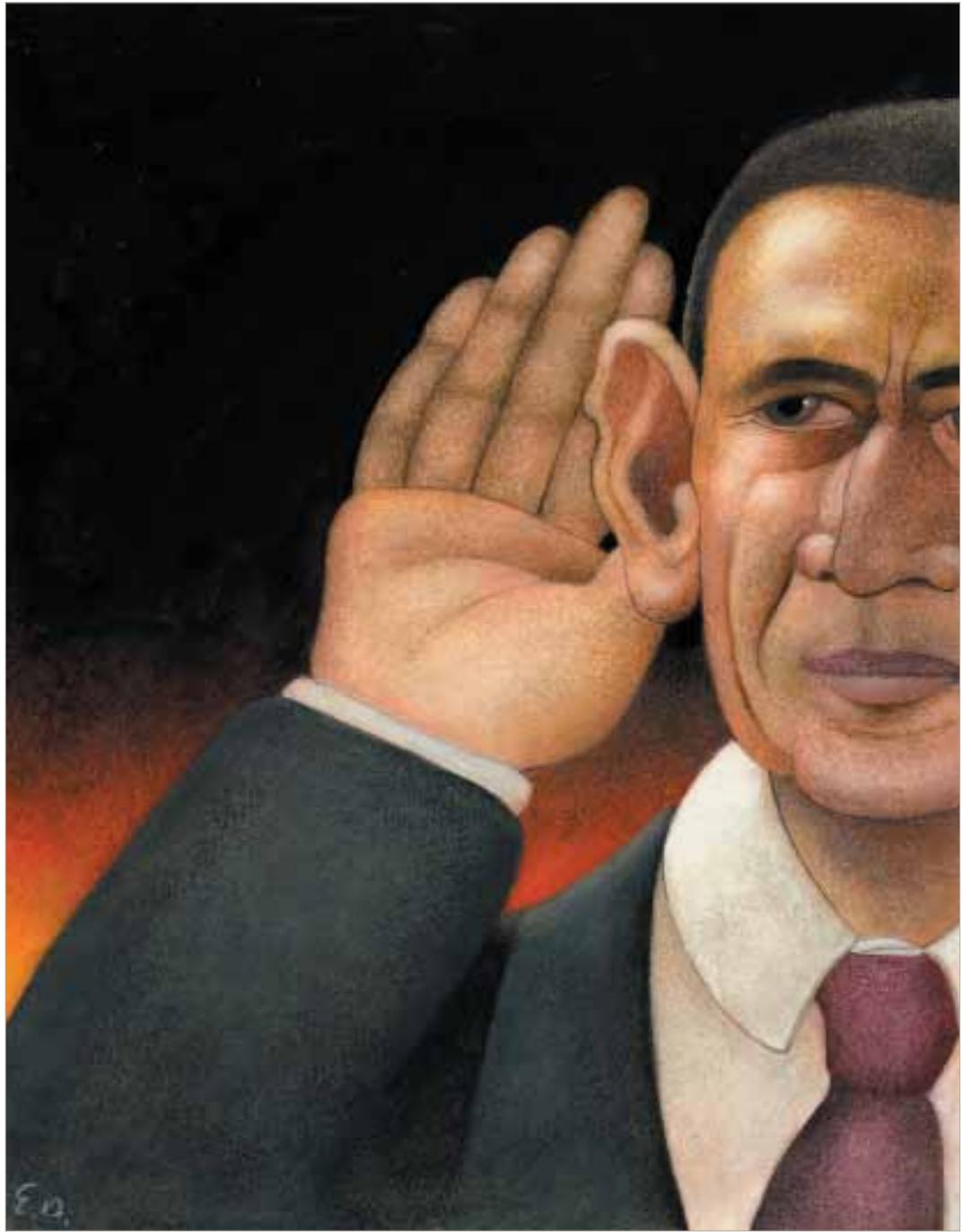
DANS LA MAIN DU SEIGNEUR. George W. Bush a déclaré: "Comme président, j'ai appris que Dieu est toujours Bon. A chaque instant".



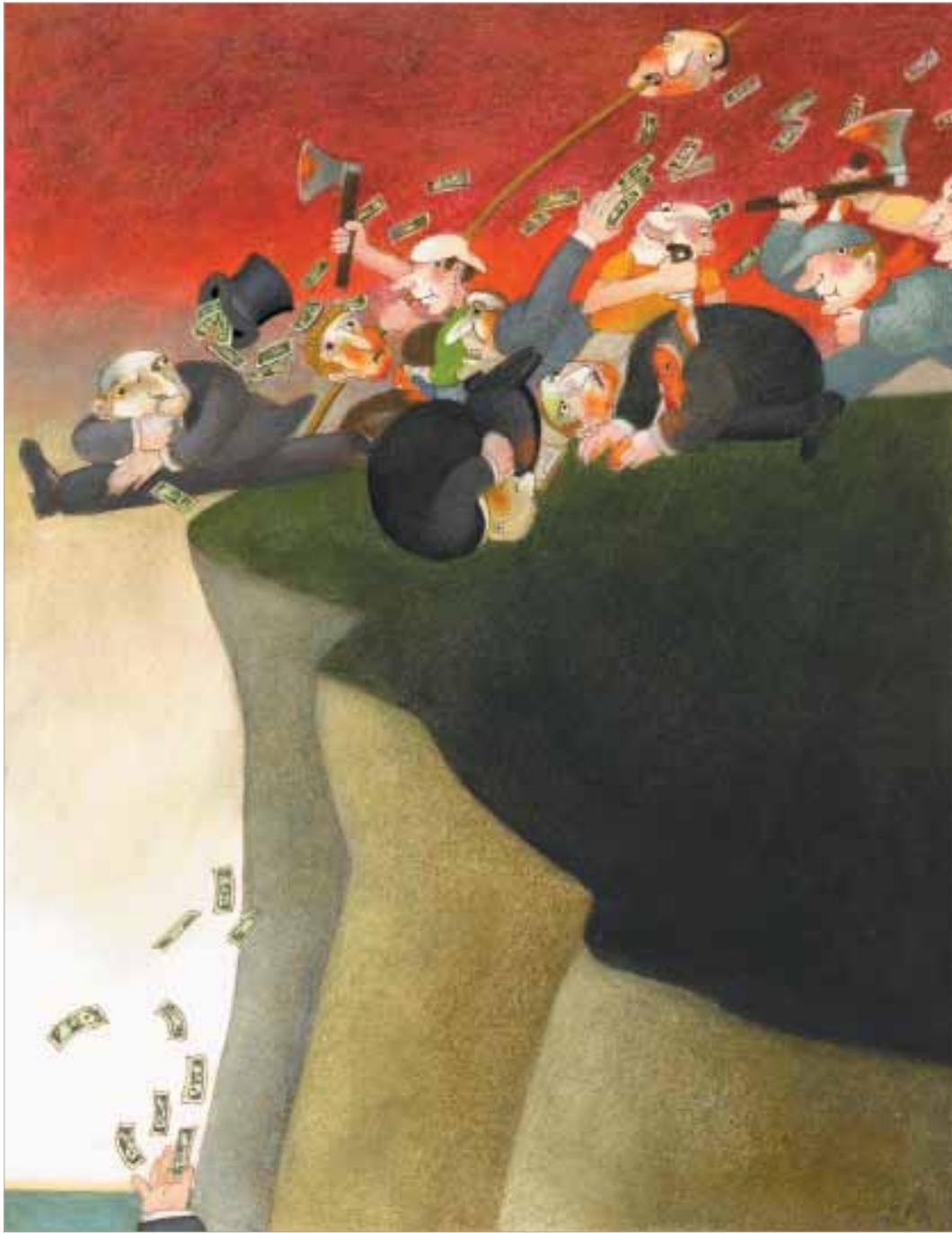
LE RAT EST MORT!



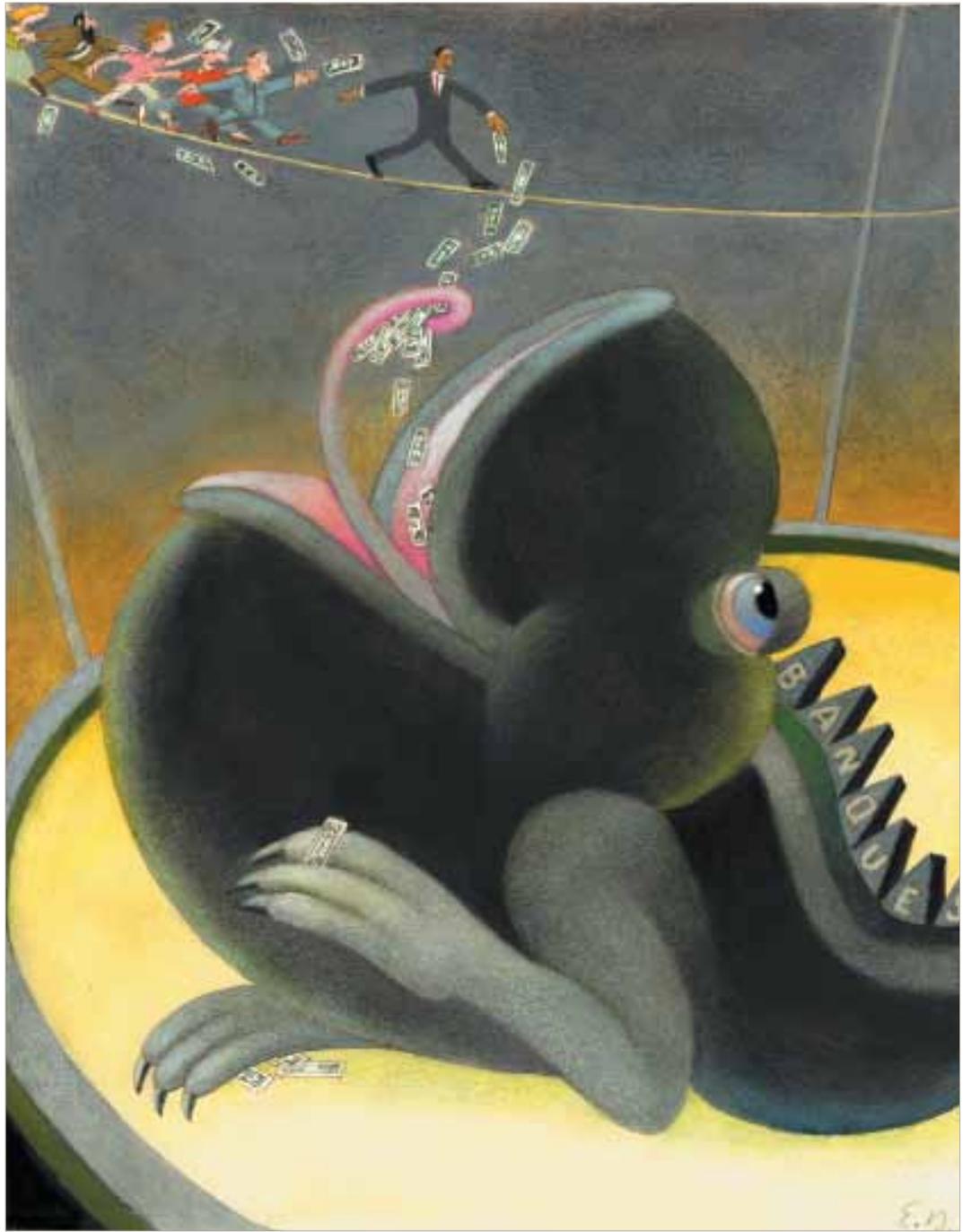
LE REPAS DES BANQUES. On ne sait toujours pas où ont disparu 350 milliards de dollars offerts par les contribuables.



A L'ECOUTE. Le président Obama a donné sa première interview télévisée à Al-Arabiya, de Dubai.



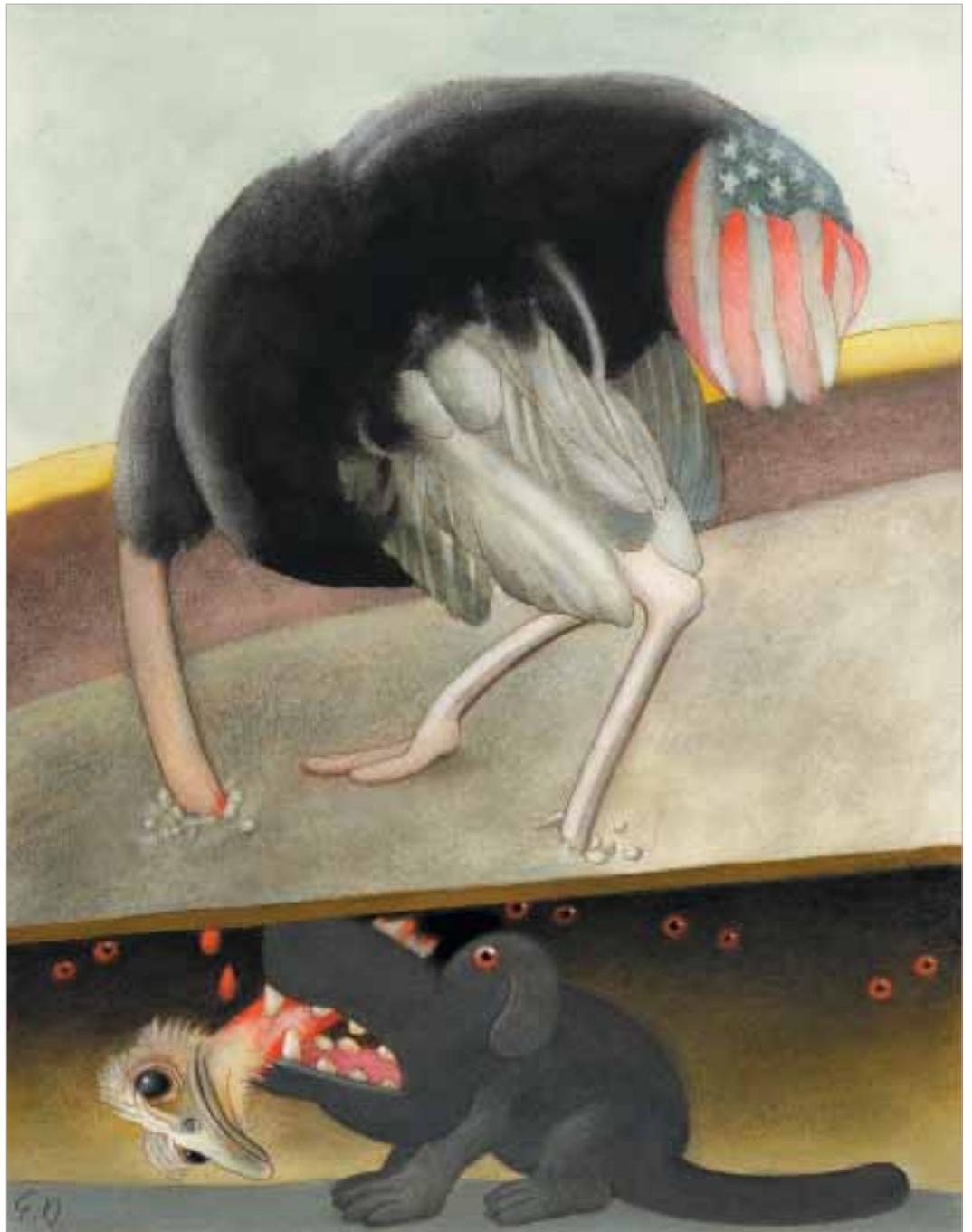
1789!



POUR LE PETIT-DEJEUNER...



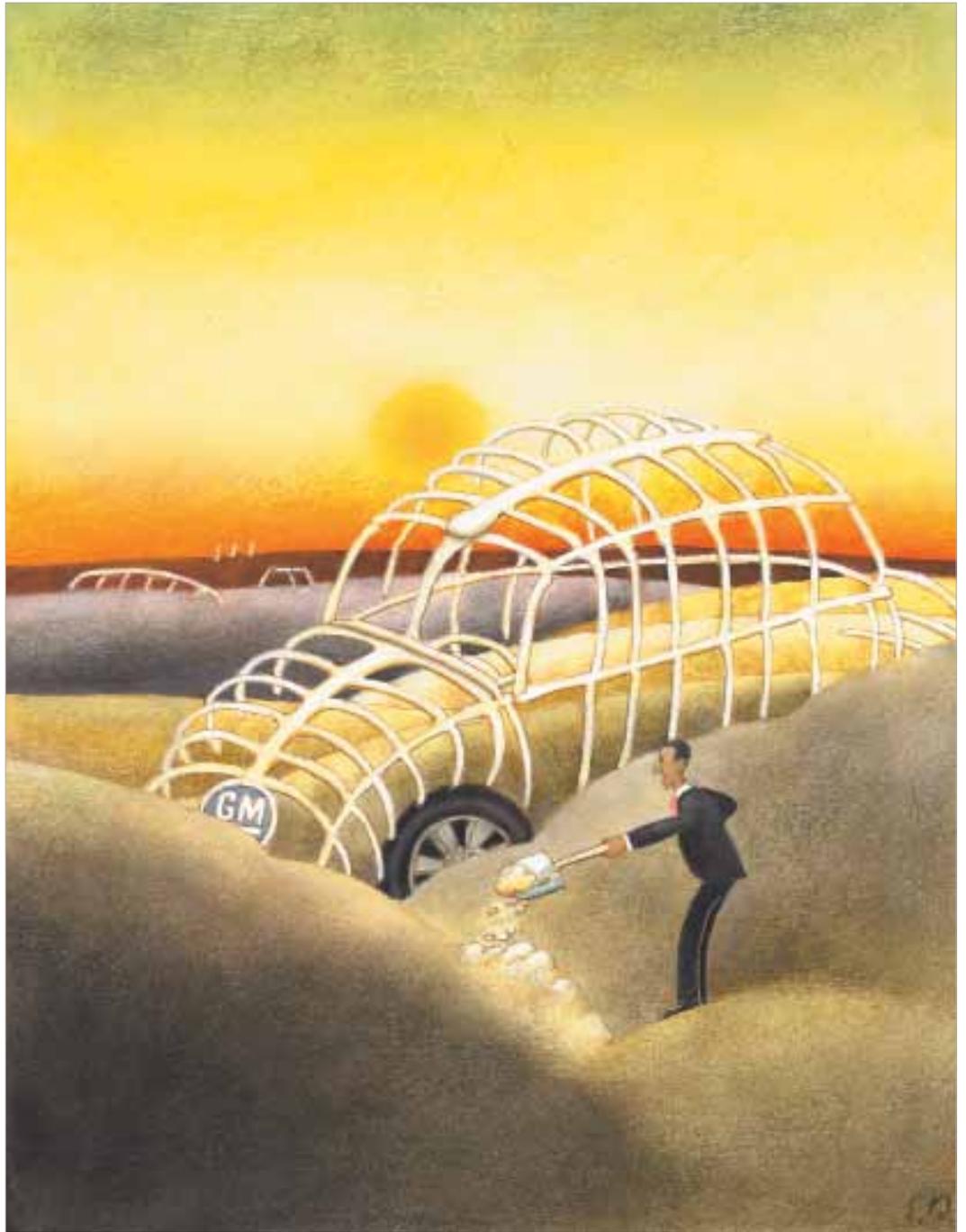
ON JOUE A QUI PERD GAGNE? Le président Obama tente d'aider ceux qui vont perdre leur maison.



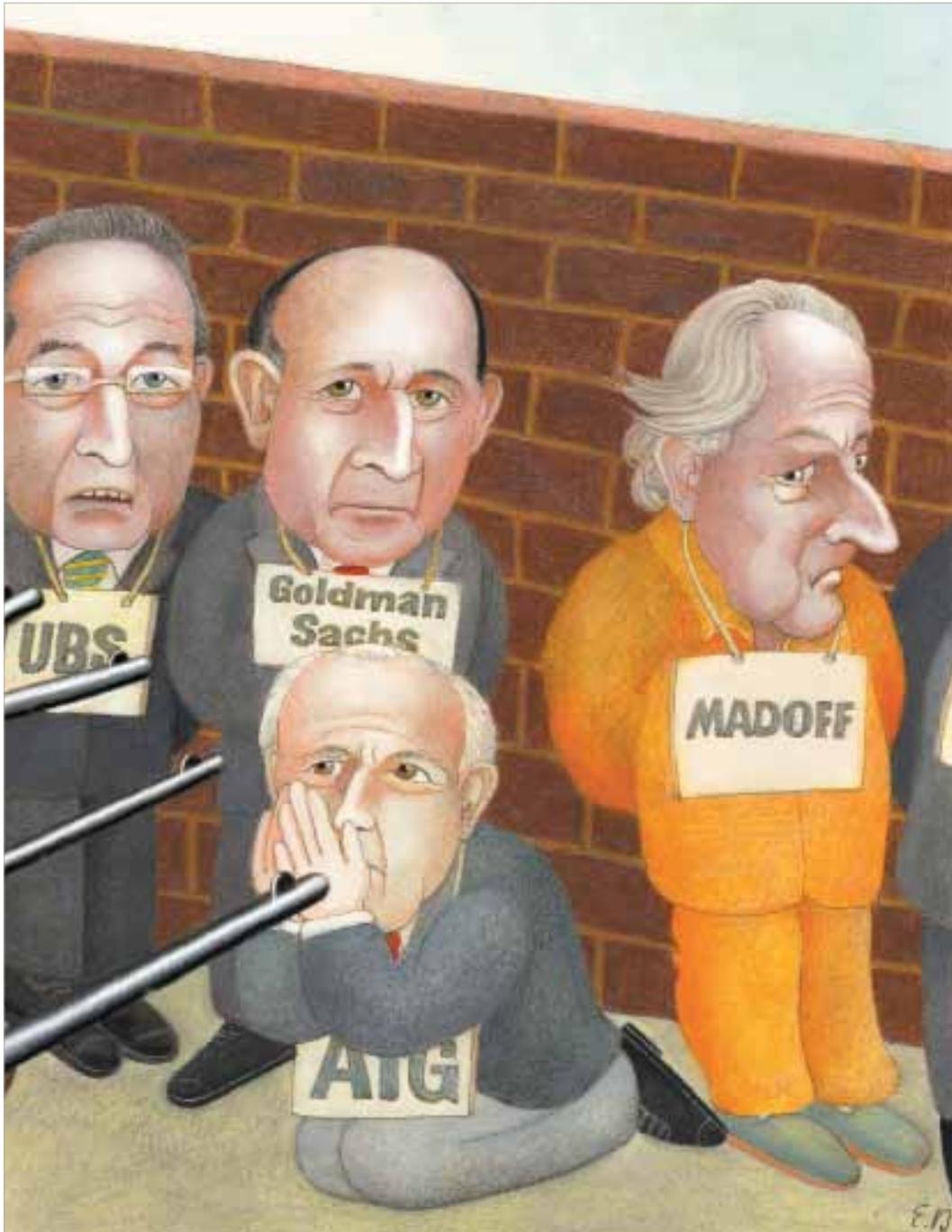
APRES HUIT ANS D'AVEUGLEMENT. Le président Obama, dans son discours au Congrès, a annoncé le Jour du Jugement.



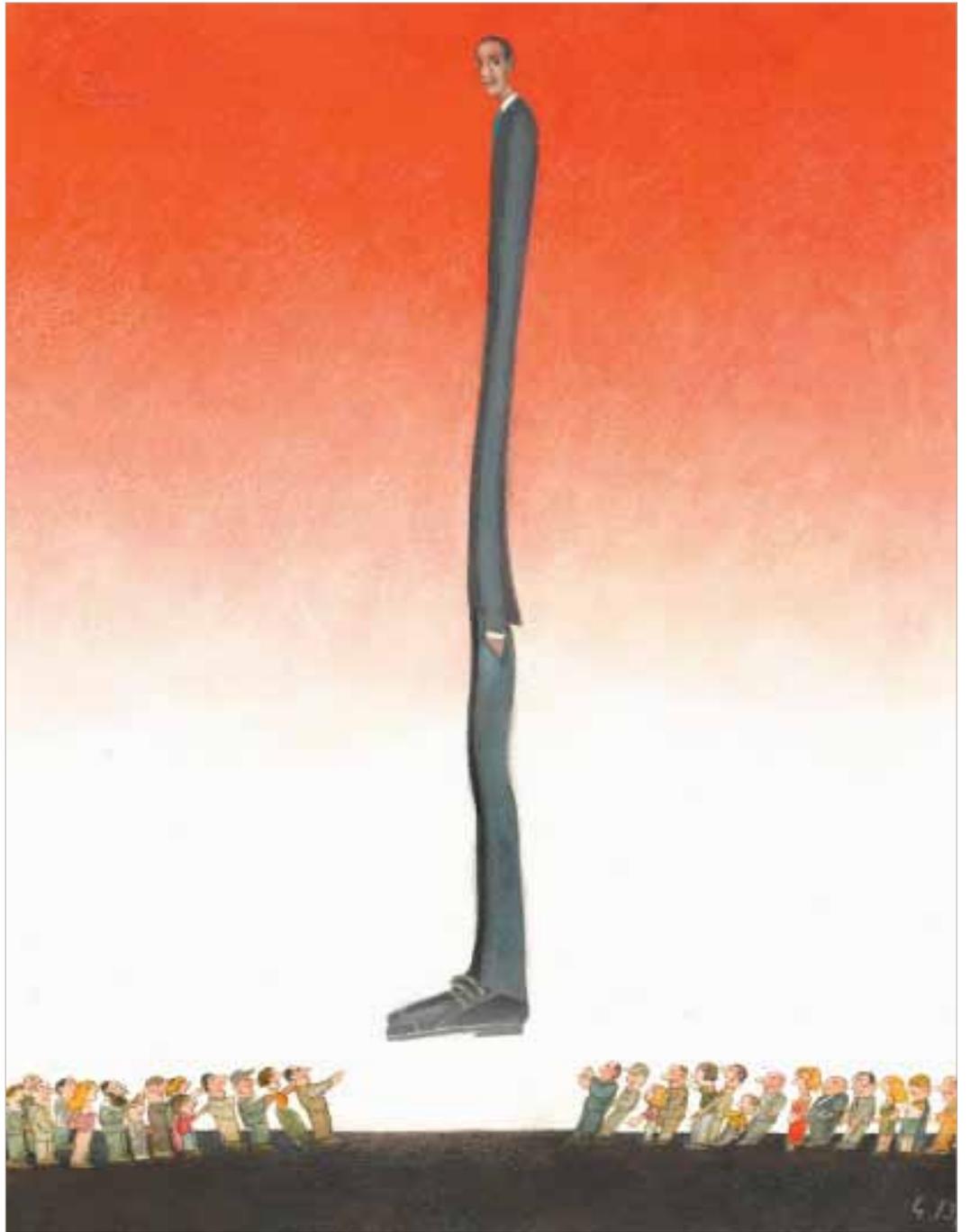
NOIR DÉSESPOIR. 64% des Américains craignent qu'un membre de leur famille perde son emploi.



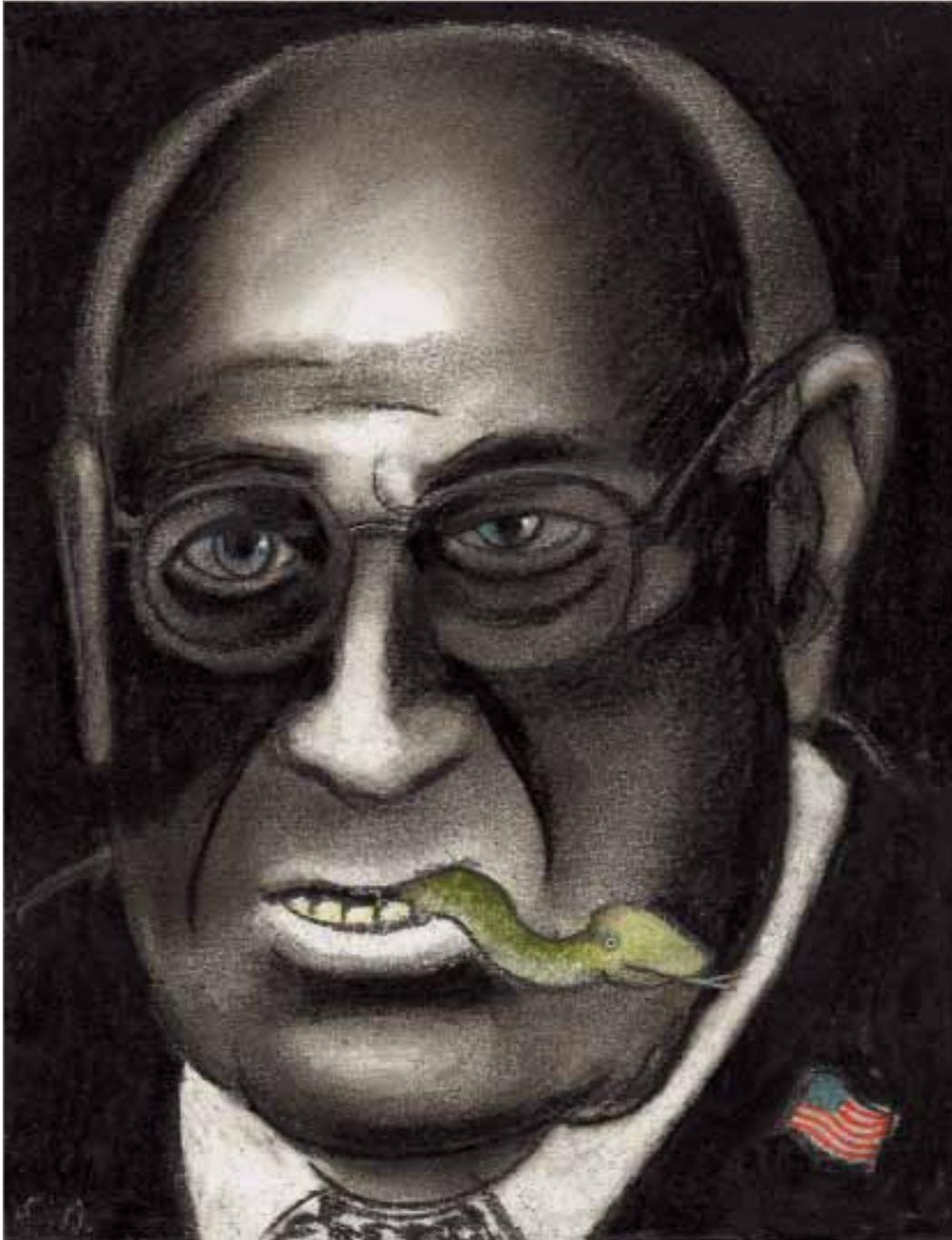
PEUT-ON SAUVER LA GENERAL MOTORS? Le président Obama découvre une situation désespérée.



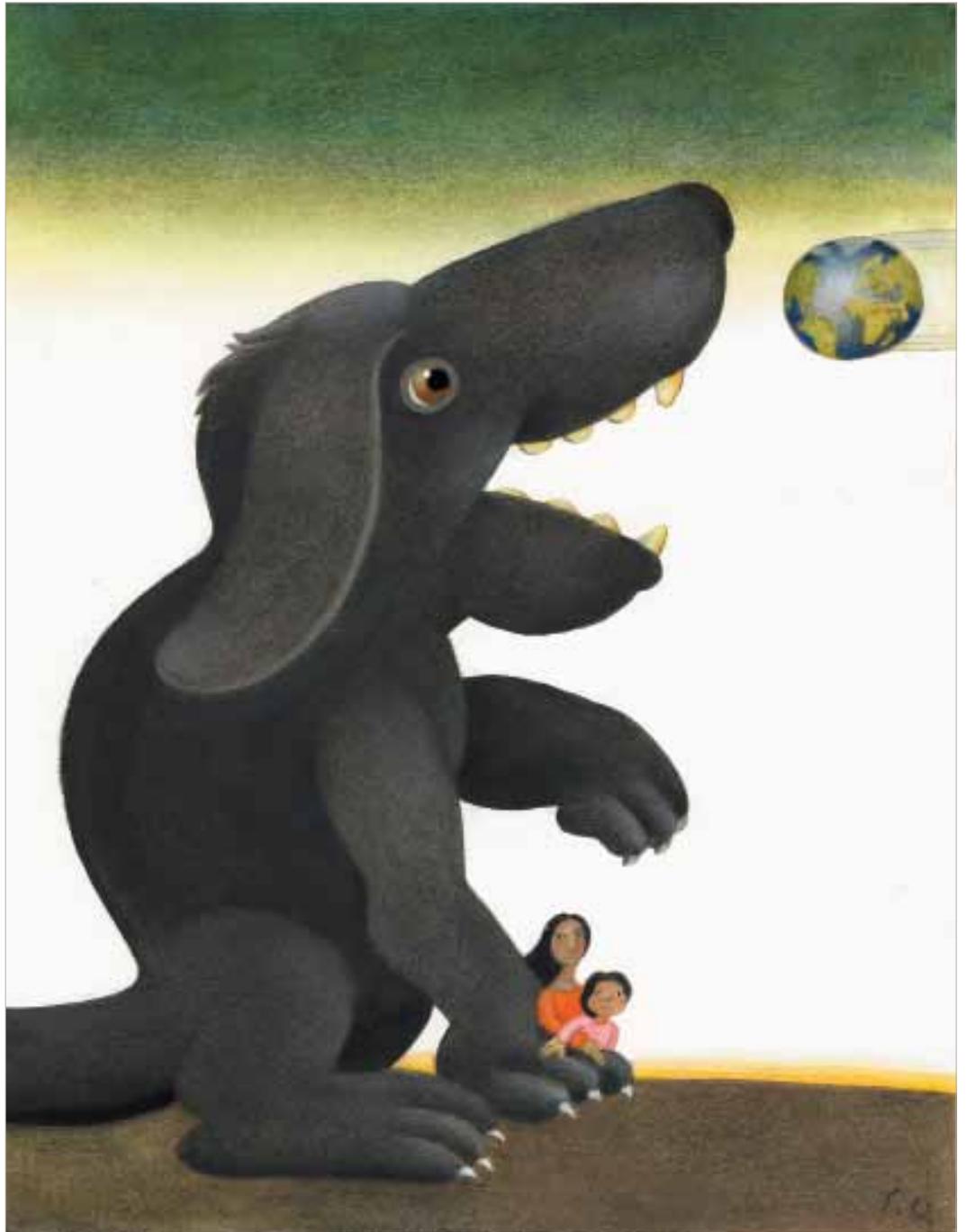
FEU!



ÇA PLANE ENCORE POUR LUI!... Malgré les soubresauts de la crise, 64% des Américains lui accordent encore leur confiance.



UN FOU ET UN SALAUD! L'ex vice-président Cheney passe son temps à donner des interviews pour démolir Obama et son équipe.



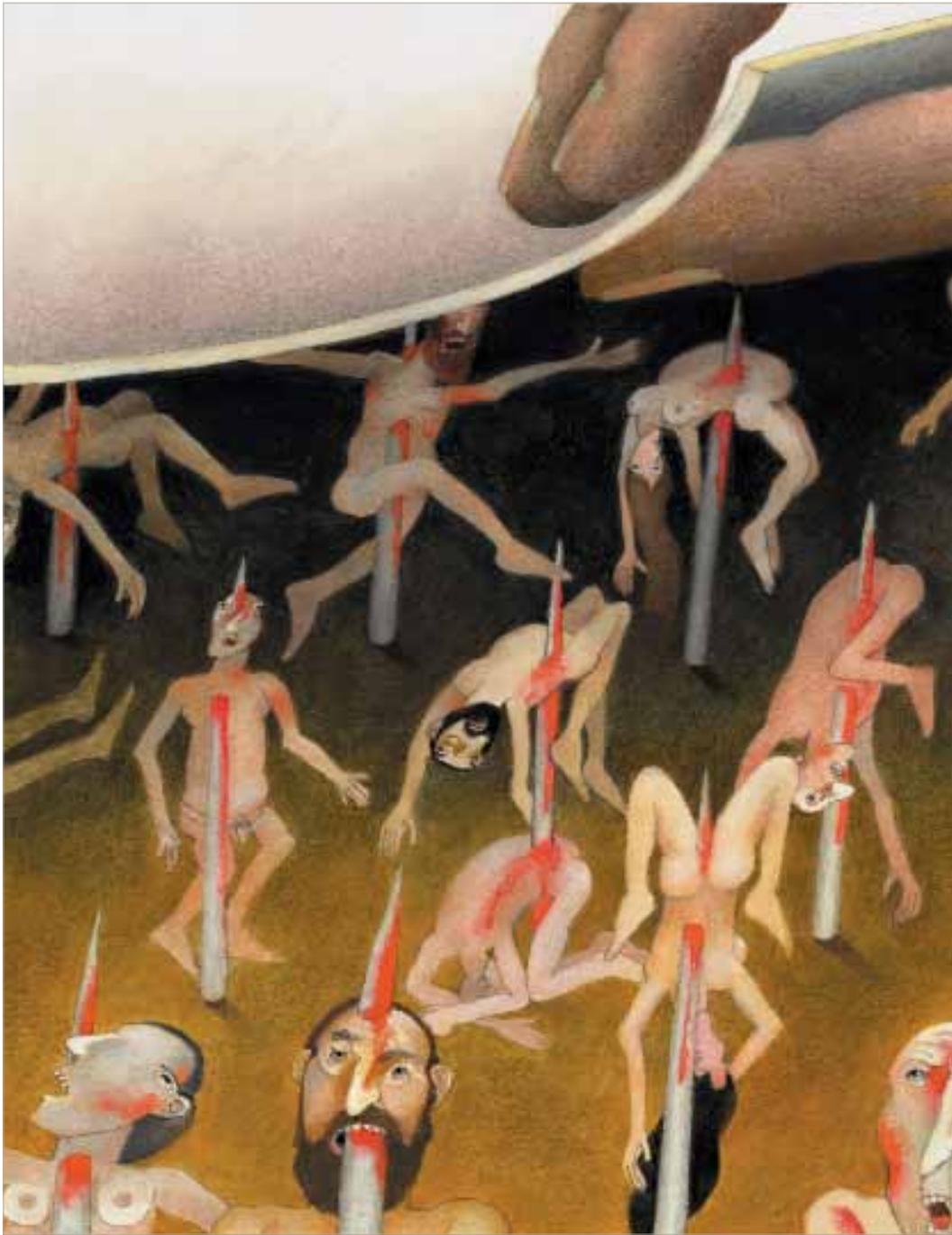
BON CHIEN! ATTRAPE LA BALLE! L'Amérique se passionne pour le choix du chien promis à Malia et Sasha Obama, alors que leur père survole les crises du monde.



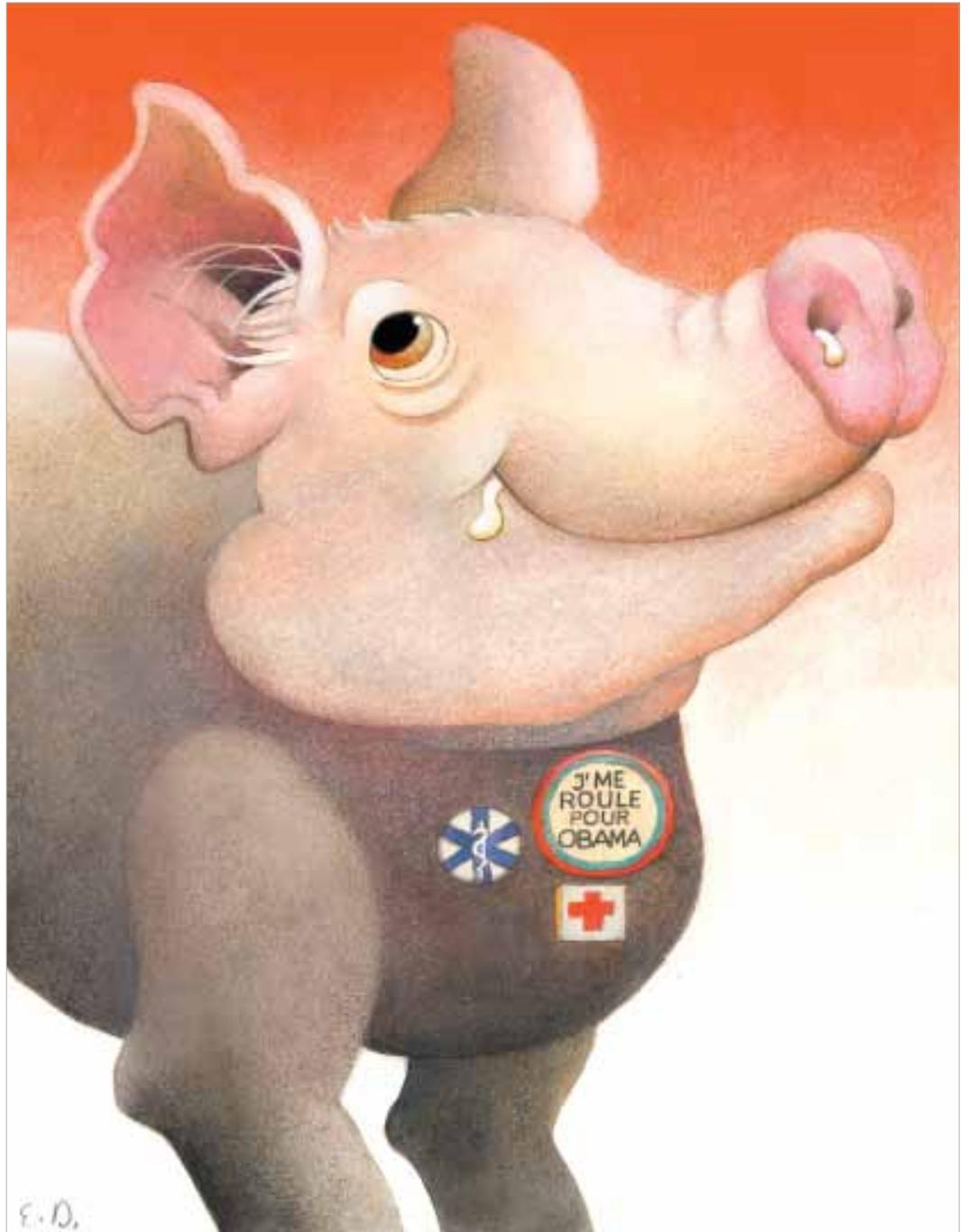
AUX USA 1 ENFANT SUR 50 EST SANS LOGIS.



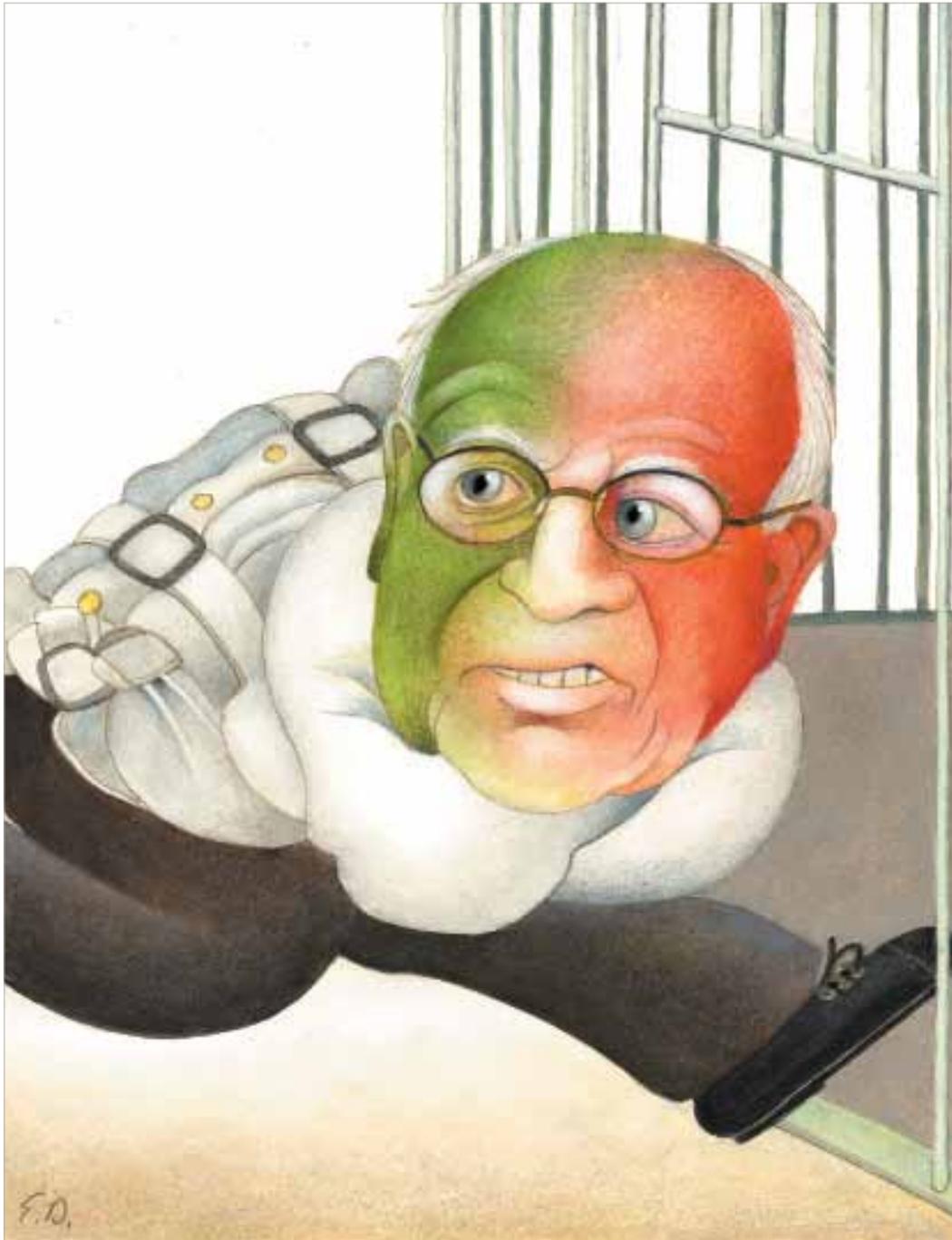
UN PEU D'EAU. Aujourd'hui, aux Etats-Unis, 25% à 50% de l'eau potable est perdue par des canalisations antiques. Il faudrait 334 milliards de dollars pour les réparer.



BUSH: "L'AMERIQUE NE TORTURE PAS." Le président Obama prend le risque d'ouvrir une investigation.



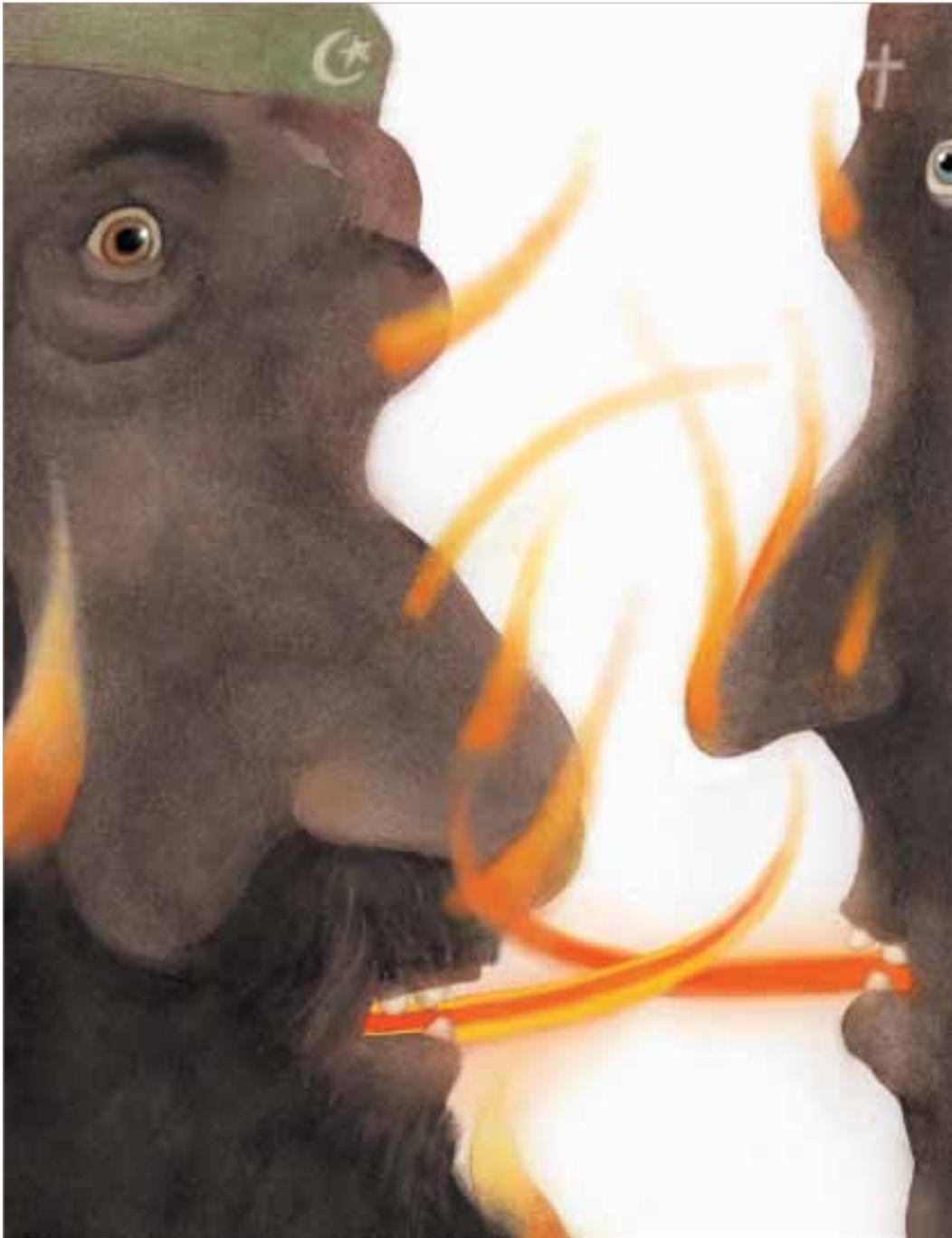
BRAVE COCHON! La grippe porcine va-t-elle aider Obama à faire accepter son projet de réforme de la santé publique? Dans la panique, tout le monde a demandé l'aide du gouvernement.



COURS, PETIT LAPIN... Dick Cheney donne interview sur interview pour défendre la torture et va jusqu'à impliquer ouvertement Bush.



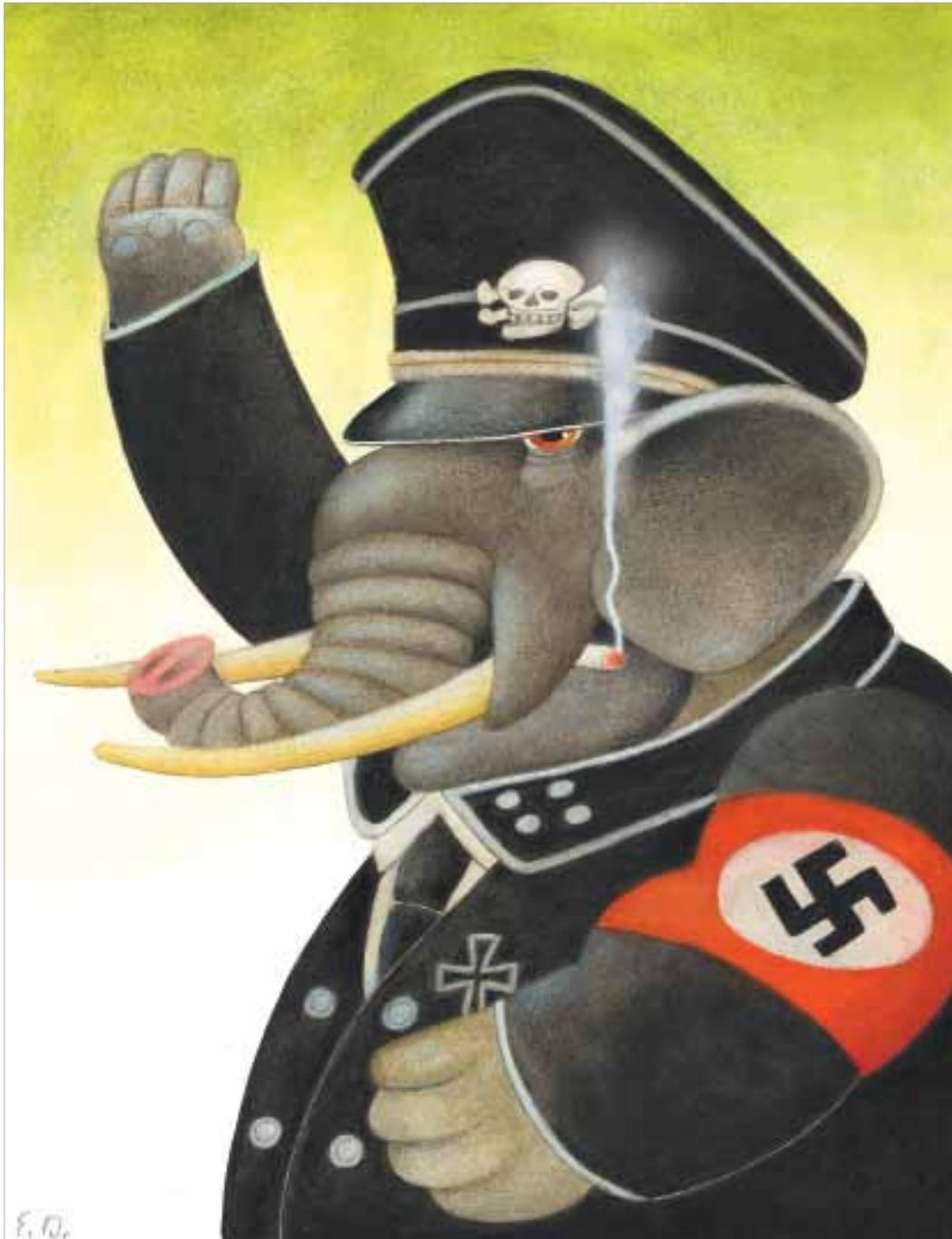
LE SUPPLICE DE L'EAU NOIE L'ÂME D'UNE NATION. Obama dénonce l'utilisation de la torture par le gouvernement républicain.



STOP! Le président Obama se rend au Caire pour s'adresser aux extrémistes musulmans.



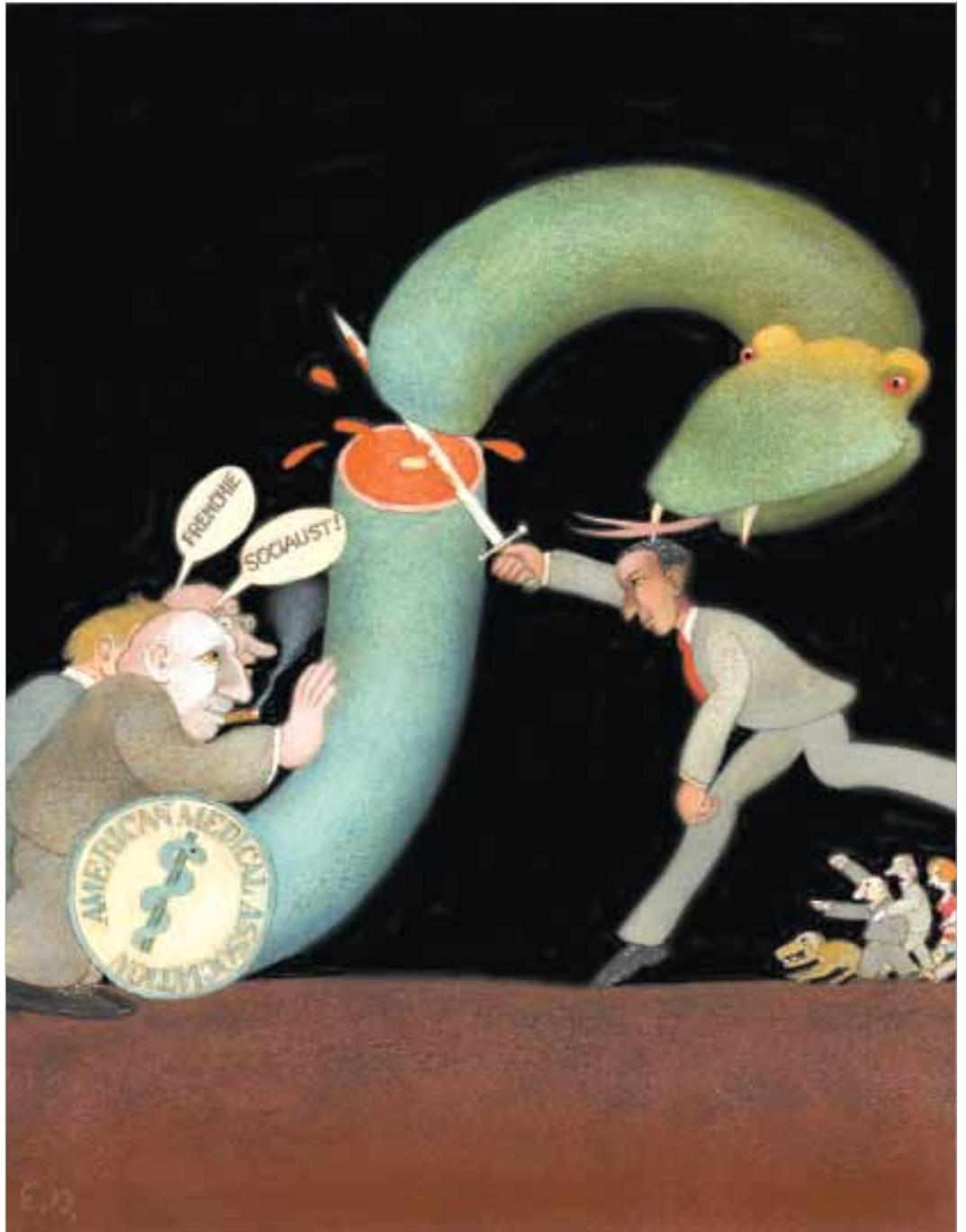
LE DISCOURS DU CAIRE: "Nous mourrons avec dignité." Osama Ben Laden.



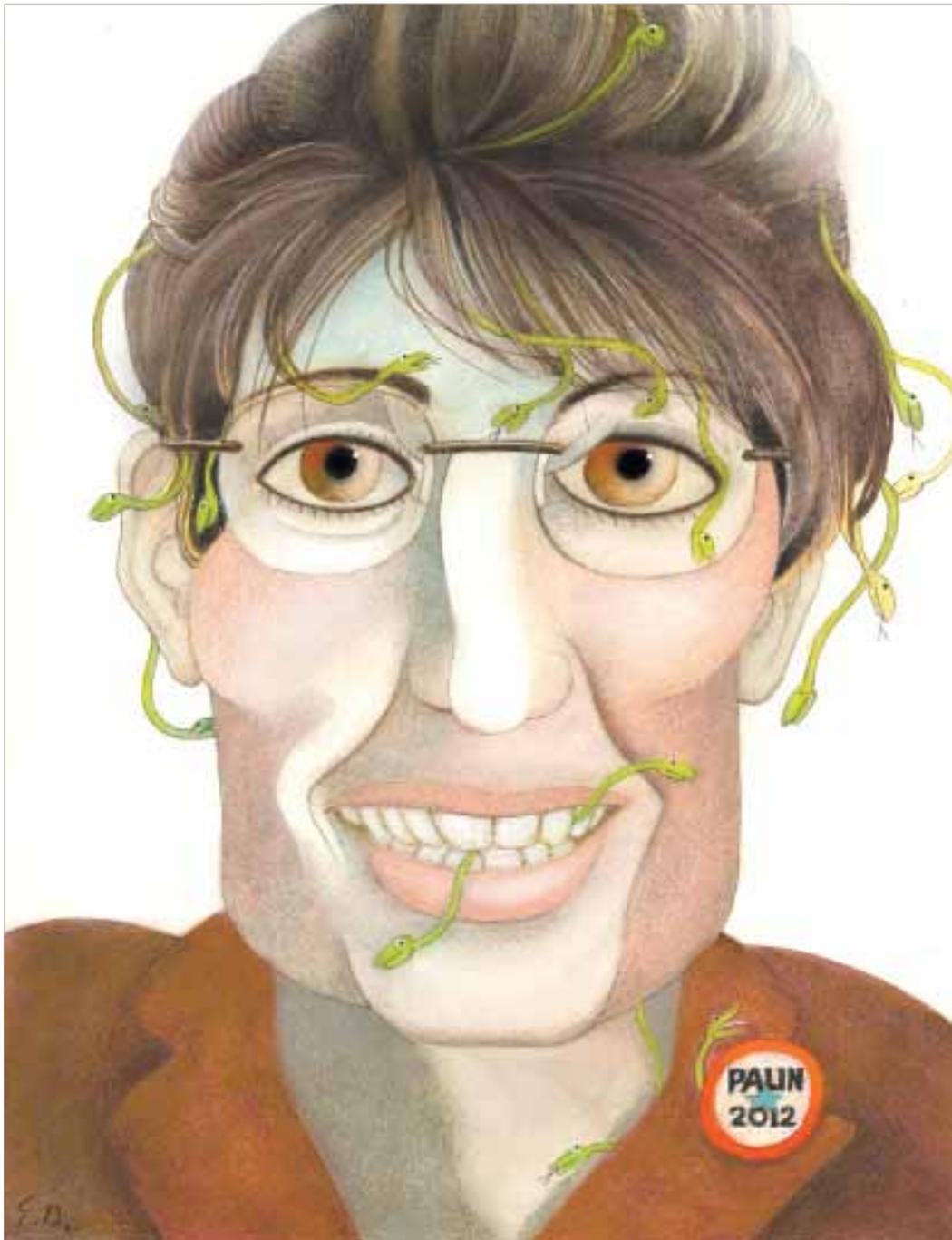
OBAMA EST PIRE QU'AL-QAIDA!. Les chefs du parti républicain (dont le symbole est un éléphant) proclament que le président détruit le pays.



PARLER ET AGIR. Les Américains, et le reste du monde, se demandent déjà si Obama va réussir dans son entreprise de nettoyage global.



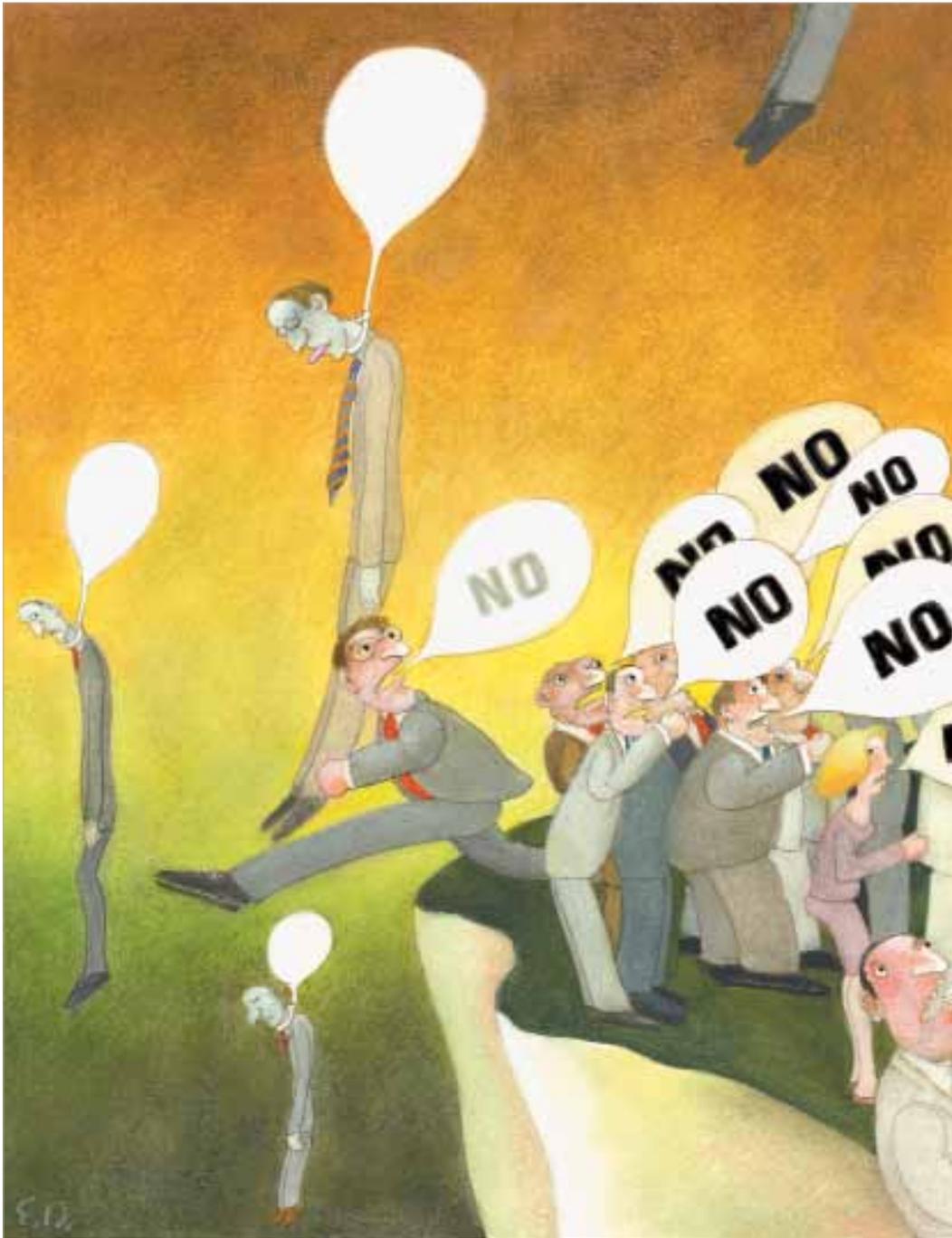
SANTE PUBLIQUE: UN COMBAT MORTEL. Les grandes assurances, les laboratoires et l'Association des médecins sont bien décidés à anéantir les réformes d'Obama.



GOODBYE SARAHI! L'ex-candidate à la vice-présidence quitte ses fonctions de gouverneur de L'Alaska. Que cette folle disparaisse!



CIA: ASSASSINS SANS FRONTIÈRES. Dick Cheney avait donné l'ordre à la CIA d'éliminer "les ennemis des USA" sans se préoccuper d'avertir les gouvernements alliés.



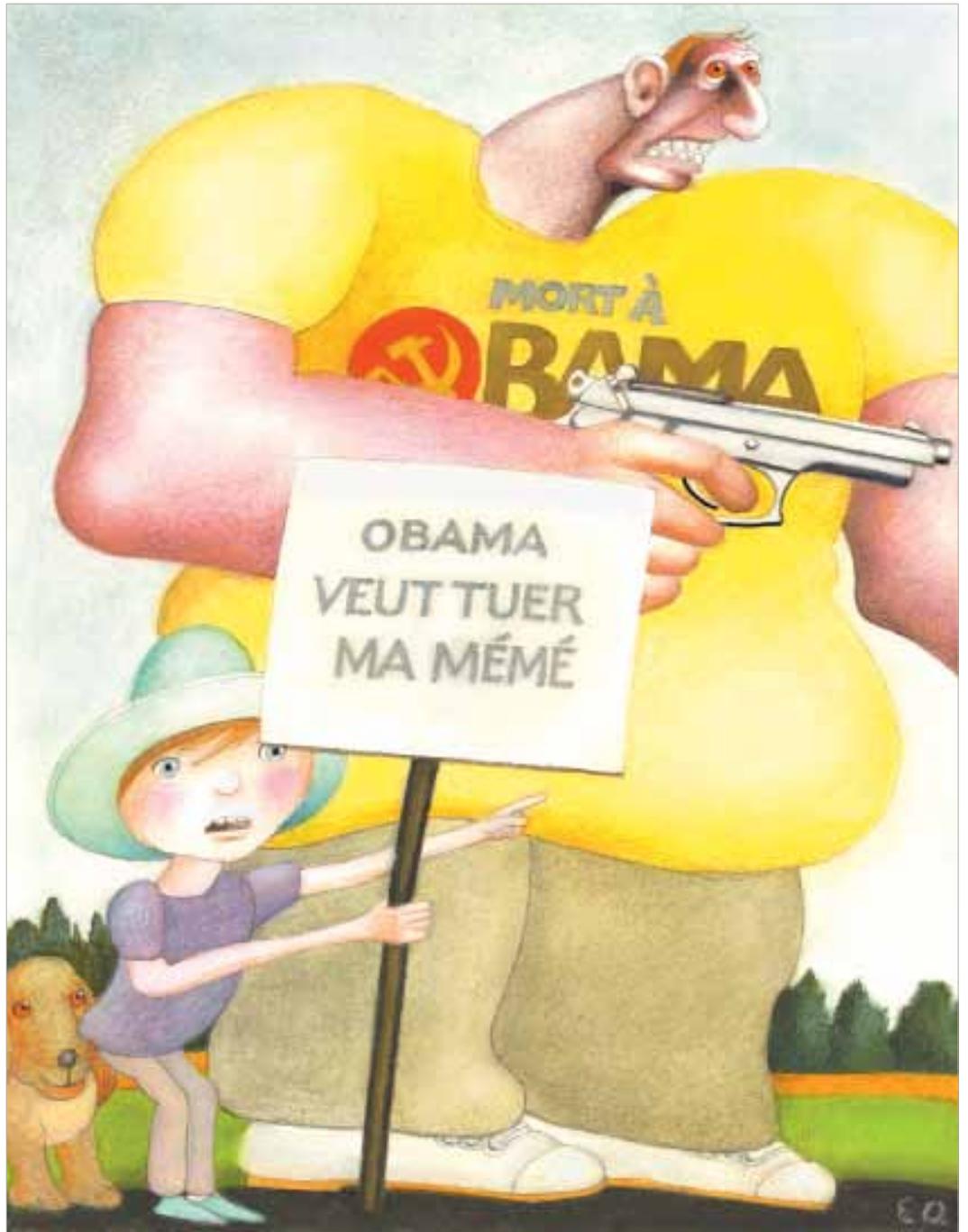
LE PARTI DES NON,NON ET NON! Sans avoir rien à proposer, le parti républicain tente de bloquer toutes les réformes du gouvernement Obama.



SANTÉ PUBLIQUE: LA BATAILLE EST-ELLE PERDUE? Le parti démocrate (dont le symbole est un âne) est en train de lâcher Obama. Quand un âne a soif, il boit l'eau des laboratoires et des assurances.



LE GRAND ARROSAGE DU CONGRÈS. Assurances et laboratoires dépensent 1 million de dollars par jour pour acheter sénateurs et députés.



VU EN CE MOIS D'AOÛT SUR LA ROUTE DU PRÉSIDENT. La bataille de la réforme de la santé publique fait rage. Littéralement.



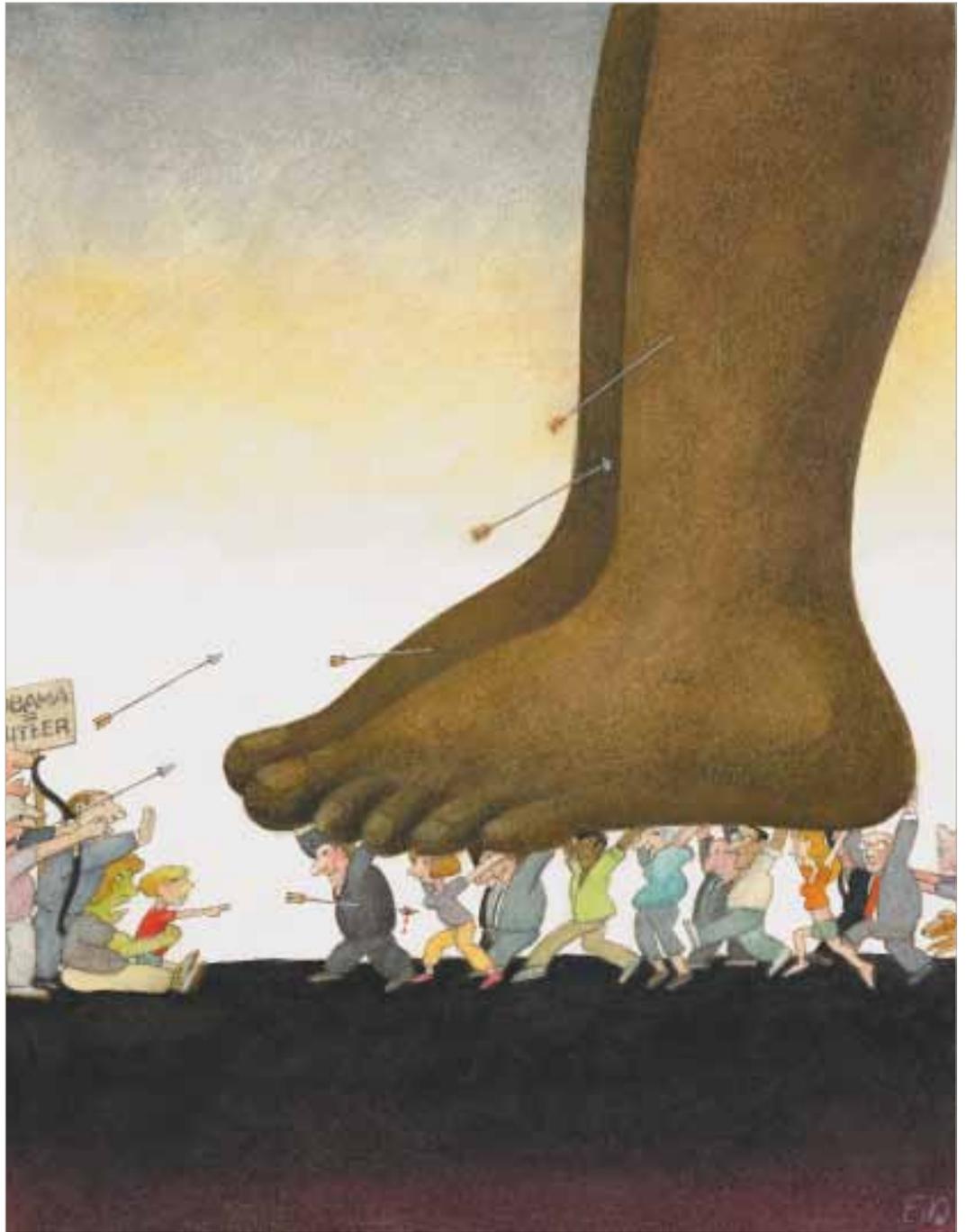
LA CHASSE EST OUVERTE. Les compagnies d'assurances écrasent les réformes d'Obama.



LE ROI EST MORT! Et les Babars républicains espèrent déjà la victoire aux élections parlementaires de novembre 2010.



LA MOITIÉ DES AMÉRICAINS SONT DE VRAIS CONS. Bigots, racistes, complètement ignorants, confus et vendus au plus offrant. Les réformes ne passeront pas.



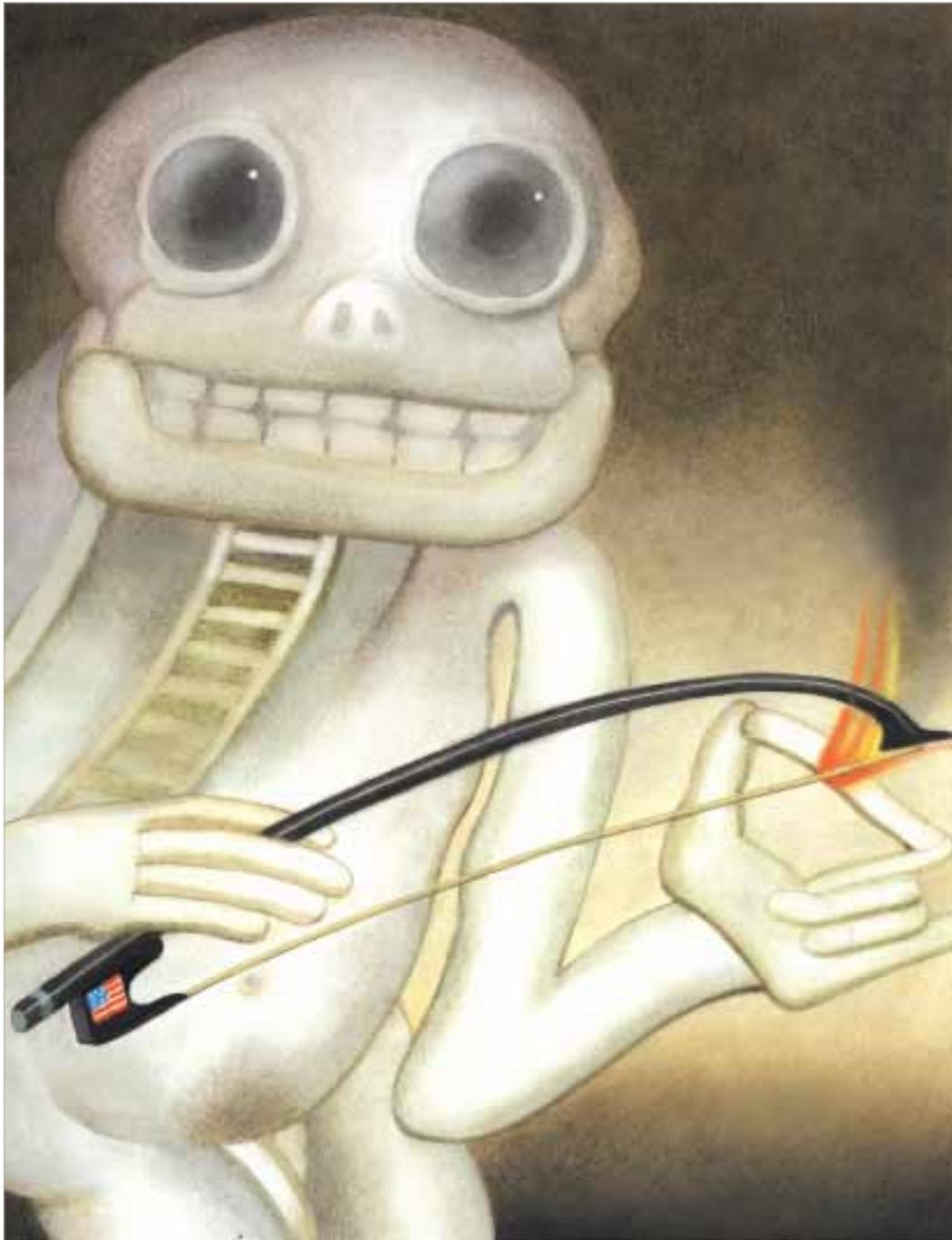
LA LONGUE MARCHÉ. Obama affirme enfin clairement sa position quant à la réforme de la santé publique américaine.



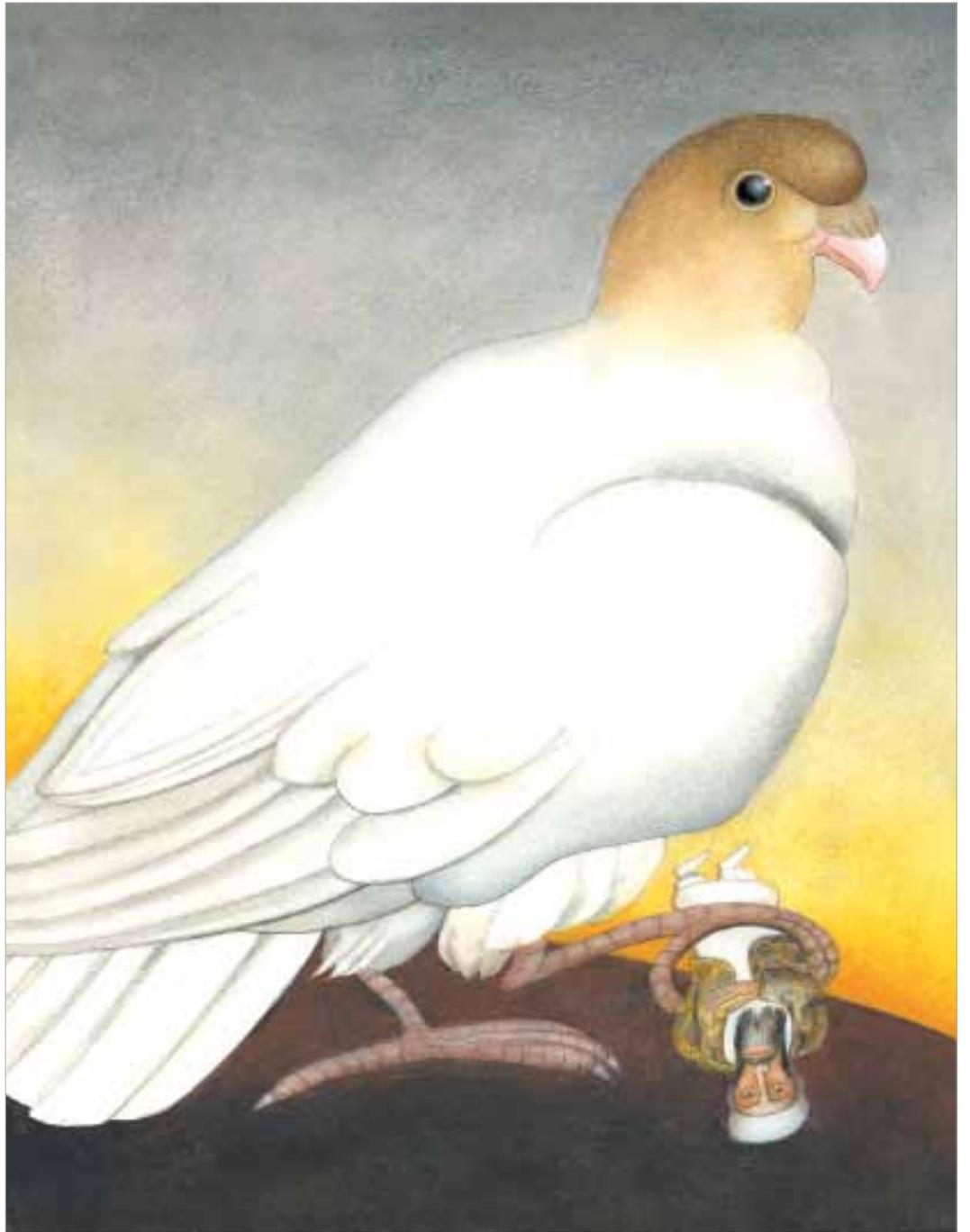
UN ANGE PASSE SUR WASHINGTON D.C. Des dizaines de milliers de citoyens ivres de rage ont marché sur la capitale pour insulter Obama. On le traite de petit voyou musulman, indonésien et communiste!



ICARE IN USA. Les sondages d'opinion montrent une chute libre du président Obama. Et tout cela parce qu'il veut améliorer le système de la santé publique!



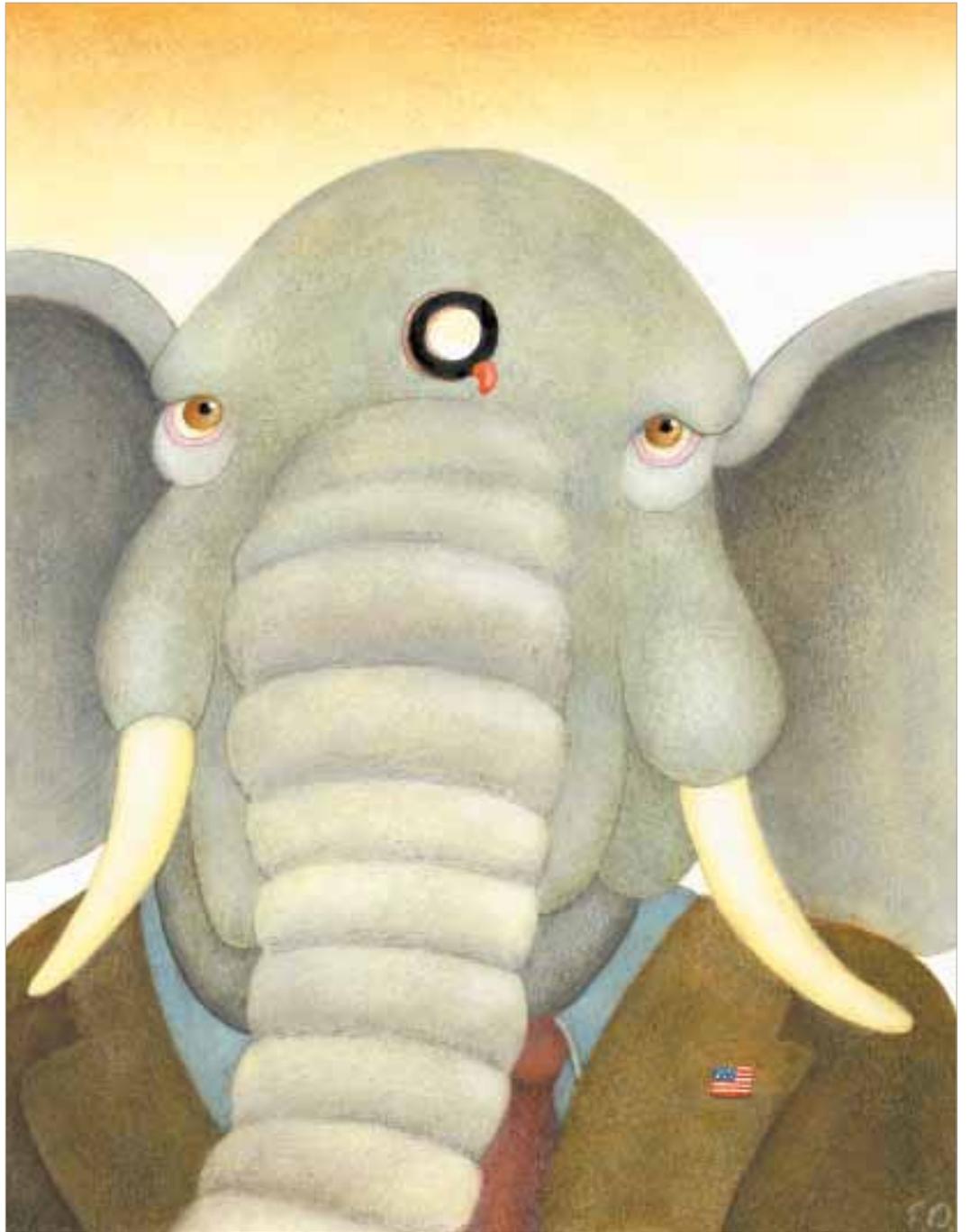
ET PENDANT CE TEMPS-LÀ, EN IRAK ET EN AFGHANISTAN... Les deux guerres sont perdues, et tout le monde le savait avant qu'elles ne commencent.



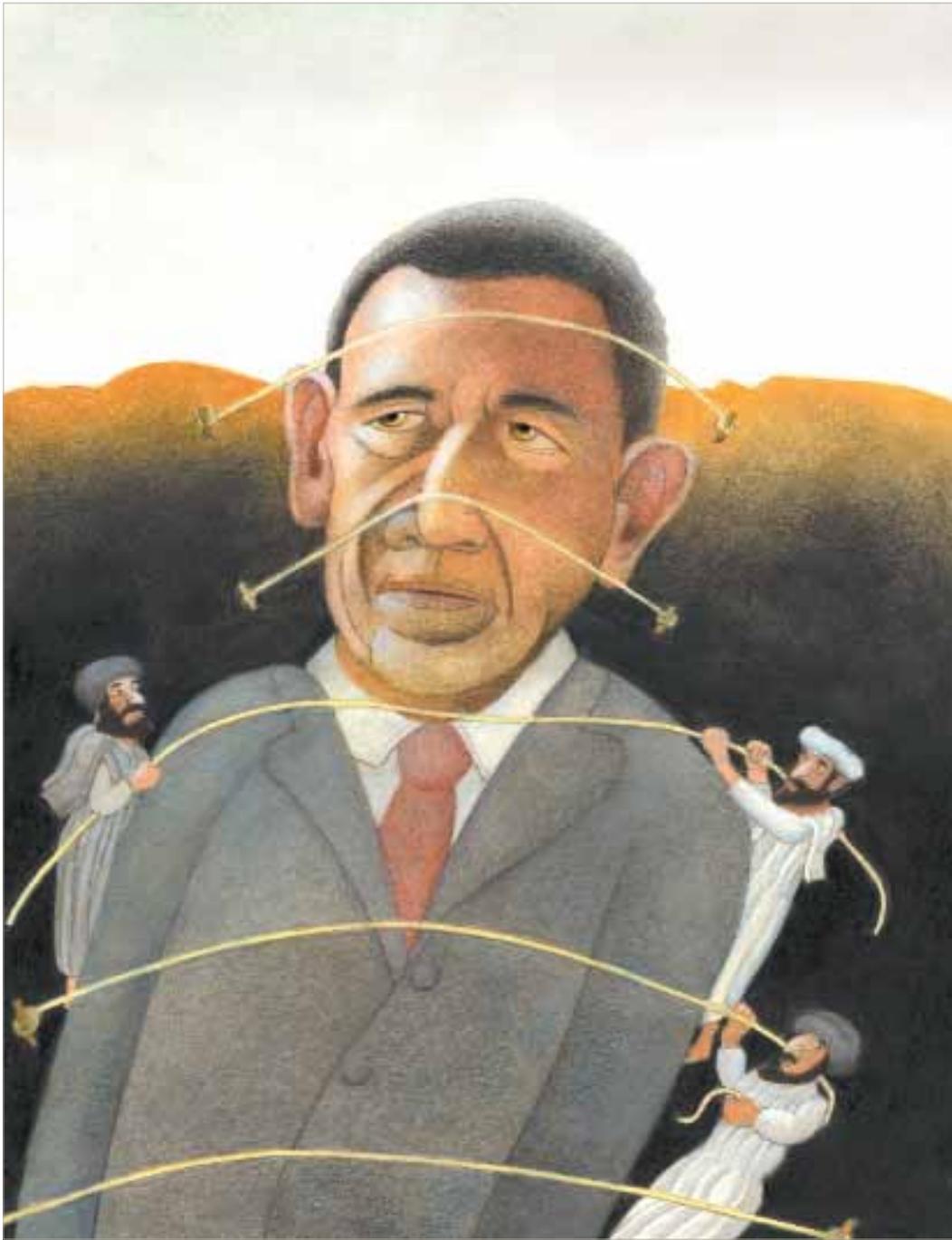
LES SERRES DE LA COLOMBE. Obama va pouvoir préciser ses attaques contre Osama Ben Laden.



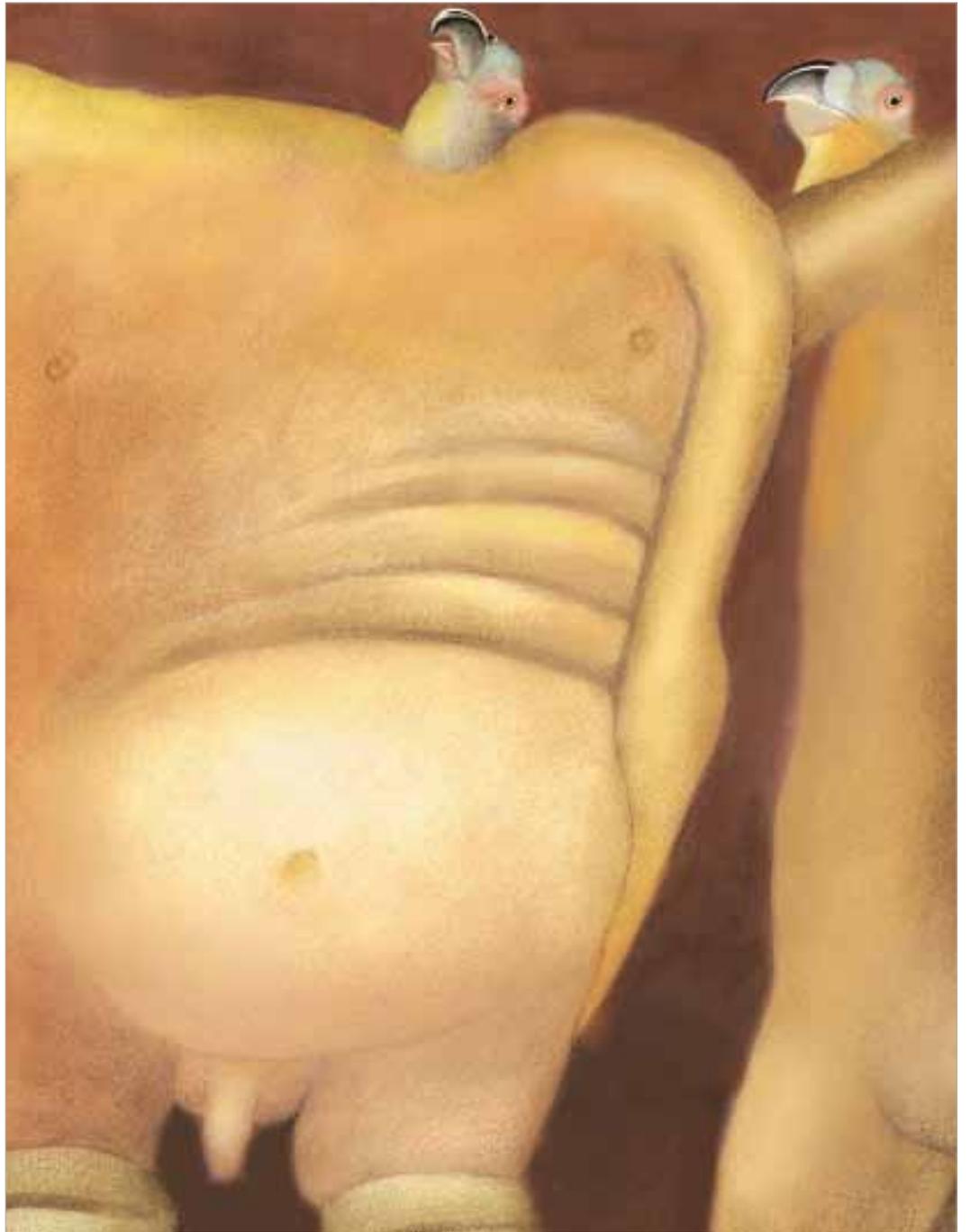
L'AFGHANISTAN EST UN VOLCAN. Va-t-il exploser?



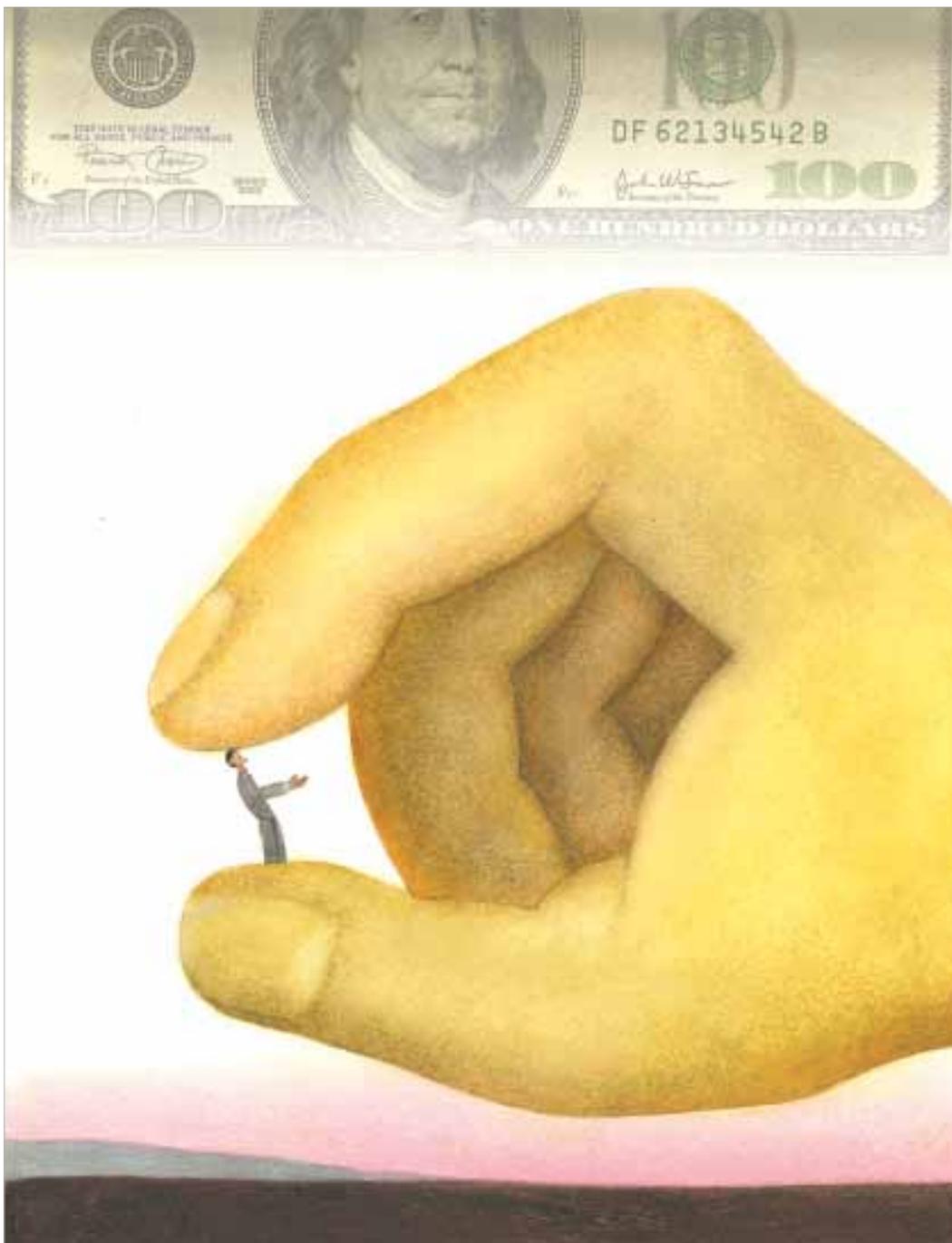
LOGEZ UNE BALLE DANS LA TÊTE D'UN RÉPUBLICAIN. Surprise: elle est parfaitement vide!



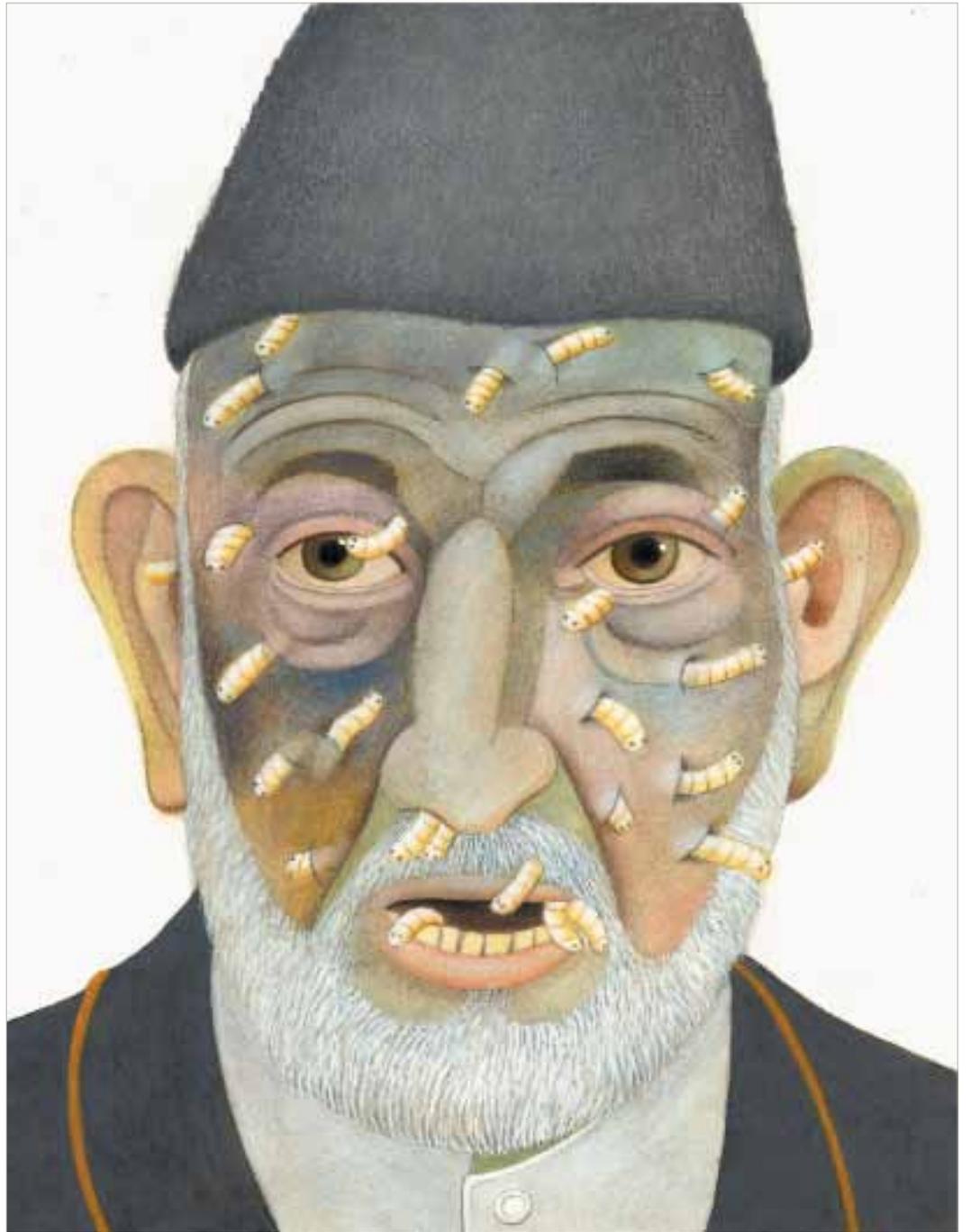
CUIT. FOUTU DEPUIS HUIT ANS. Obama se demande comment sortir de la guerre an Afghanistan.



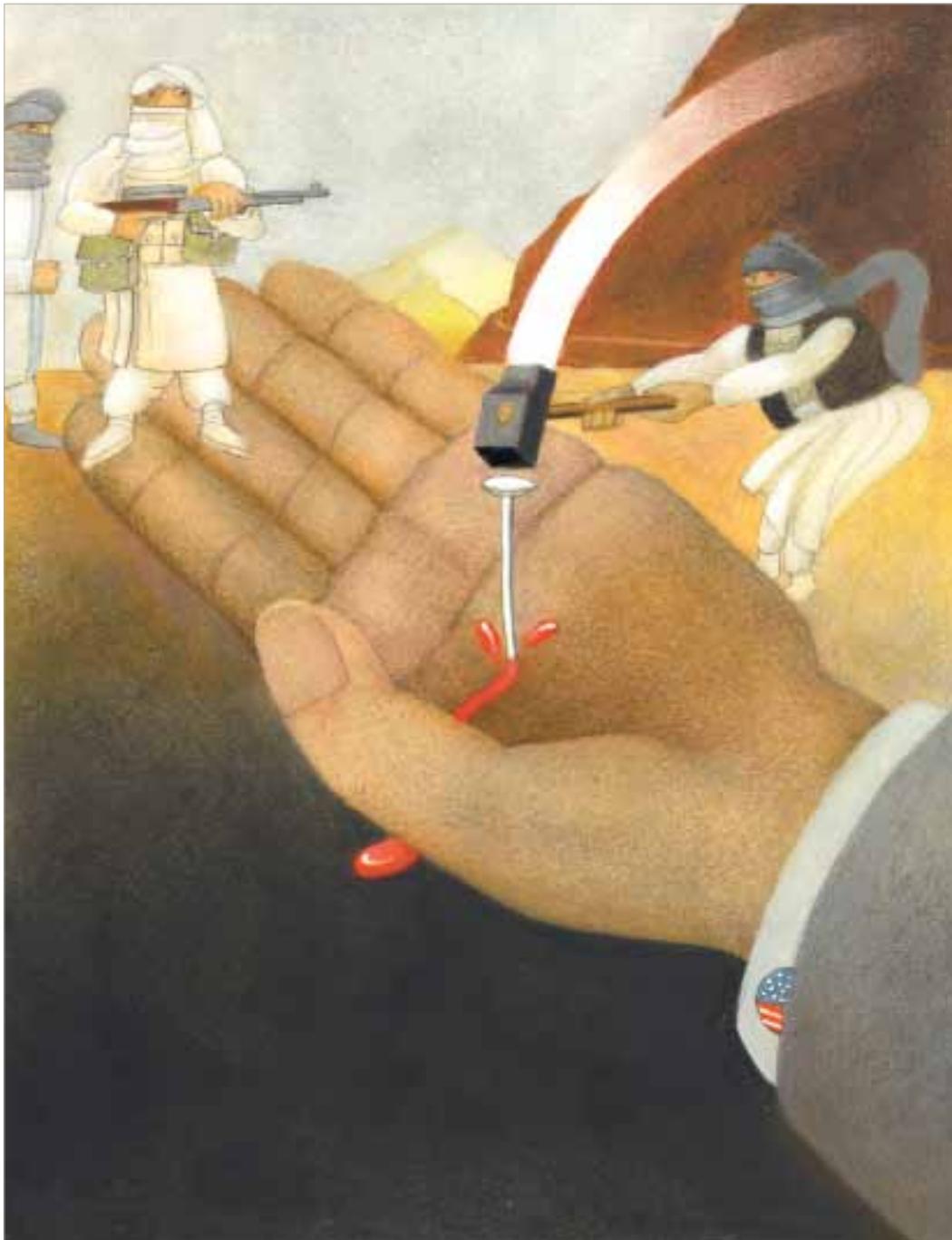
WALL STREET: DES BANQUIERS EN OR MASSIF. Malgré la crise on s'attend à une distribution de primes se montant à plus de vingt milliards de dollars.



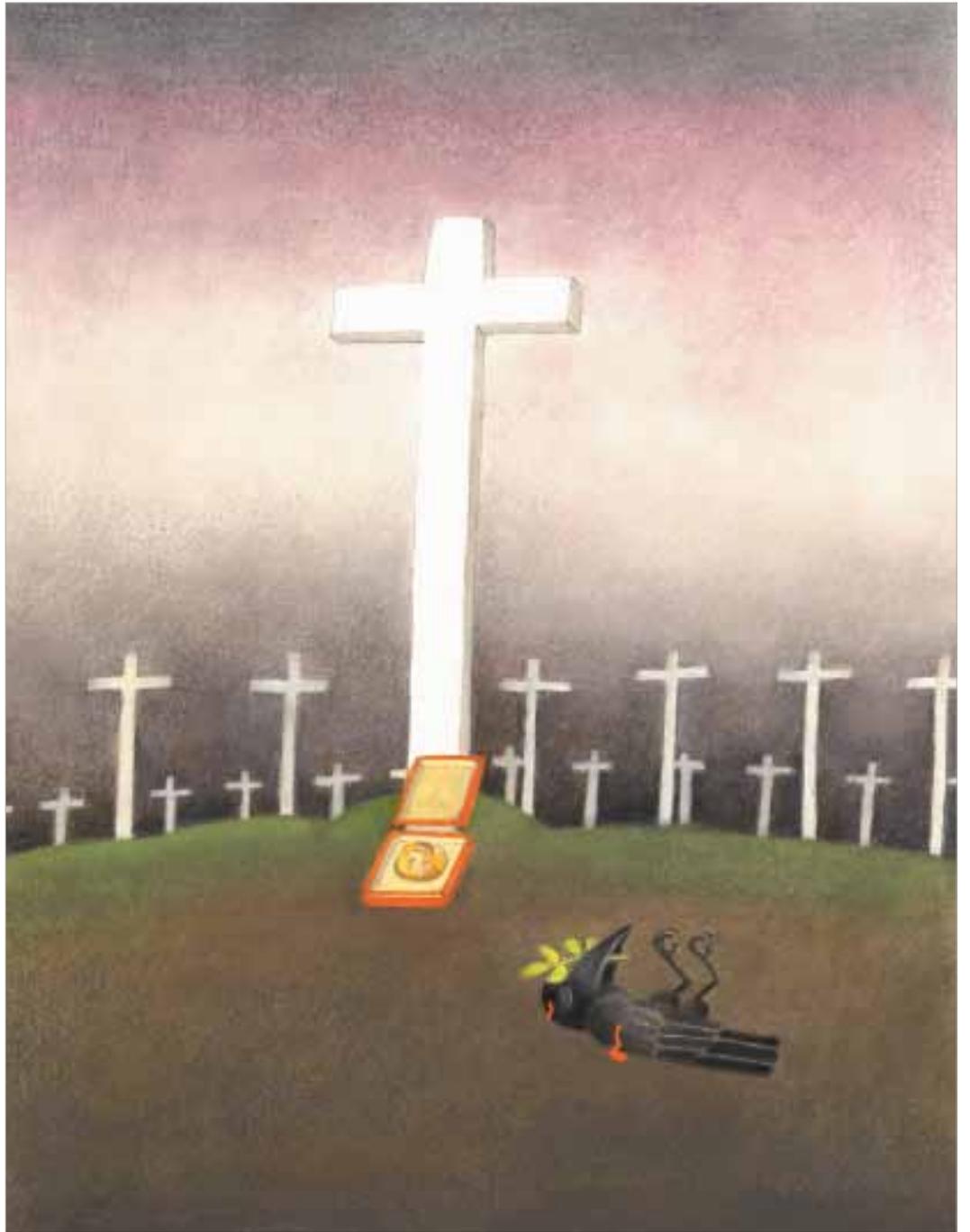
OBAMA EN CHINE. Le président des Etats-Unis n'a pas la partie facile.



PRÉSIDENT KARZAI? IL EST TOUT POURRI! L'administration Obama ne sait plus comment se sortir d'Afghanistan.



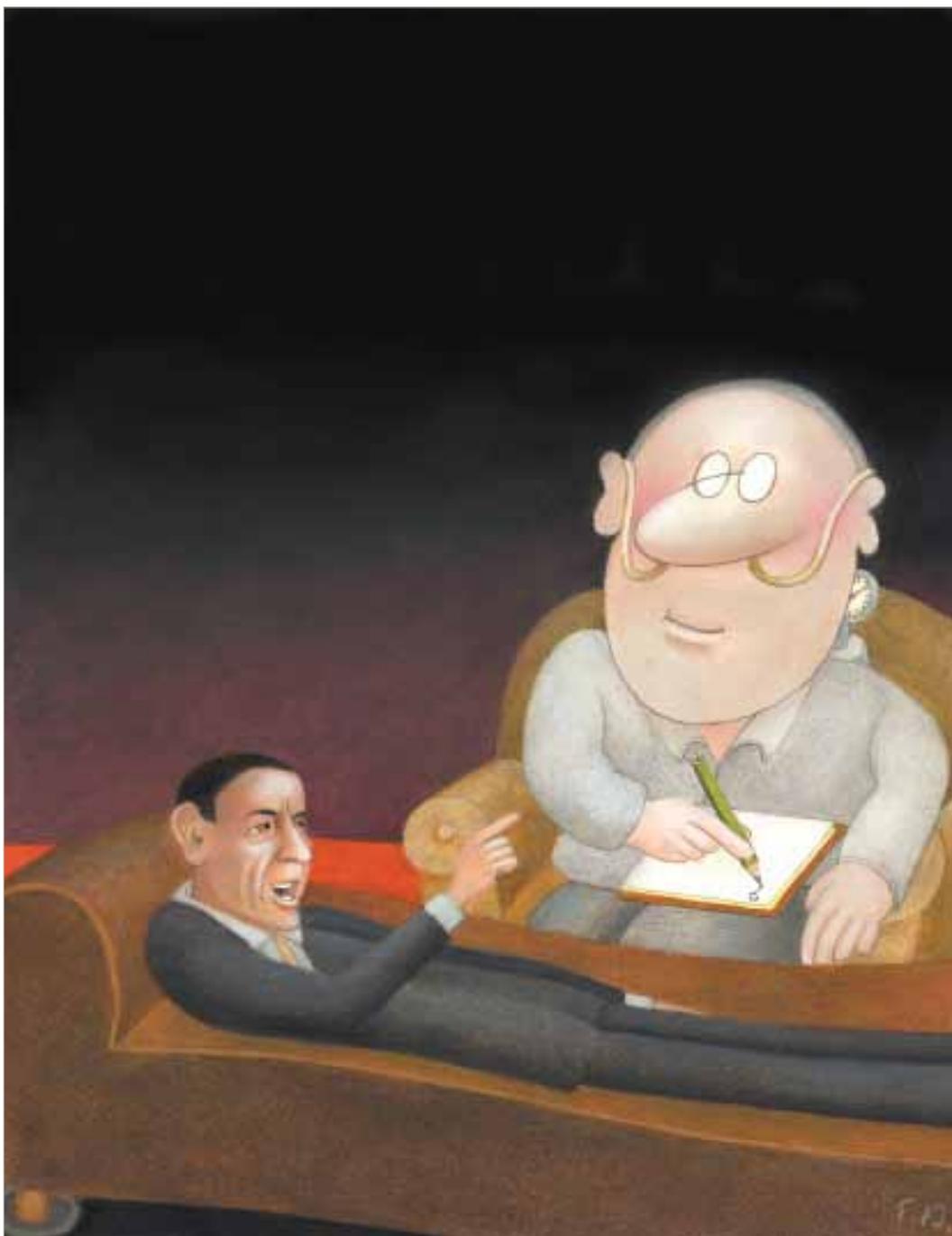
UNE AUTRE GUERRE PERDUE. Obama a pris un mois de réflexion pour envoyer des troupes fraîches en Afghanistan.



JOLI PRIX NOBEL, CEUX QUI VONT MOURIR TE SALUENT.



POUR OBAMA L'ANNÉE FINIT MOINS BIEN QU'ELLE N'A COMMENCÉ.



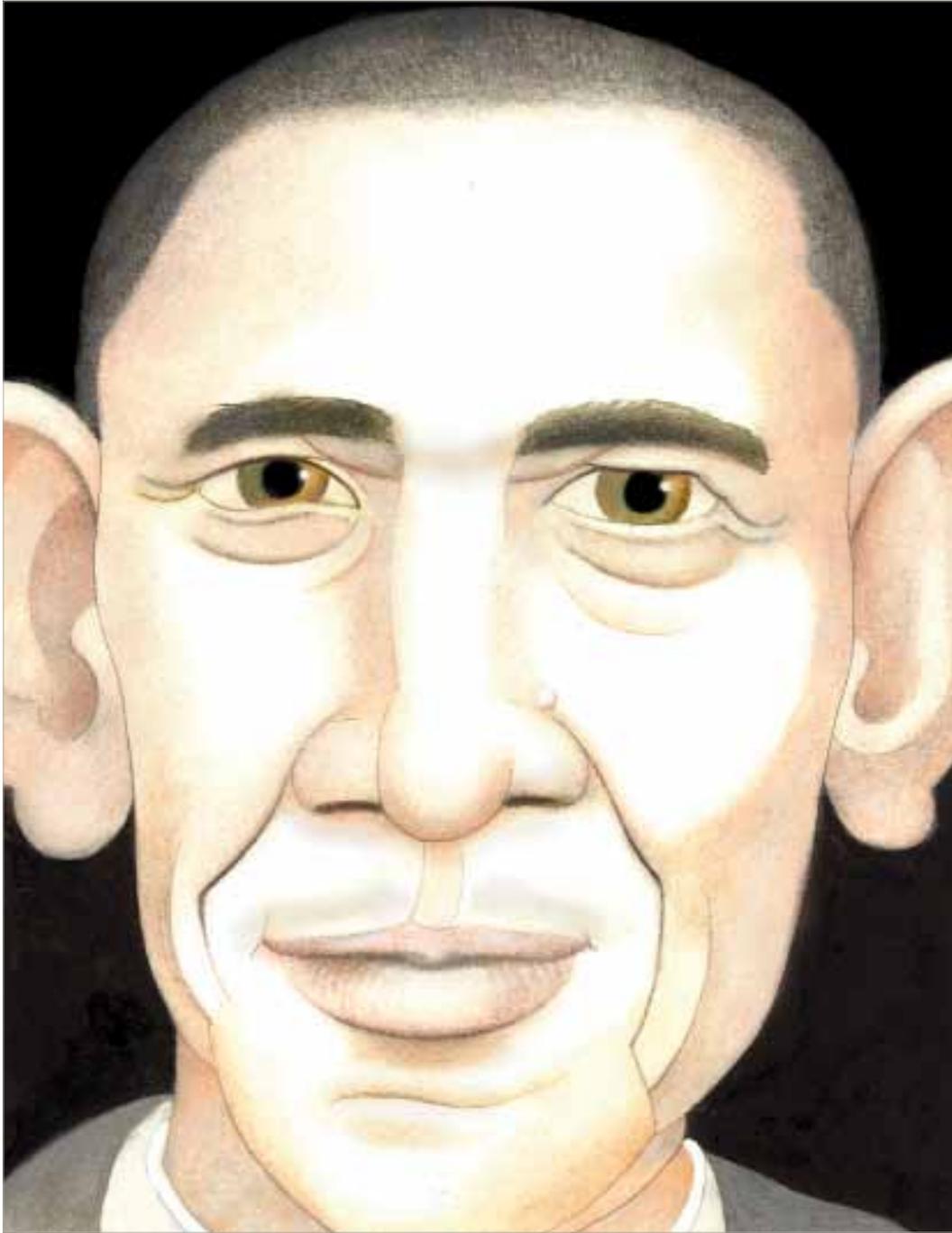
2010: PSYNÉ HEBDO!



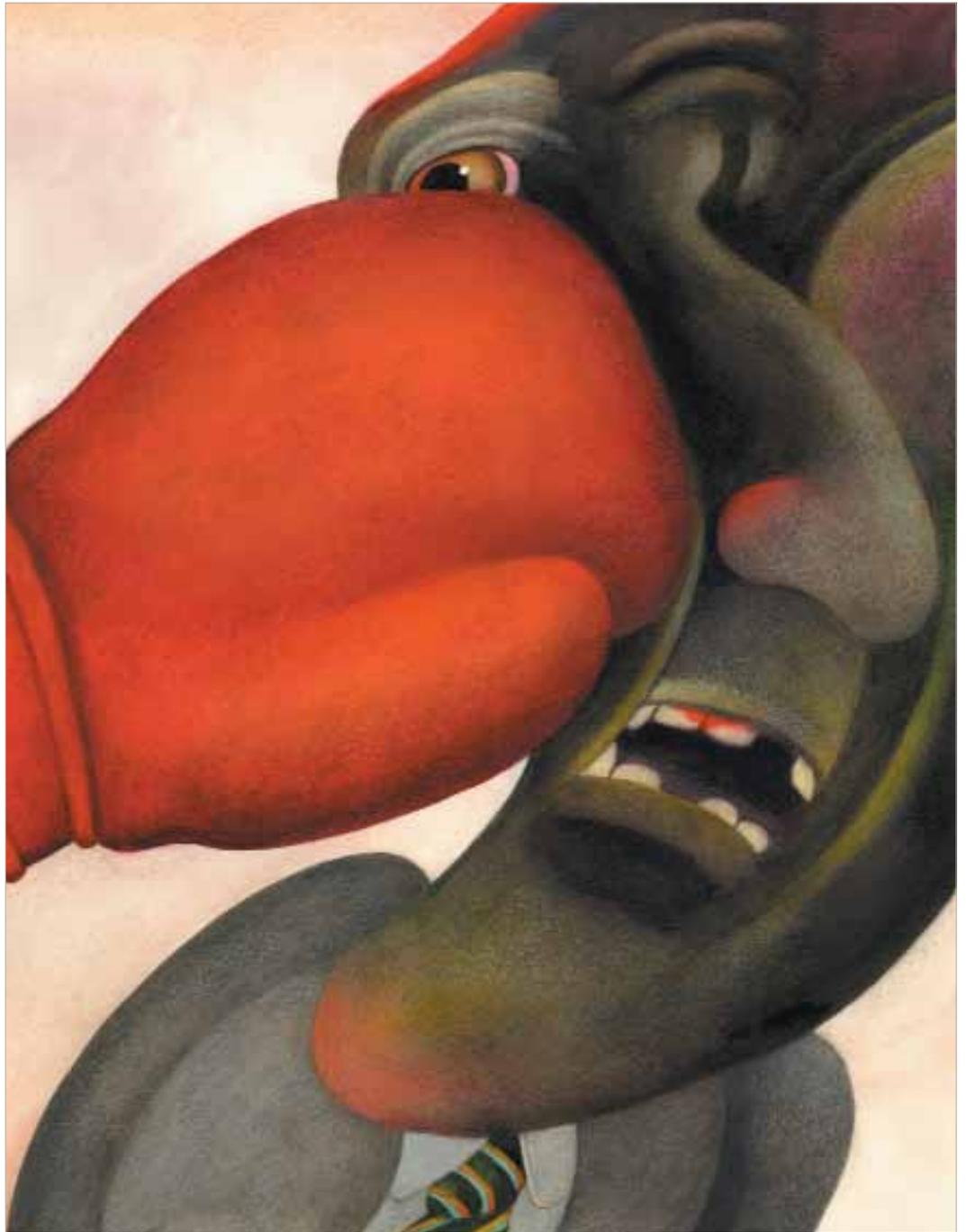
AMÉRICAIN ATTENDANT LA PROCHAINE ATTAQUE D'AL-QUAIDA.



WALL STREET SOURIT À NOUVEAU. Et se fout éperdument des problèmes des Américains.



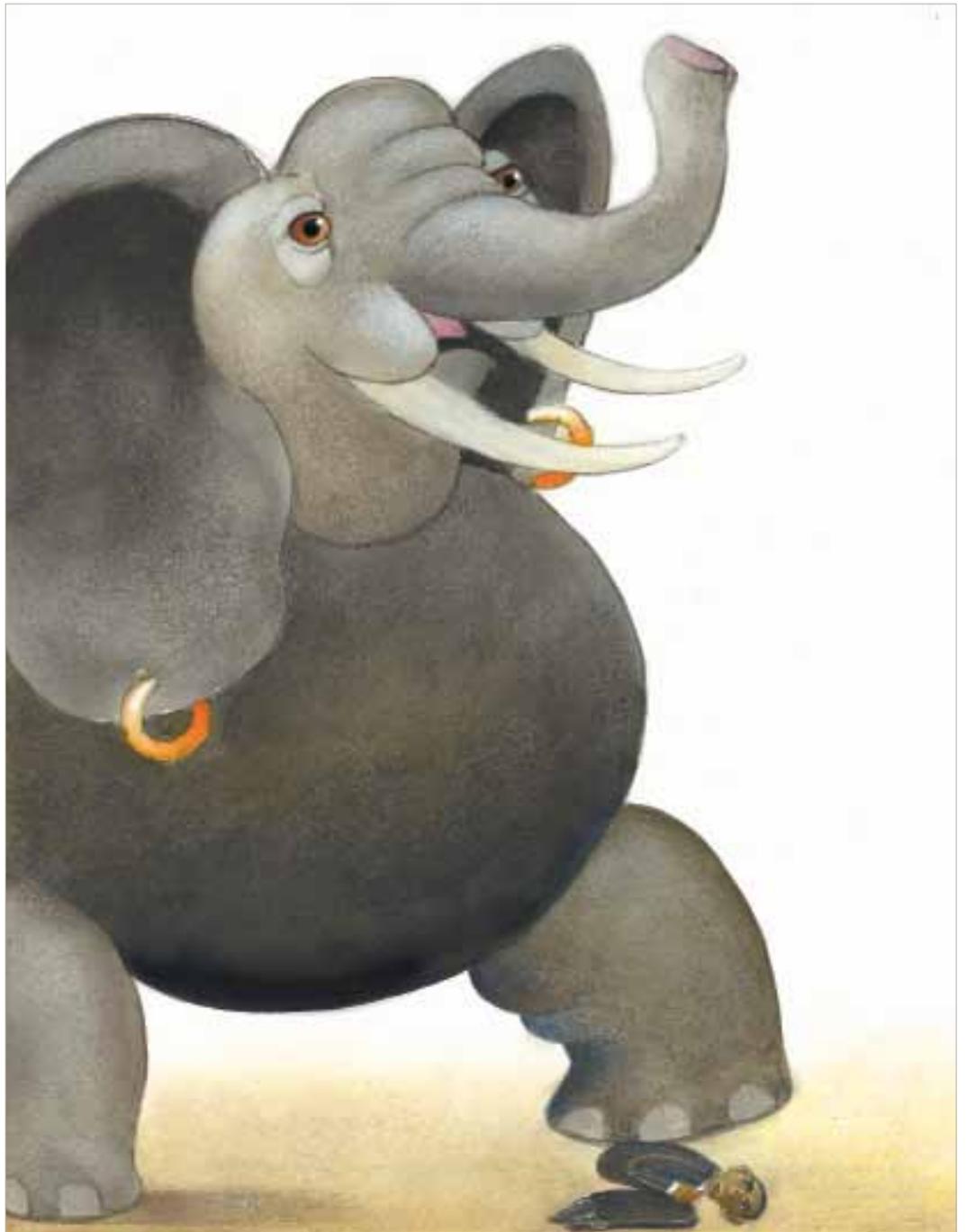
OBAMA NEGRE BLANC. Un livre révèle qu'il y a deux ans, au début de sa campagne, ses alliés admiraient la pâleur de sa peau!



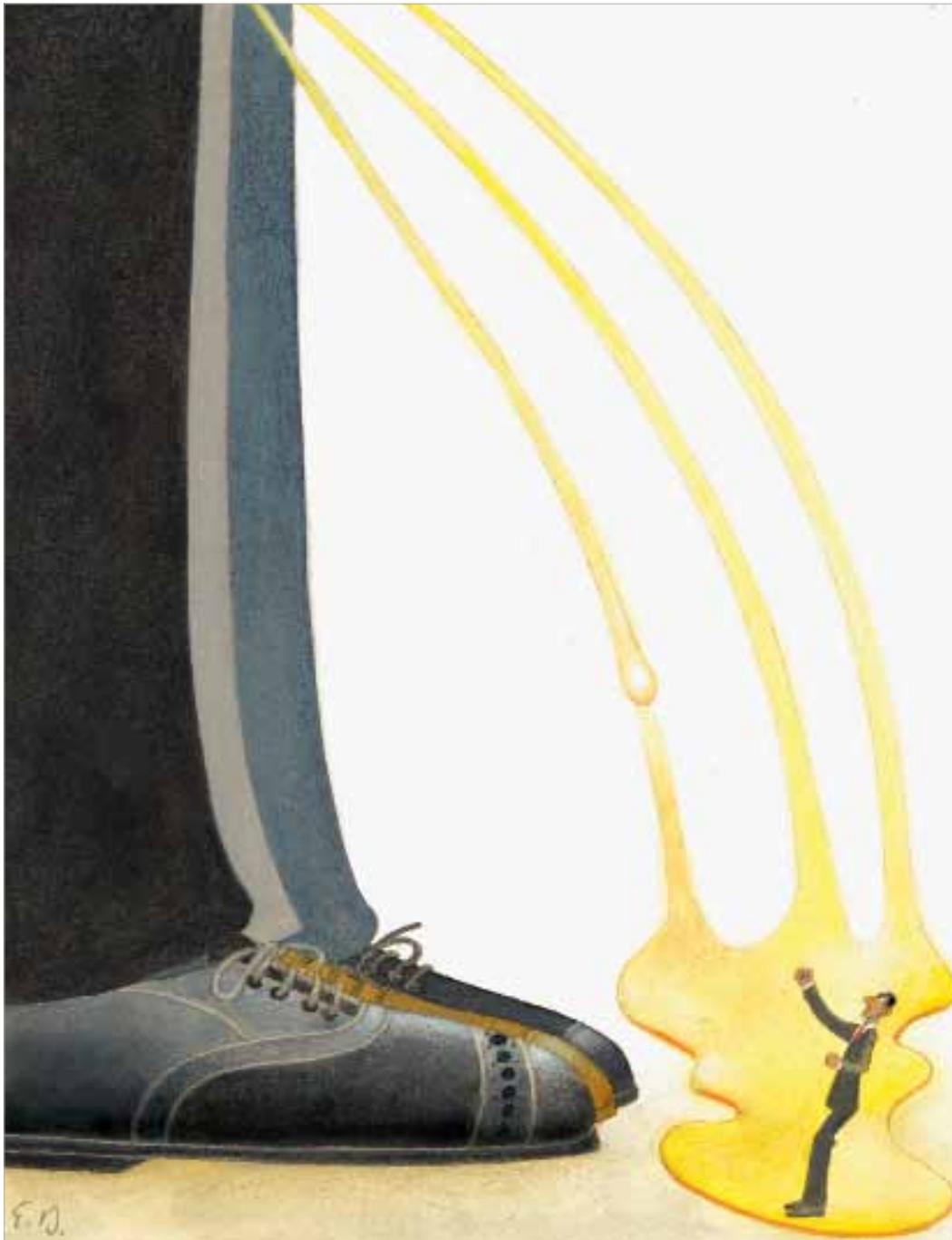
ADIEU VEAUX, VACHES, SANTÉ PUBLIQUE! Le choix des électeurs du Massachusetts remet à zéro les réformes d'Obama.



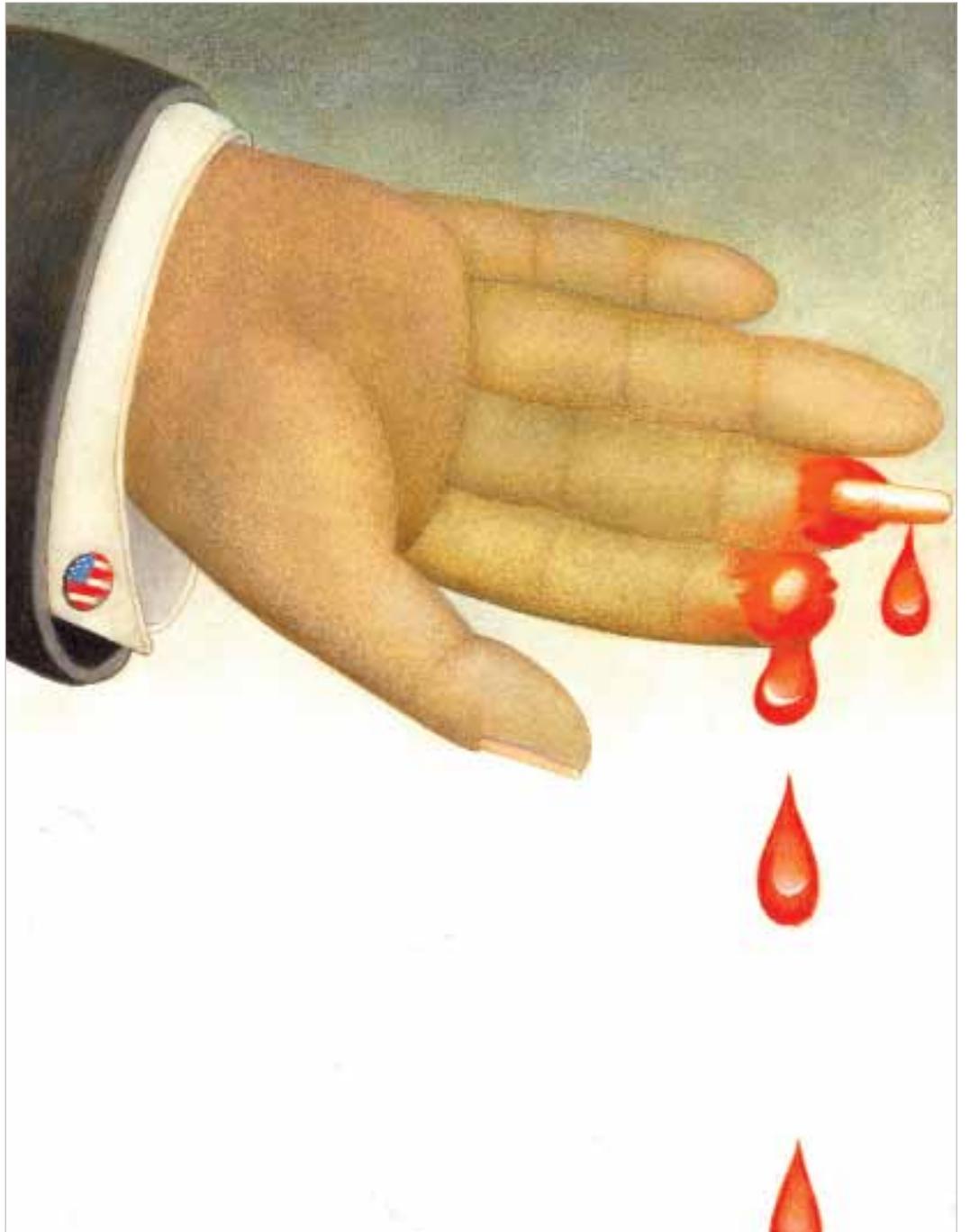
HAITI, 2010.



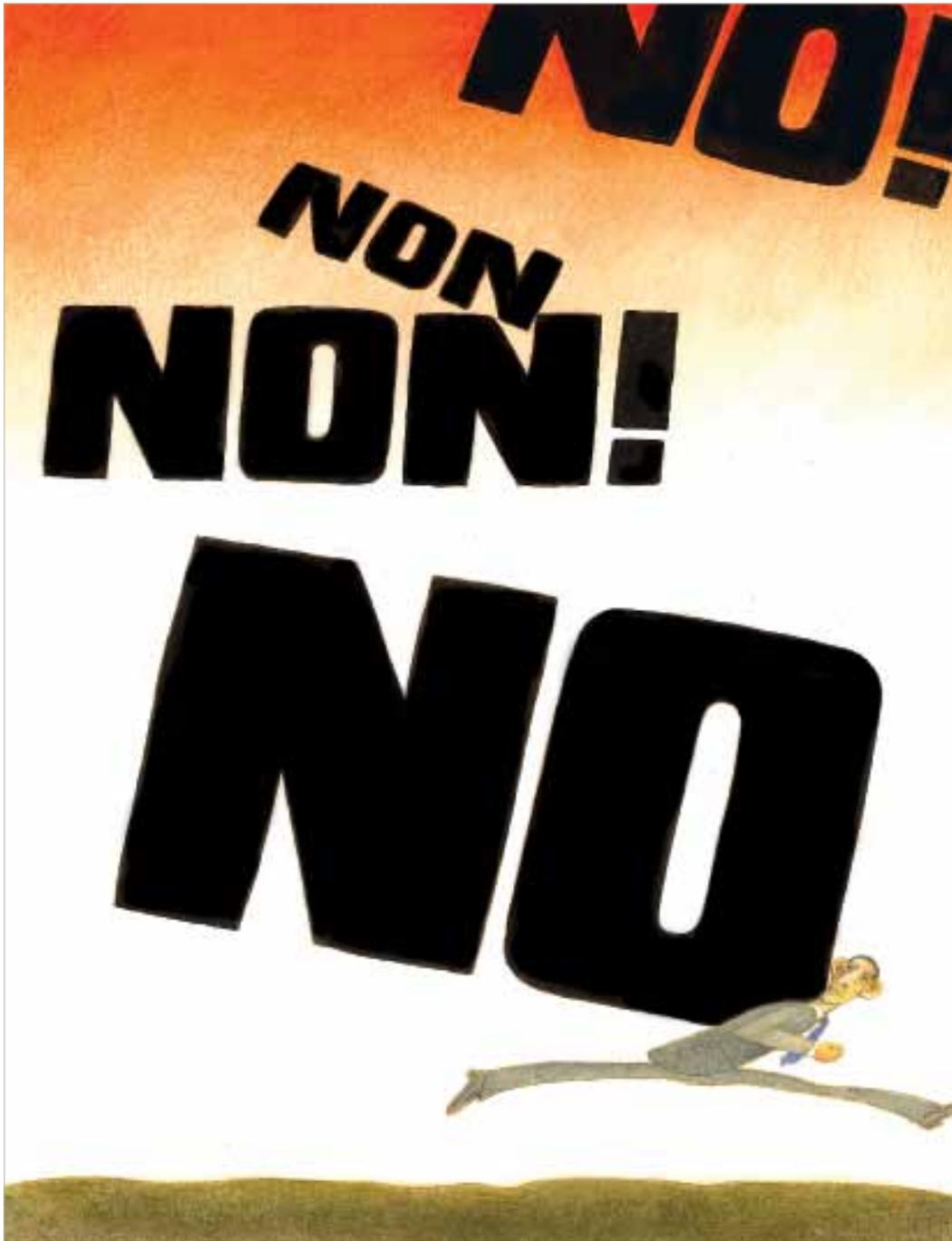
58% DES RÉPUBLICAINS PRÉFÈRENT PALIN COMME PRESIDENT. Et 40% désirent qu'Obama soit destitué immédiatement.



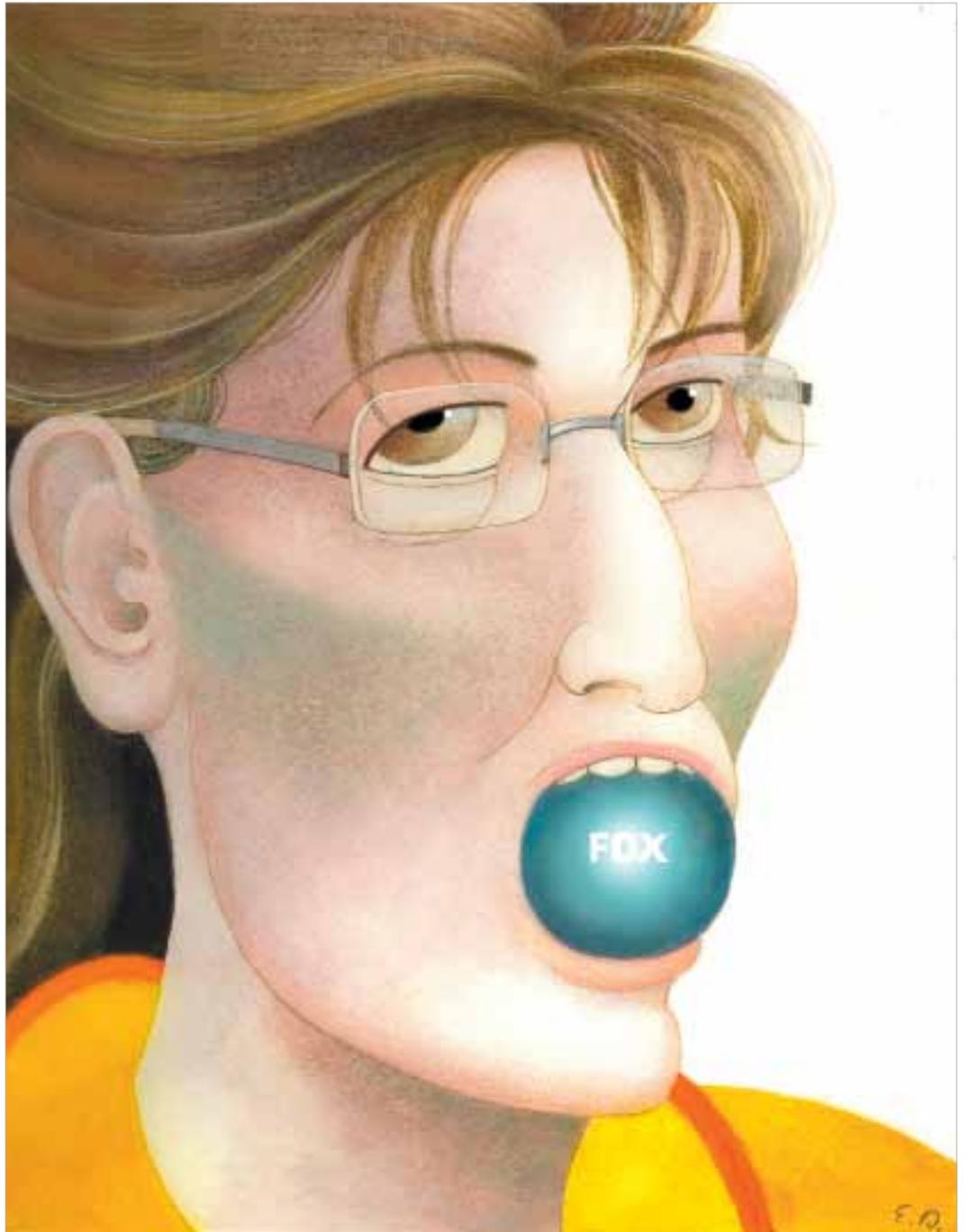
LES BANQUES REMERCIENT OBAMA. Plusieurs grandes banques, fâchées par ses propositions de réformes, vont maintenant donner tout leur argent aux candidats républicains.



OBAMA VA-T-IL CONTRE-ATTAQUER? Les Républicains agissent comme des chiens enragés.



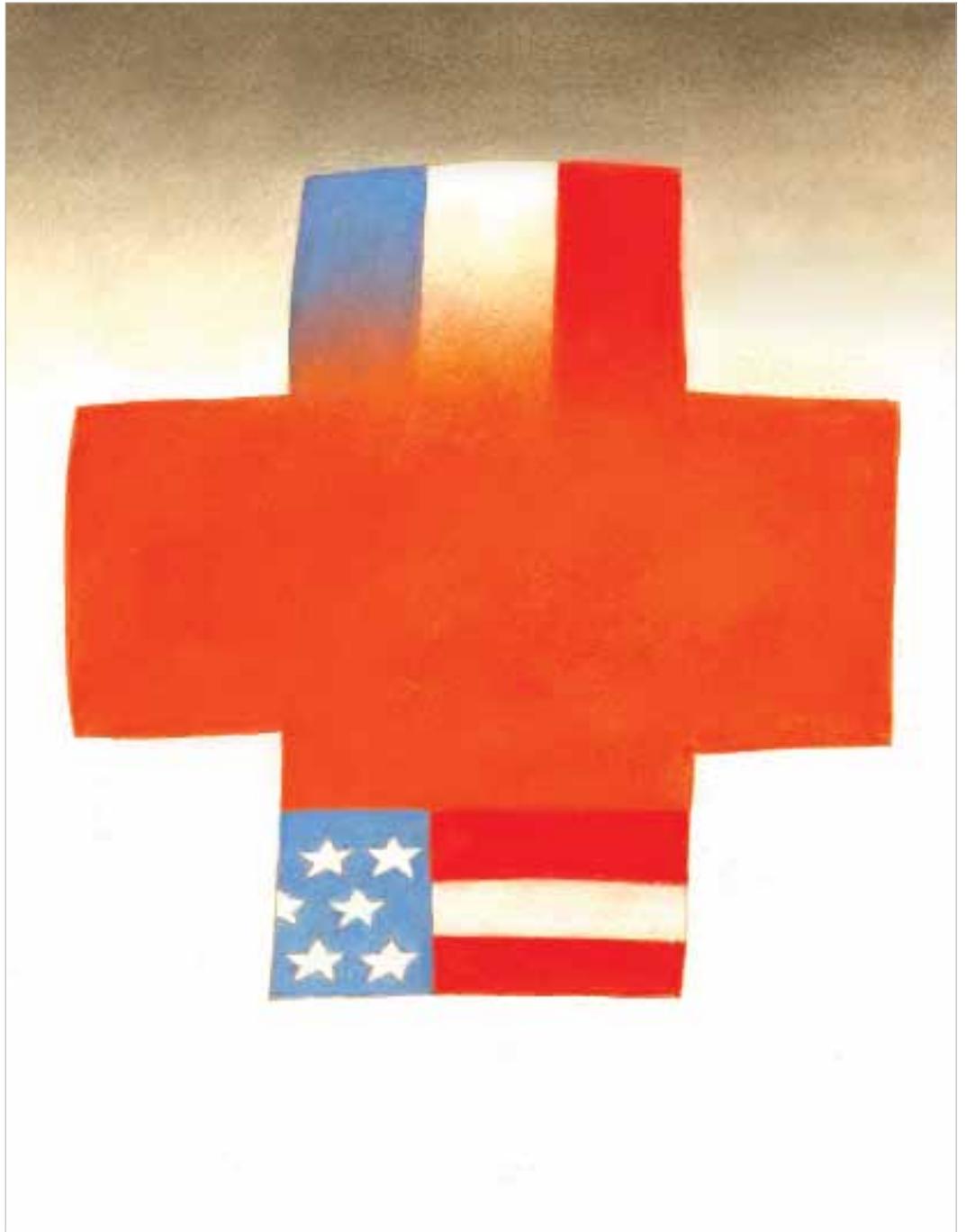
LES ÉTATS-UNIS SONT DEVENUS INGOUVERNABLES. Sénateurs et députés républicains font une obstruction absolue.



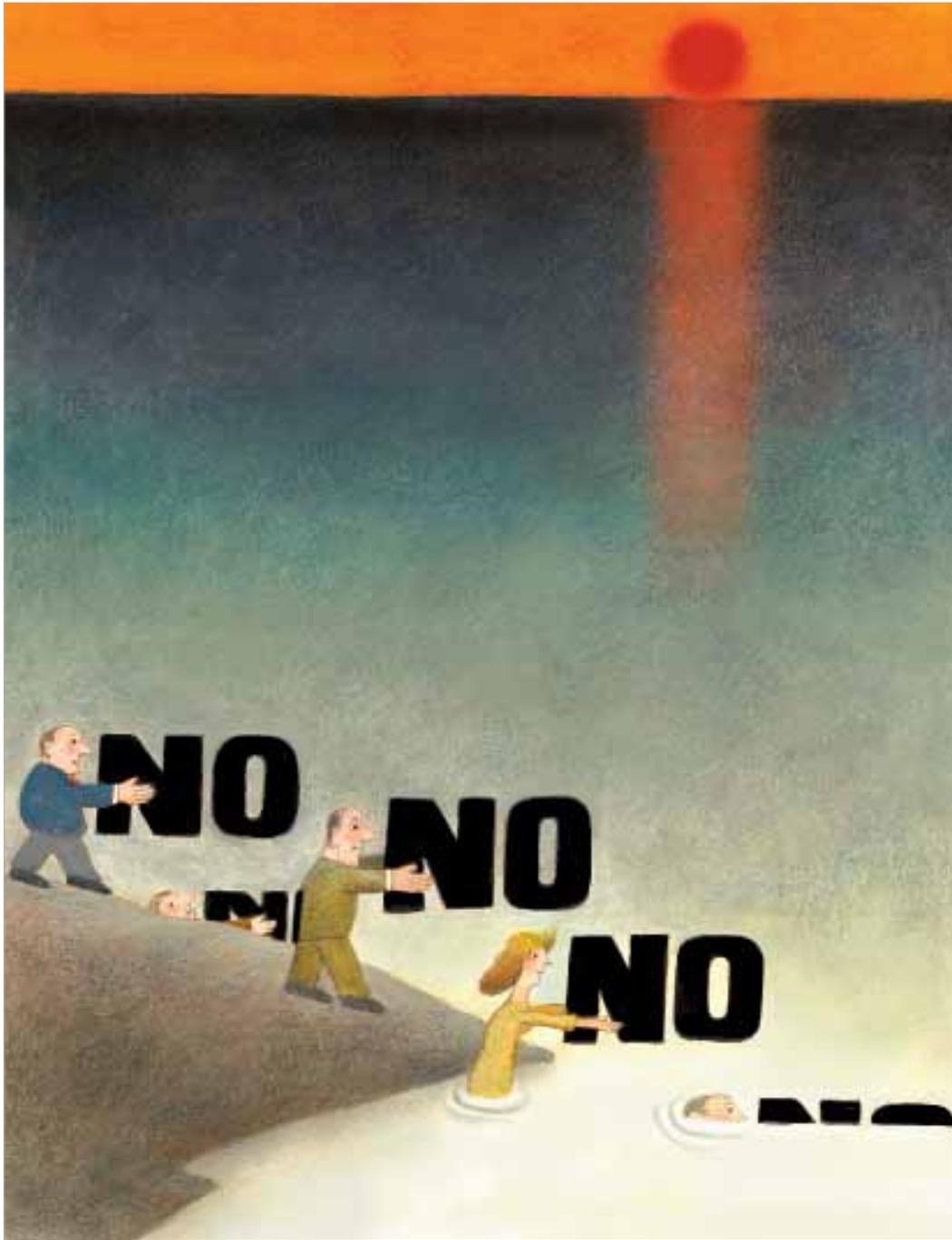
DONNE LA BALLE, BON CHIEN! La chaîne TV FOX a annoncé qu'elle allait préparer Sarah Palin pour la présidence en 2012!



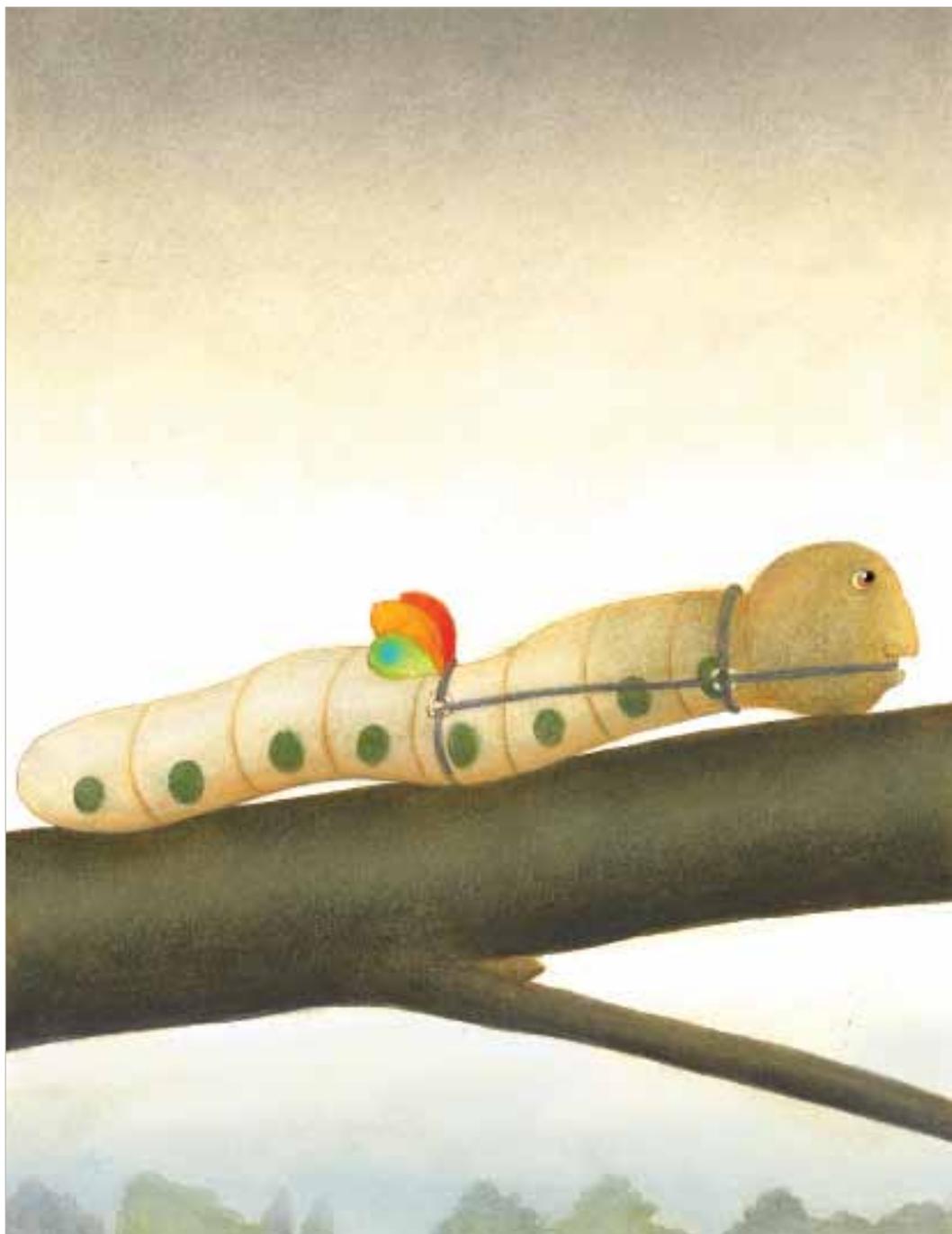
ENFIN! L'administration d'Obama démolit les Républicains qui sabaotent systématiquement les réformes.



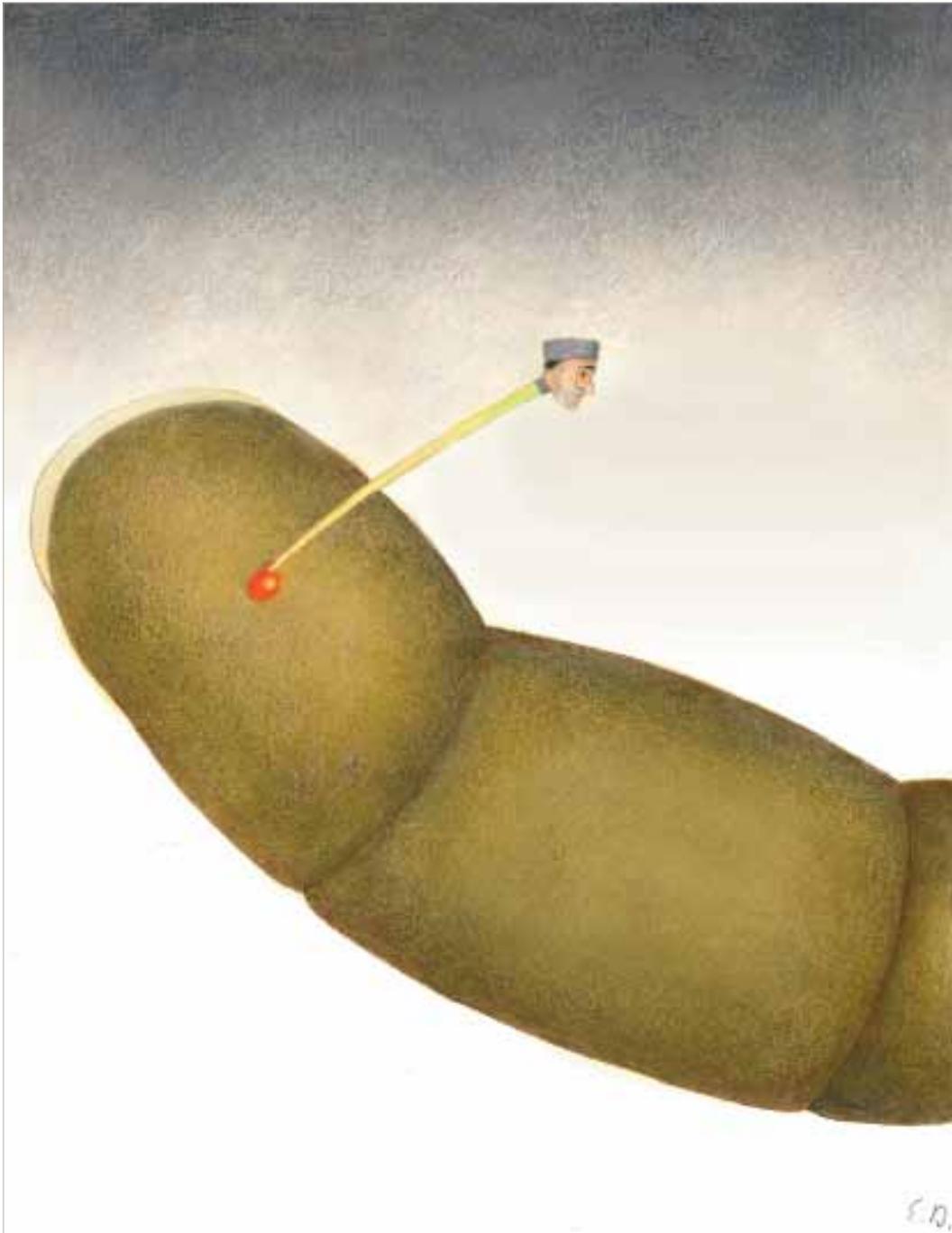
OBAMA SE REFAIT UNE SANTÉ PUBLIQUE. La moitié des Américains croit que le système français signifie fascisme et la fin des libertés individuelles.



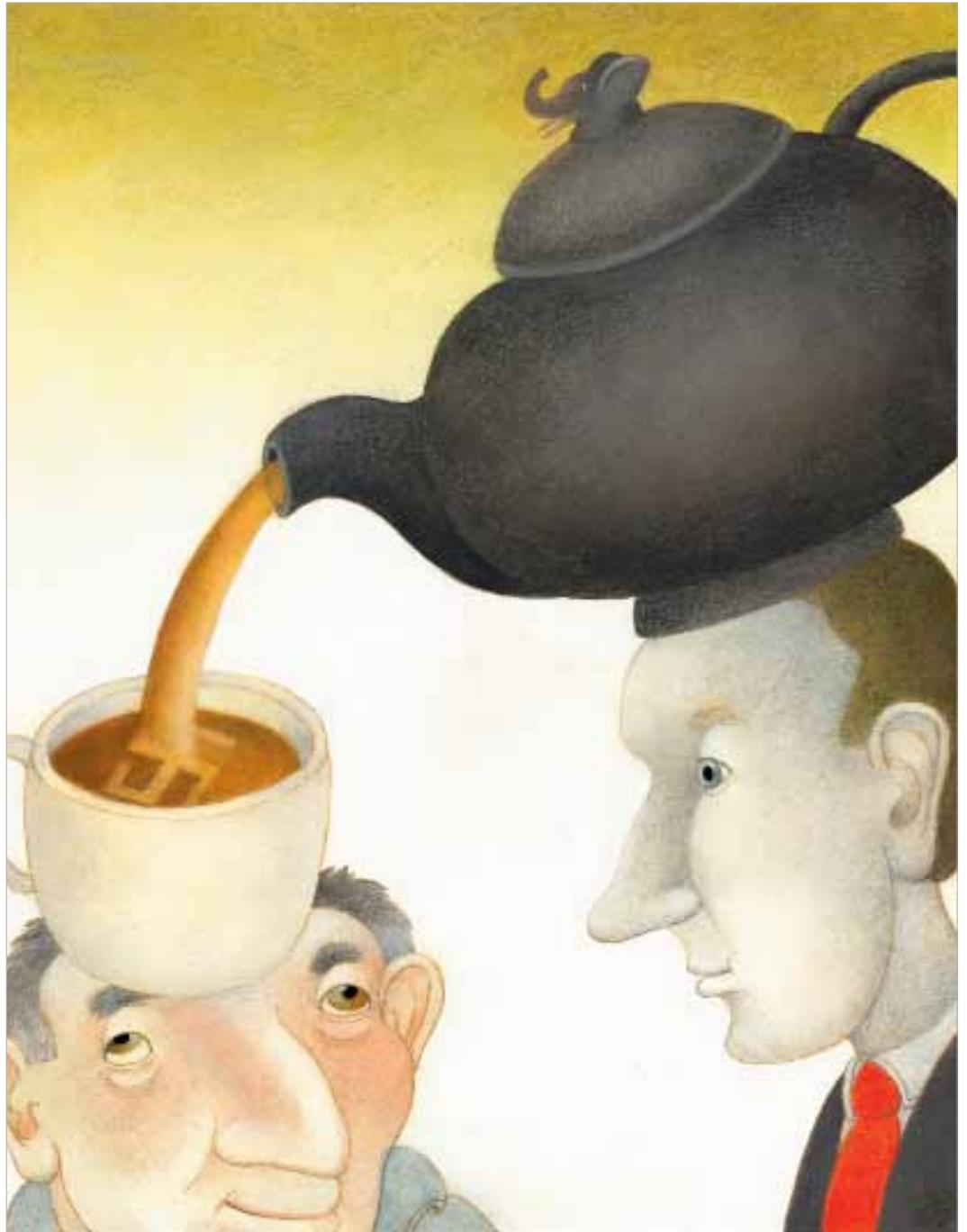
LES RÉPUBLICAINS, ROIS DES NON!



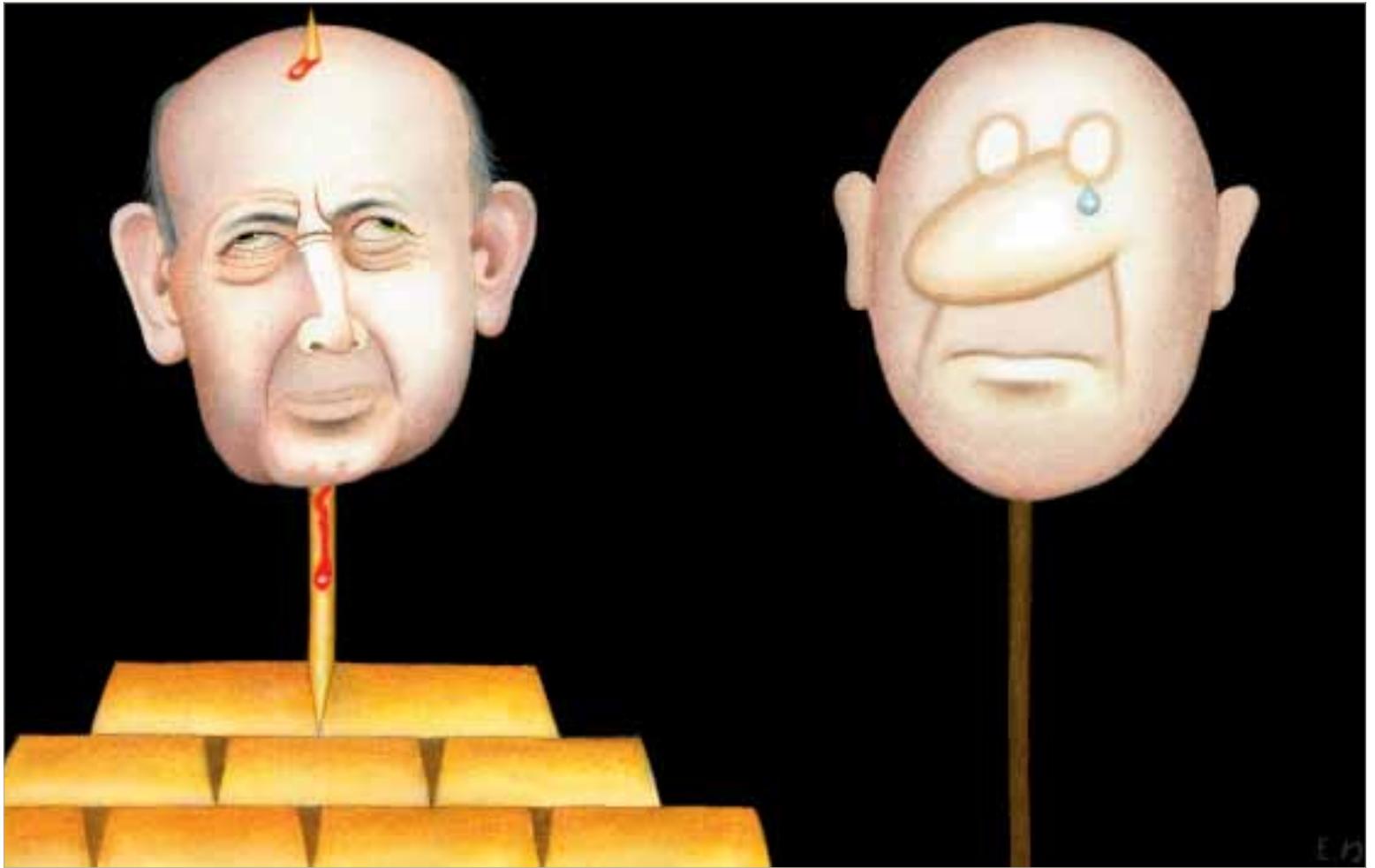
LE PRINTEMPS D'OBAMA? Il a passé cet hiver ligoté par les problèmes et par ses hésitations.



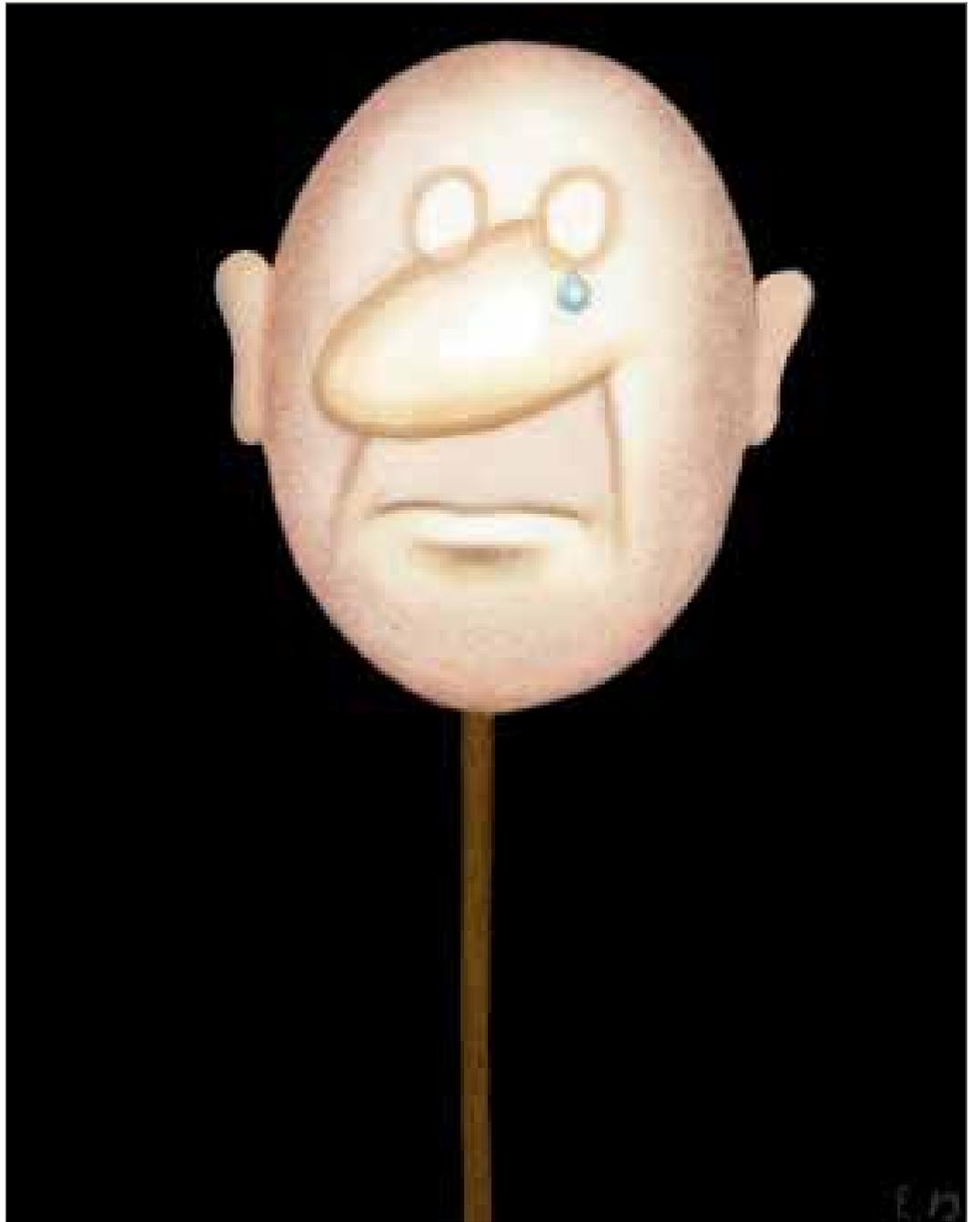
OBAMA: COMMENT SE DÉBARRASSER DE KARZAI? La situation politique en Afghanistan ne fait qu'empirer.



UNE LARME DE THÉ RÉPUBLICAIN, MON CHER? Le fameux Tea Party est constitué d'une bande d'illettrés, poussés à la violence par le grand capital et l'extrême-droite républicaine. Heil!



LE VILAIN ET LE HÉROS. Blankfein, patron de Goldman Sacks et notre ami Bob. Seul le premier mérite cette triste fin



DÉCAPITÉ? Restent les souvenirs...

Il y a quelques années, Étienne Delessert, que je n'avais jamais rencontré mais dont je connaissais bien l'œuvre, m'avait contacté au téléphone pour me parler d'un projet de film qu'il avait envie de réaliser sur moi et, plus



particulièrement, sur mes dessins exécutés pendant la guerre d'Algérie. Il me disait les avoir découverts à cette époque, en Suisse, et avoir beaucoup d'estime

pour mon travail et mon engagement. J'avais failli m'évanouir de plaisir à cette proposition car il était, depuis longtemps, l'un de mes graphistes préférés. Il faisait partie de mon panthéon, à côté de Saul Steinberg, André François, Ben Shahn, Richard Lindner, Milton

Glaser, Seymour Chwast et quelques autres. Lui, me ravissait avec sa poésie à fleur de peau qui sort de ses dessins comme les lapins du haut-de-forme des magiciens. Sa maîtrise me comblait. J'admirais

son savoir-faire et la perfection qu'il atteignait dans ses images. J'enviais sa patience, moi qui passais rarement plus d'un quart d'heure sur un dessin ! Quand je décidai de lancer mon propre journal, "Siné Hebdo", ce fut l'un des premiers à qui je m'adressai, sans trop me faire d'illusions pour plusieurs raisons. D'abord je me demandais s'il aurait envie d'exercer son talent sur l'actualité politique alors que je ne le connaissais que comme auteur d'albums pour enfants et, ensuite, s'il accepterait la contrainte de la périodicité ainsi que la modique rémunération que je pouvais lui offrir, compte tenu de sa notoriété. Son accord fut immédiat et enthousiaste et je recevais, quarante-huit heures après, son premier dessin en tout point remarquable, tant politiquement que graphiquement. Dès lors, notre collaboration ne cessa d'être idyllique et, chaque semaine, je guettais avec impatience la nouvelle flèche qu'il allait décocher à la bêtise et à la vulgarité. Je me regrette qu'une chose : n'avoir pu travailler avec lui que pendant 86 semaines ! Siné



Le sentier du Wononscopomuc

L'ambition et l'émotion ont porté Etienne Delessert vers l'image. Au départ fut un désir impatient. Lui serait-il possible de saisir le monde à la pointe du crayon ? Nous allons ici suivre l'artiste sur le sentier qui mène au Wononscopomuc. Ce lac au nom indien, amalgame des syllabes étranges. Elles en appellent aux forces de la nature et nous conduisent à l'autre Amérique.

La carrière du jeune Lausannois est connue. Il renonça à s'inscrire dans une haute école. Par décision tranchante, il décida une entrée en action immédiate dans les métiers du visuel, tout en s'avouant qu'il n'avait pas le don du dessin. A sa manière, il avait tout à apprendre. Ajoutons qu'il vivait dans un pays dont la beauté a parfois paralysé la création, mais a nourri chez certains savants, poètes et peintres le goût des montagnes et des marches, des régions sauvages et des animaux en liberté. Le père d'Etienne, pasteur, était un connaisseur des plantes, des clairières, des petites bêtes. L'artiste comprit comme enfant que la nature exige un regard précis.

Cette sensibilité-là, en vérité, fut peu perceptible quand le jeune homme fit irruption dans le monde du graphisme. L'observation directe de la nature fut balayée. Professionnellement l'emporta sa volonté d'affronter son époque par un outil, une arme : la forme concentrée sur une idée, l'expression visuelle, synthétique, conquérante face à la mêlée. Une notion de pouvoir, donc politique. La diversité des médias aspira le conquistador dans la jungle urbaine, rédactions, éditeurs, imprimeries face aux poussées des opinions et des goûts. Delessert y tailla sa place par une esthétique épurée, acérée, élargie par des gestes décisifs et parfois superbes, qui séduisit et assura la victoire du design. Cette ambition

exploratoire le poussa à user de multiples supports, quitte à encaisser les contrecoups de l'inexpérience, mais il s'affirma, on le sait bien, par des couvertures et des illustrations de livres, des portraits, des dessins animés et de presse, une variété d'affiches de combat. Telle fut d'abord la trajectoire qui parut porter son travail aux antipodes de la nature, vers la sphère urbaine, vers les métropoles, Paris, New York.

Et soudain, par ses «albums pour enfants», l'artiste parvint au succès international. Dès *Sans fin la fête* et par les mésaventures savantes d'une souris, ses ouvrages propagèrent un nouveau concept des contes illustrés. Ce triomphe fut dans une large mesure celui de ses animaux. Paradoxal et spectaculaire retour à la nature après un détour par les concepts, les traits, portraits et diverses splendeurs de l'abstraction typographique. Ce fut l'humanisation par la bête. La fête fut un nom bien choisi. Durant ces années, à vrai dire, le «graphiste» était resté en contact avec son pays natal, illustrateur et ami de deux puissants écrivains. Nul doute qu'il ait été imprégné par leur perception du pays, personnages, saveurs, profondeurs, saisons, fermes, chats, horizons. Chez eux la nature, loin des sages vues des petits maîtres, était perçue comme force intérieure et cosmique, inscrite par Chappaz dans une épopée ou chez Chessex dans un expressionnisme égocentré, tantôt fracassant mais à l'écoute des oiseaux.

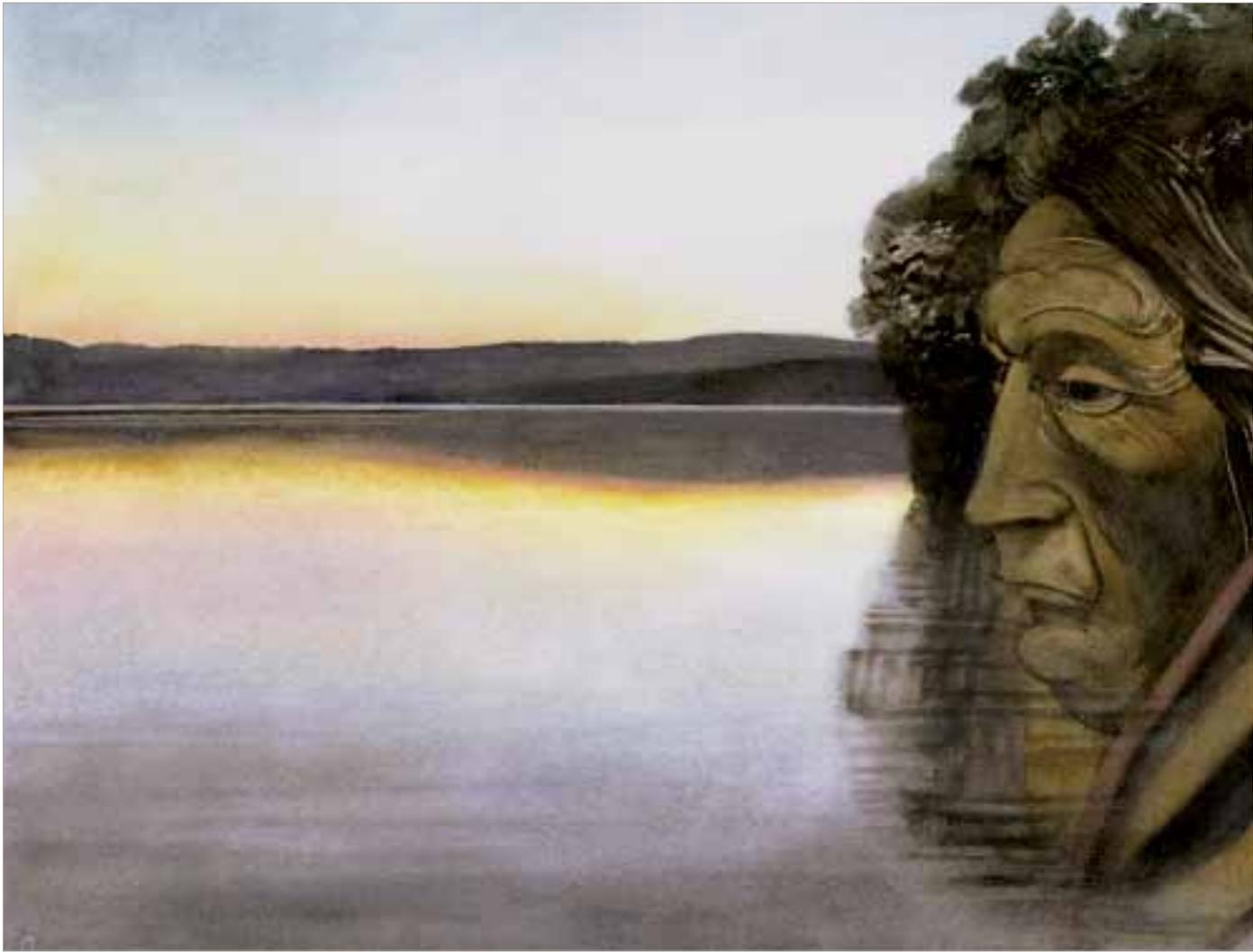
En vérité, dans leur enchantement somptueux, les animaux de Delessert, désormais célèbres et mondiaux, révélaient non pas des espèces scientifiquement observées dans les sous-bois mais un grand théâtre. Chaque double page de ces contes témoigne d'un don supérieur de la mise en scène. Un fil dramatique les lie. Une morale conclut l'action. Champs et fleurs composent un décor où les entrelacs et la foison rappellent, avec

plus de liberté, l'amour fou porté aux plantes par Eugène Grasset, autre Vaudois d'un Art nouveau. Et surtout, comme chez La Fontaine, les inoubliables animaux mis en action, souris, éléphants, papillons, chouettes, racontent chaque fois une fable.

Puis vint pour Delessert le temps où un cheminement intérieur, et des circonstances dont il parle en d'autres pages de cet ouvrage, changèrent le cours de sa vie. Après divers coups et soucis en Suisse, il décida de regagner les Etats-Unis afin d'y vivre pour de bon, d'y travailler. Mais ce ne fut pas à Manhattan sous les gratte-ciel. L'arrière-pays l'appelait, l'Amérique sauvage des clairières, des soirs solitaires où s'éteint le couchant à la crête d'une colline sans trace humaine. Le face à face avec un ours noir, juché dans un arbre du jardin à l'orée d'une forêt sans fin. Les petites bêtes observées dans leur cheminement terreux et obstiné. L'étau des métropoles avait paru se refermer sur l'artiste. Pour échapper au piège, il avait pris à Grand Central Station le petit train d'un autre rythme qui fit réapparaître un monde vaste, paisible, mystérieux, à mesure que le convoi cahotait de station en station, s'arrachait aux banlieues surpeuplées, suivait à distance, en amont vers le Nord, le cours de l'Hudson. L'Etat de New York se métamorphose là en une campagne perdue, celle de Gustave Roud, champs, domaines agricoles à l'écart, désir de marche le long de croupes boisées comme dans l'attente d'un message. D'une petite gare, on pénètre à main droite dans le Connecticut. Le Massachusetts est tout proche, où survivent par leur artisanat parfaitement graphique les anciennes communautés rurales des Shakers. A Lakeville Delessert s'est établi avec Rita Marshall et c'est dans ses environs qu'on trouve le Wononscopomuc. C'est l'un des lacs les plus profonds de la Nouvelle Angleterre, nourri par-dessous de sources vives.

D'innombrables livres et travaux apparemment urbains ont été élaborés dans cette retraite. Mais on se tromperait de voir là une simple banlieue forestière de Manhattan. C'est en fait l'autre face du monde. L'Amérique de Thoreau s'y oppose à celle de Dos Passos ou de Roth. Parmi tous les pans d'une œuvre qu'on attribue tantôt au dessinateur, tantôt à l'illustrateur ou au graphiste, cette région a fait naître discrètement des images qui révèlent indiscutablement le peintre. Dans une série de tableaux que je place très haut, Delessert, tel un combattant rendu à lui-même après ses luttes et ses spectacles, se révèle en promeneur solitaire. Ainsi les plus beaux poèmes semblent donnés à l'écrivain, tenant tout seuls. Le talent et l'harmonie qui s'y manifestent viennent de l'autre force en Delessert, après l'ambition : l'émotion, née de l'espace naturel, du clapotement d'une écume quelconque sur la rive du lac. Jeu infatigable de la lumière sur l'eau qui tournoie et s'étale sur la rive, vague où flotte le faux citron d'une balle de tennis perdue. Affirmation diaprée et violemment graphique d'un corps de truite. Ciel crépusculaire et lacustre qu'envahit un train de nuages ou que couvre l'arrivée de l'ombre noire. Silence substantiel de l'œuvre née du silence. Nulle morale. Toute humeur de combat apaisée, il reste un ponton abandonné à sa géométrie élémentaire. La mélancolie a revêtu d'un vert mémorable un plongeur déserté qui nous projette vers le rêve. La nature, altérée par nos déchets et nos abandons, semble pardonner, comme l'aboutissement d'un rien qui devient tout.

Rimont, décembre 2010



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



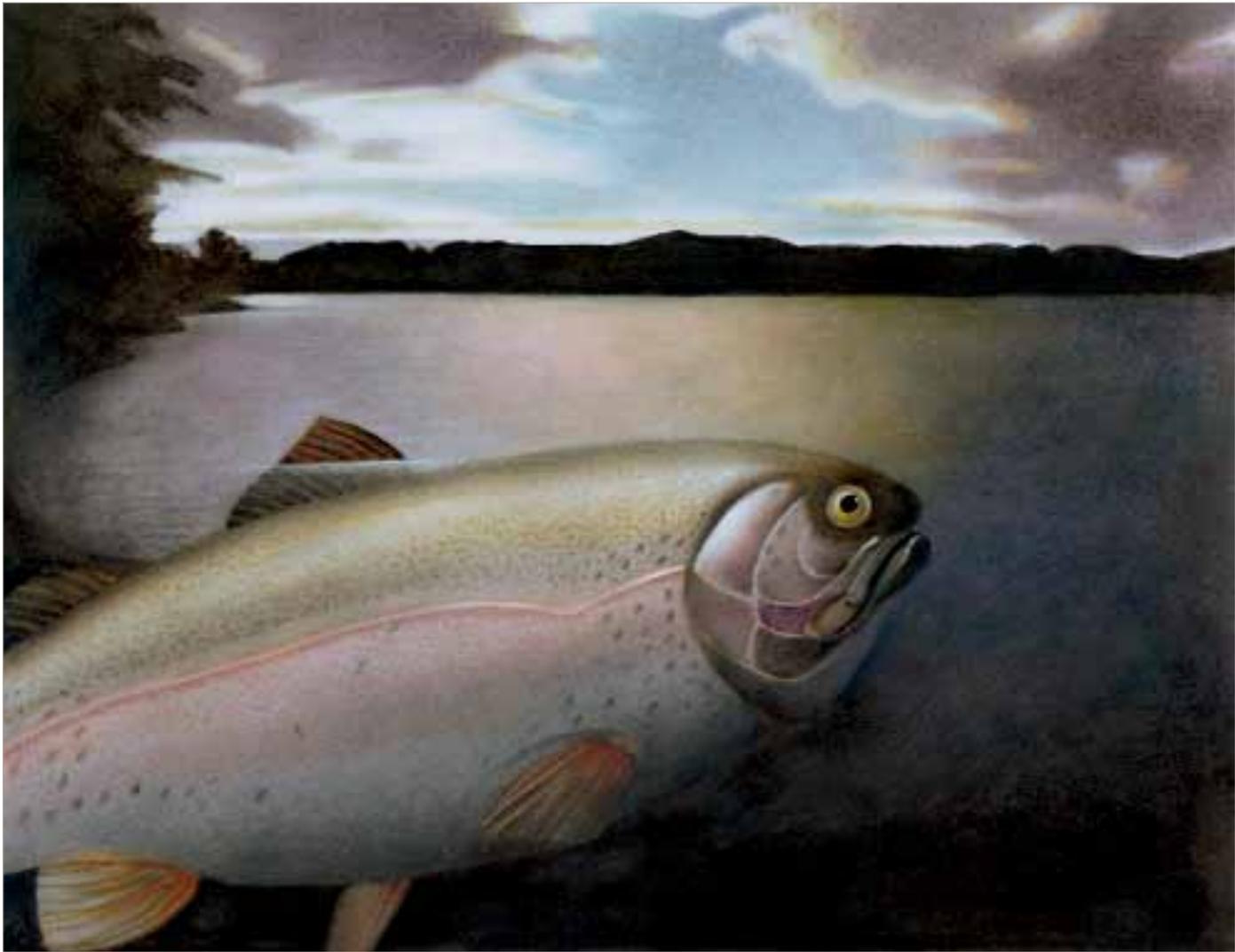
LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005



LE LAC WONONSCOPOMUC, 2005

Ce qui vous résiste

Les portraits peints ou dessinés par Etienne Delessert? On peut les regarder. On peut aussi faire sien le travail qui les a produits. Tenez, commencez par choisir un modèle. Pas n'importe lequel, mais presque. Un personnage réel ou non, célèbre ou non, historique ou contemporain. Il suffit que son caractère ou sa trajectoire l'aient rendu remarquable au sein de ses congénères ou dans le récit qui l'accueille.

Puis songez au décor. Si vous prévoyez une forêt, privilégiez l'évocation de ses éléments les plus aptes à faire de son atmosphère une influence tenace. Indiquez les feuilles qui forment un dôme angoissant ou tutélaire au-dessus de vous, par exemple, ou les troncs évoquant les piliers d'une église ou d'une catacombe.

Troublez aussitôt l'ordre de cette scène en y plaçant un ver de terre ou quelque escargot sur le sol. Ils y seront si minuscules, à l'aune de l'ampleur environnante, qu'ils dilateront votre regard au point de l'assouplir et de le déstabiliser. A partir de là soyez délié. Si vous prévoyez une bibliothèque au lieu de la forêt, esquissez-la dans la même perspective inquiète, et même si vous prévoyez un paysage lacustre au lieu de la bibliothèque: où donc la forêt s'est-elle enfuie? Organisez le vacillement des repères.

Continuez par le visage. Dans la vie réelle, la physionomie des êtres est encombrée par des traits accessoires. Les structures originelles de la face sont infléchies par l'âge ou la maladie. Ses rides principales sont brouillées par des rides conjoncturelles. Ses expressions fondamentales sont distraites par des expressions d'humeur. Ses tensions générales sont détournées par des tensions insignifiantes. N'en soyez pas désemparé. C'est vous qui tenez les crayons. Enlevez tout ce qui parasite l'essentiel, et ne conservez de la chair que ce qu'elle raconte de l'âme.

Façonnez maintenant trois points forts de ce visage, qui sont les deux yeux et la bouche. Celle-ci doit sembler muette, même ouverte. Il faut que l'image soit traversée d'un cri silencieux, formule un désespoir irrémédiable au point d'être inouï, ou prononce un discours écrasé par l'absurdité de l'existence humaine. Mais attention, nuance. Si personne ici ne se parle et ne s'écoute, tout le monde s'observe.

Définissez donc le regard des protagonistes en fonction de ce principe. Faites en sorte que certains d'entre eux promènent sur le monde une vision fixe au point d'être cruelle. Ou que d'autres, frappés d'un strabisme extravagant, manifestent par ce trait des ambitions sournoises ou perverses. Bref, traitez le regard comme un symptôme du rapport que vos personnages développent avec le monde.

Vous comprenez où nous en sommes, maintenant: peu dans l'organique, et beaucoup dans le symbolique. Bien sûr, vous savez que les êtres naissent et meurent physiquement. Vous savez que les objets s'usent et que les saisons se succèdent. Et vous savez aussi que les sociétés humaines sont emportées dans un tourbillon séculier d'amours et d'humeurs qui naissent et meurent, elles aussi, ou qui s'usent et se succèdent.

Mais cette météorologie-là vous intéresse peu. Elle est prévisible et produit de la sentimentalité. Vous aimeriez capter des réalités plus ramassées. Vous aimeriez instituer des synthèses et des raccourcis. Et si vous faites advenir autant de visages dans vos images, c'est pour les y traiter comme des loupes et des miroirs. Les jeux de l'optique vous obsèdent.

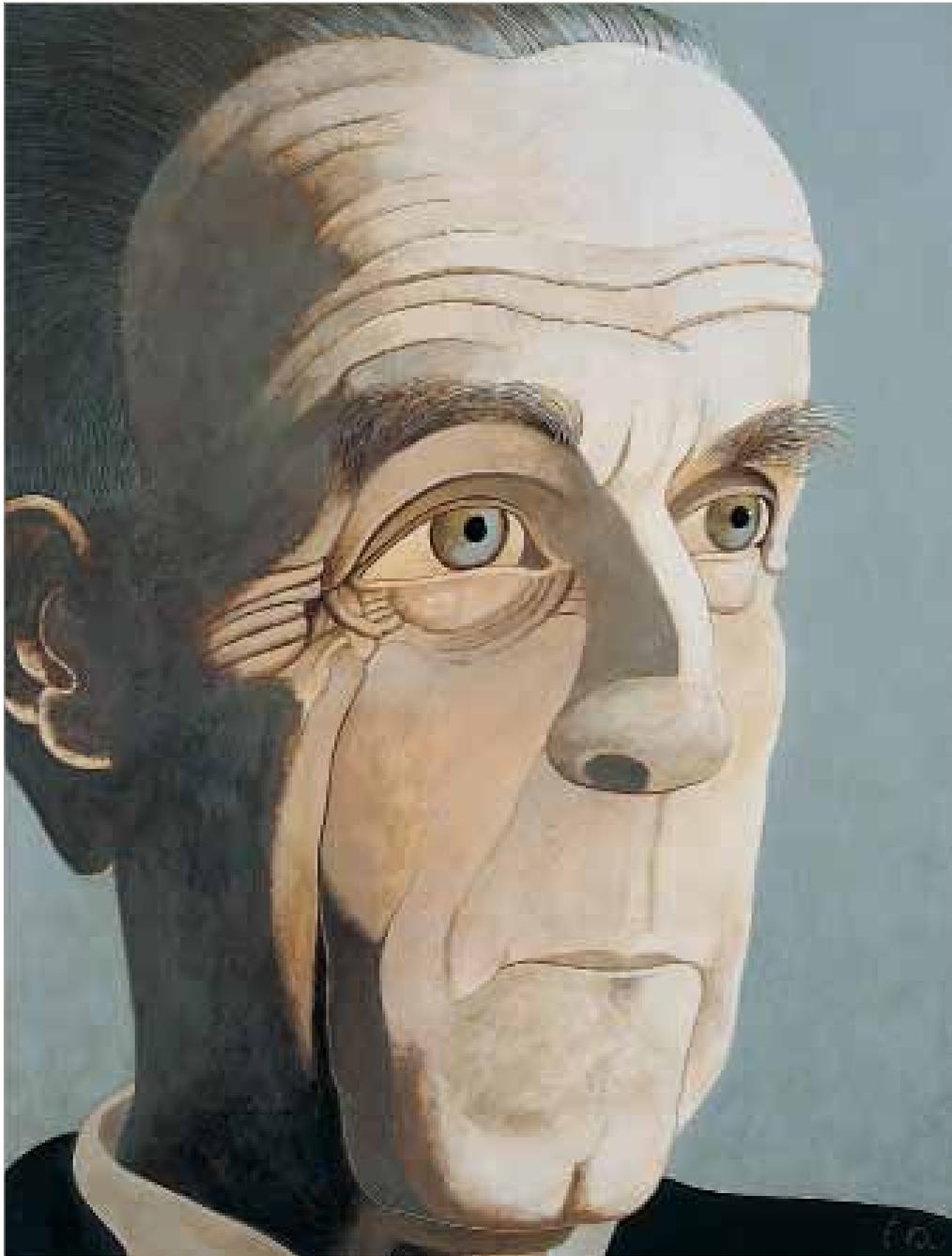
Elargir ou réduire les angles de vue et déplacer les points de perception dans l'espace ou par l'esprit; voilà le cœur de votre exercice. Quand vous brossez le portrait d'un personnage, vous êtes parfois dans la litote visuelle, parfois dans l'hyperbole et parfois dans le décalage ou la déformation des lignes. Ce protocole est devenu votre style. A cet égard il est prévisible. Mais vous êtes libre de tout essayer à l'intérieur de ce cadre, et de tout recommencer.

Telle est votre façon d'aborder la réalité

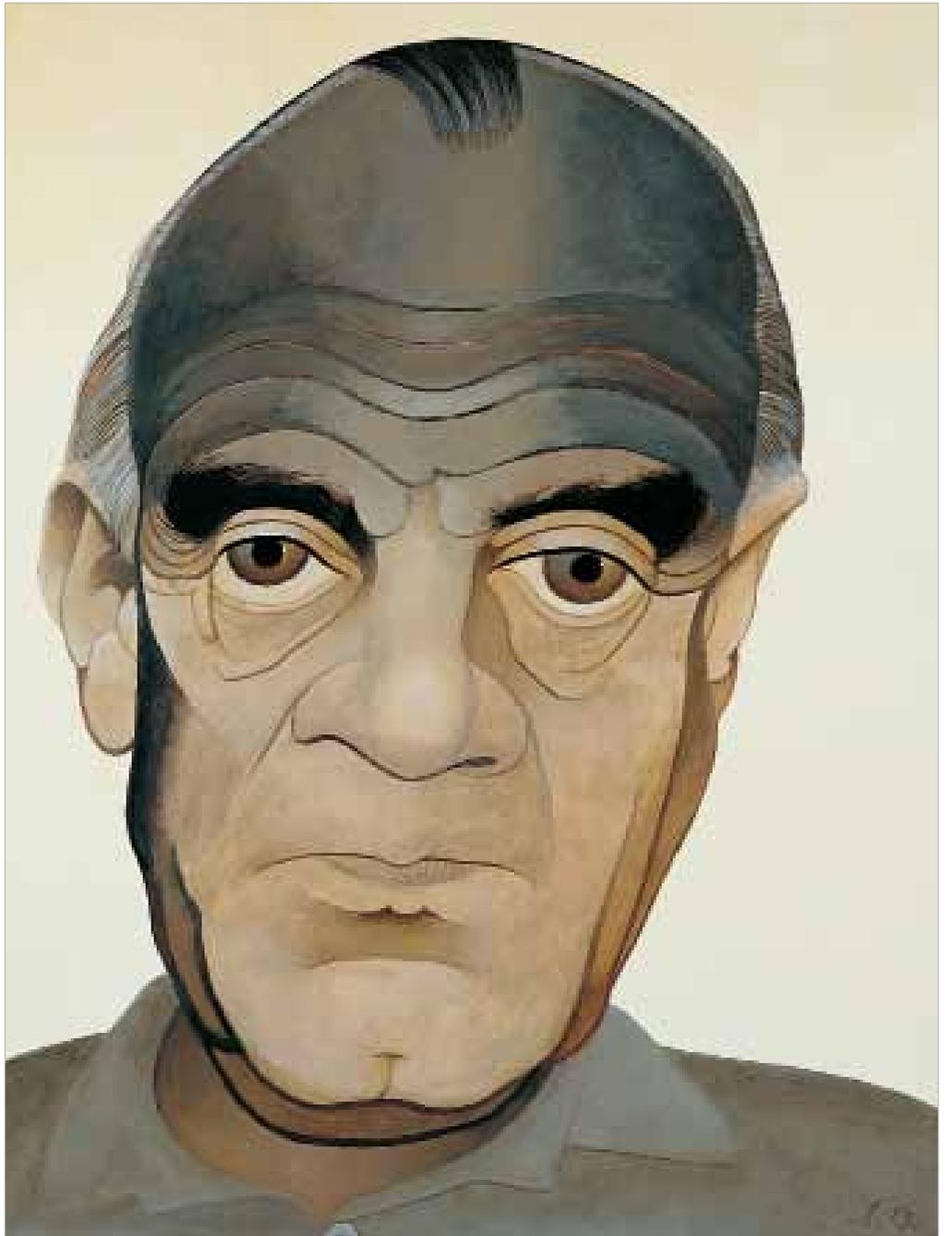
qui forme le monde autour de vous. Votre effort consiste à la comprendre, et la faire comprendre à vos spectateurs, à partir d'autres schémas que ceux résultant de son apparence conventionnelle. Surtout, vous aimeriez la rapporter à l'énigme que vous êtes à vous-même. Comment vous dessineriez-vous, Etienne Delessert?

Voilà la question fatale. Vous pourriez vous figurer sur la toile ou sur le papier avec vos cheveux gris, vos deux yeux clairs embusqués derrière votre paire de lunettes, votre nez comme ceci ou comme cela, et votre bouche posée dans le bas d'un visage plutôt massif. Vous avez fait cette image-là, ou vous ne l'avez pas faite. Vous avez varié les angles et bougé les points de vue. Tout artiste essaie de se capter d'une manière ou l'autre. Mais il se reste irréductible et méconnu.

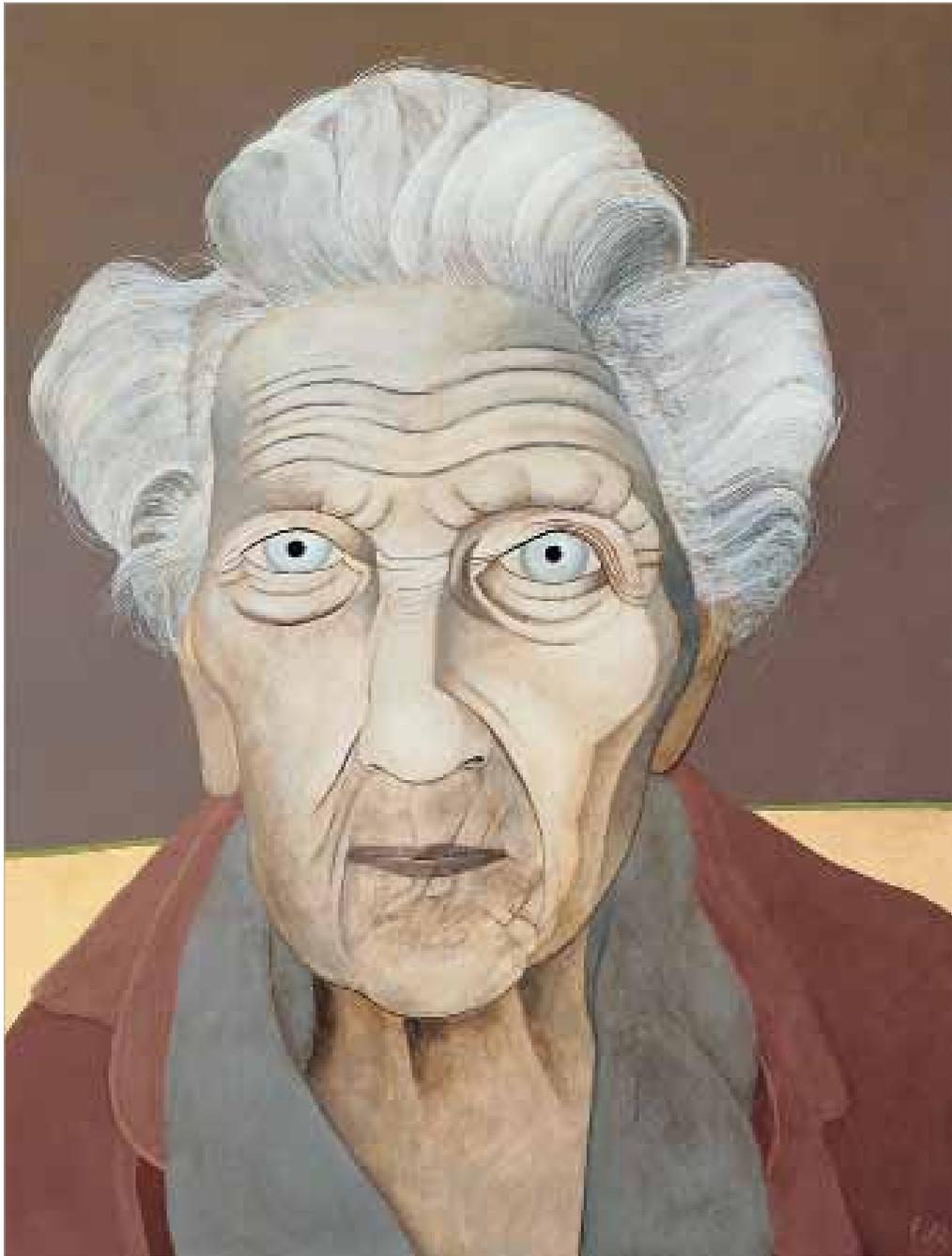
C'est pourquoi vous dessinez sans fin les autres, Shakespeare, Courbet, Piaget, Calvin, Wilde, Rabelais, Chappaz, Bouvier ou n'importe quel inconnu dans la foule des villes contemporaines et des campagnes immémoriales, en espérant découvrir enfin chez eux ce qui vous résiste de vous-même. Continuez.



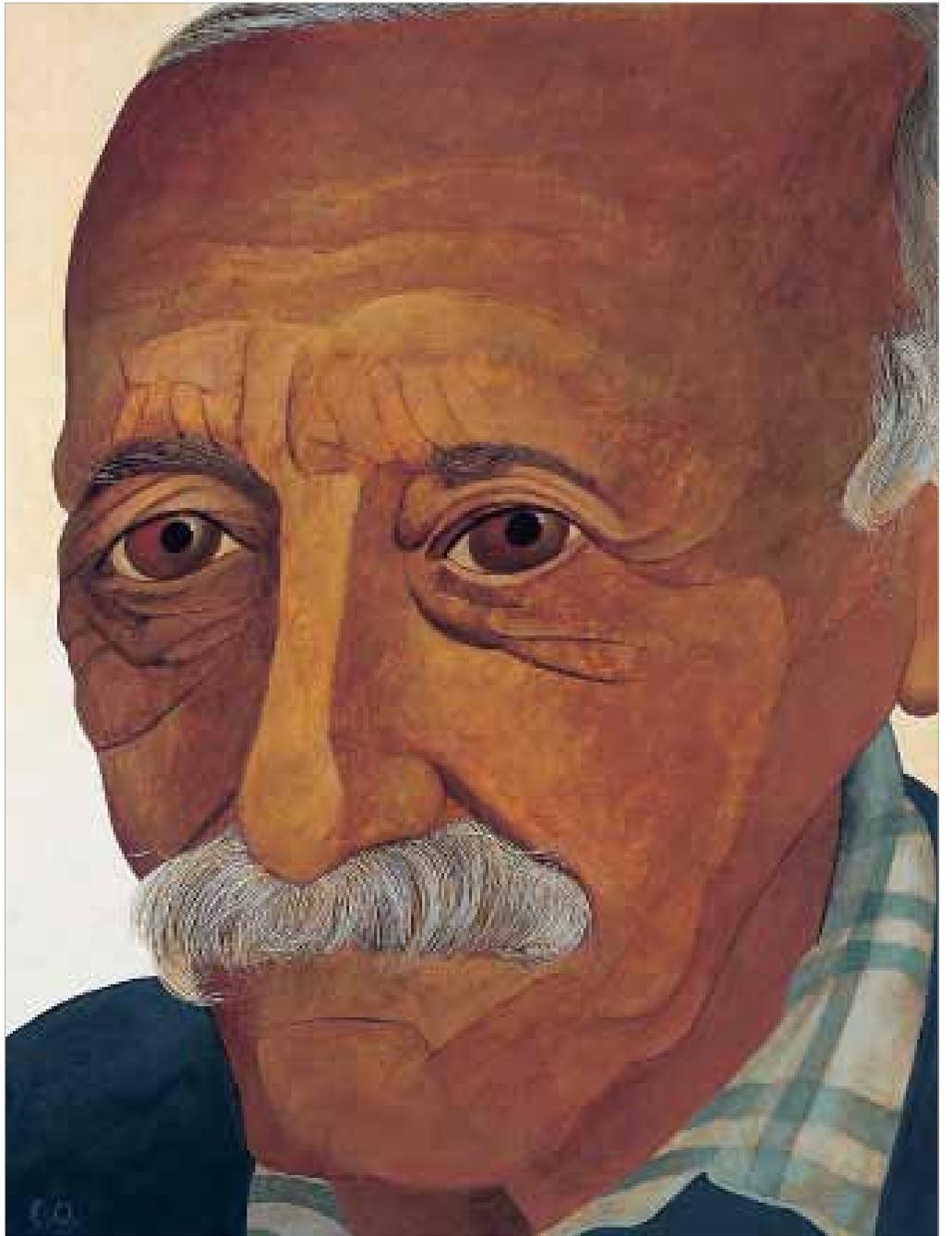
GUSTAVE ROUD, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



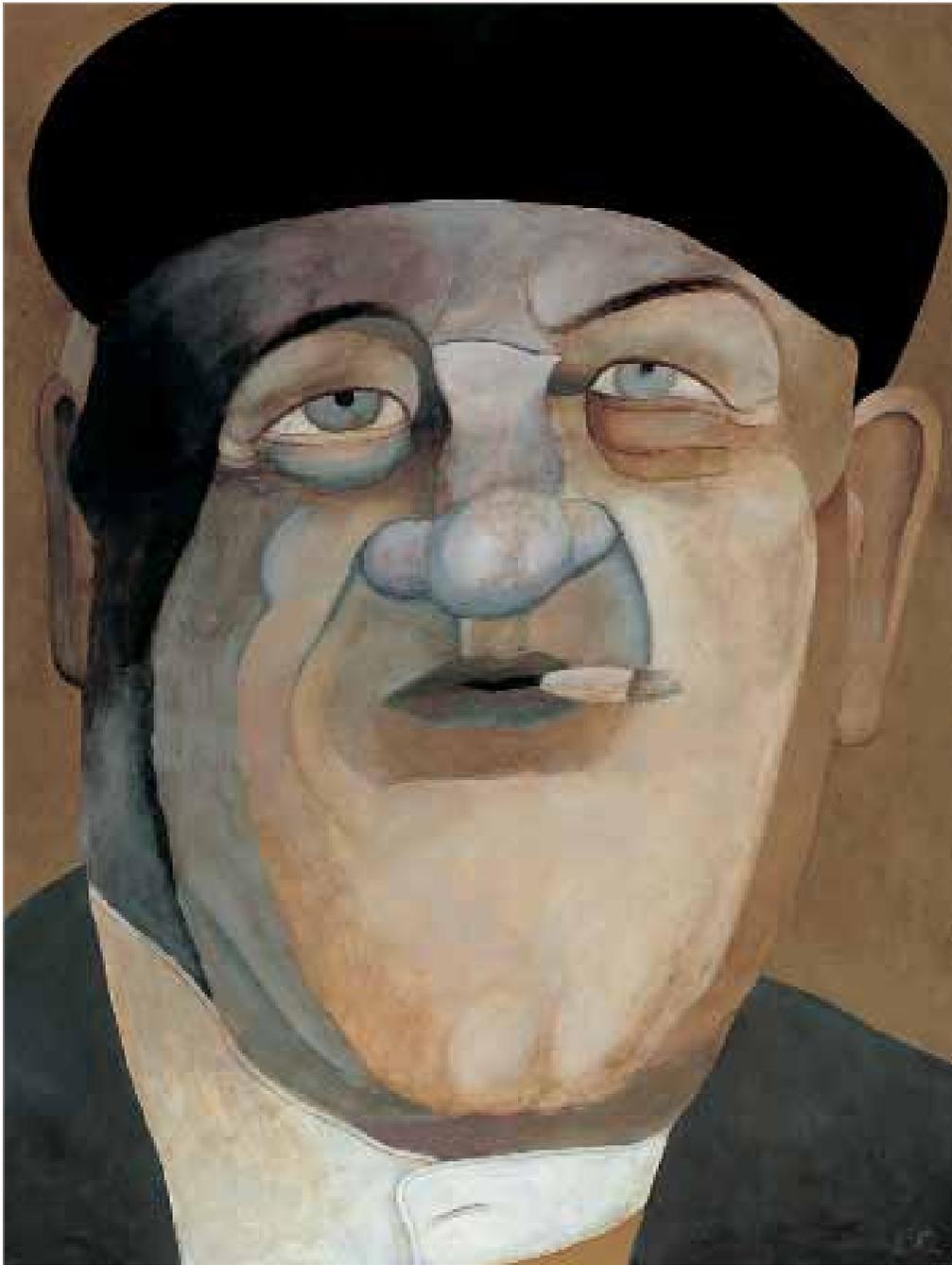
DENIS DE ROUGEMONT, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



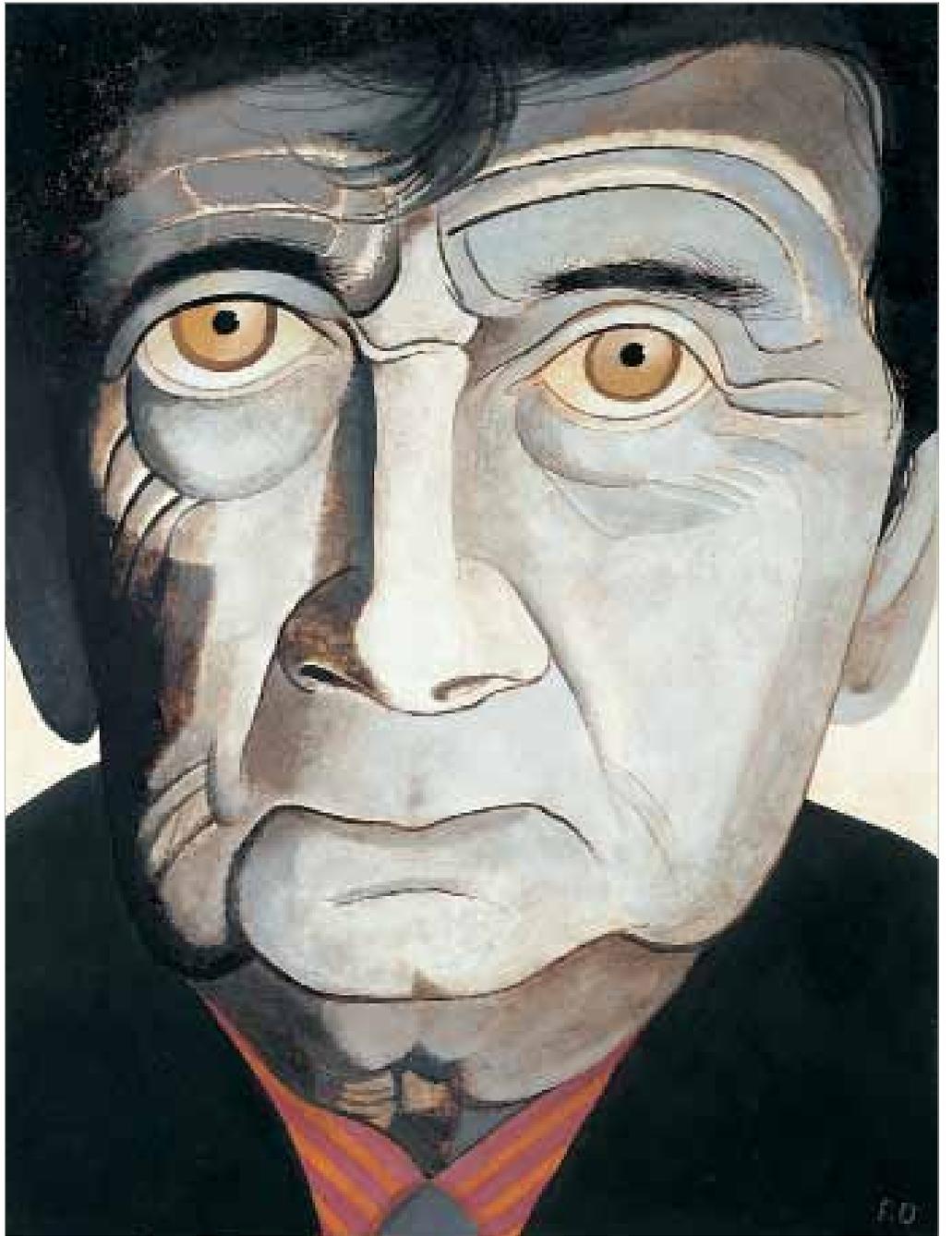
ELLA MAILLART, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



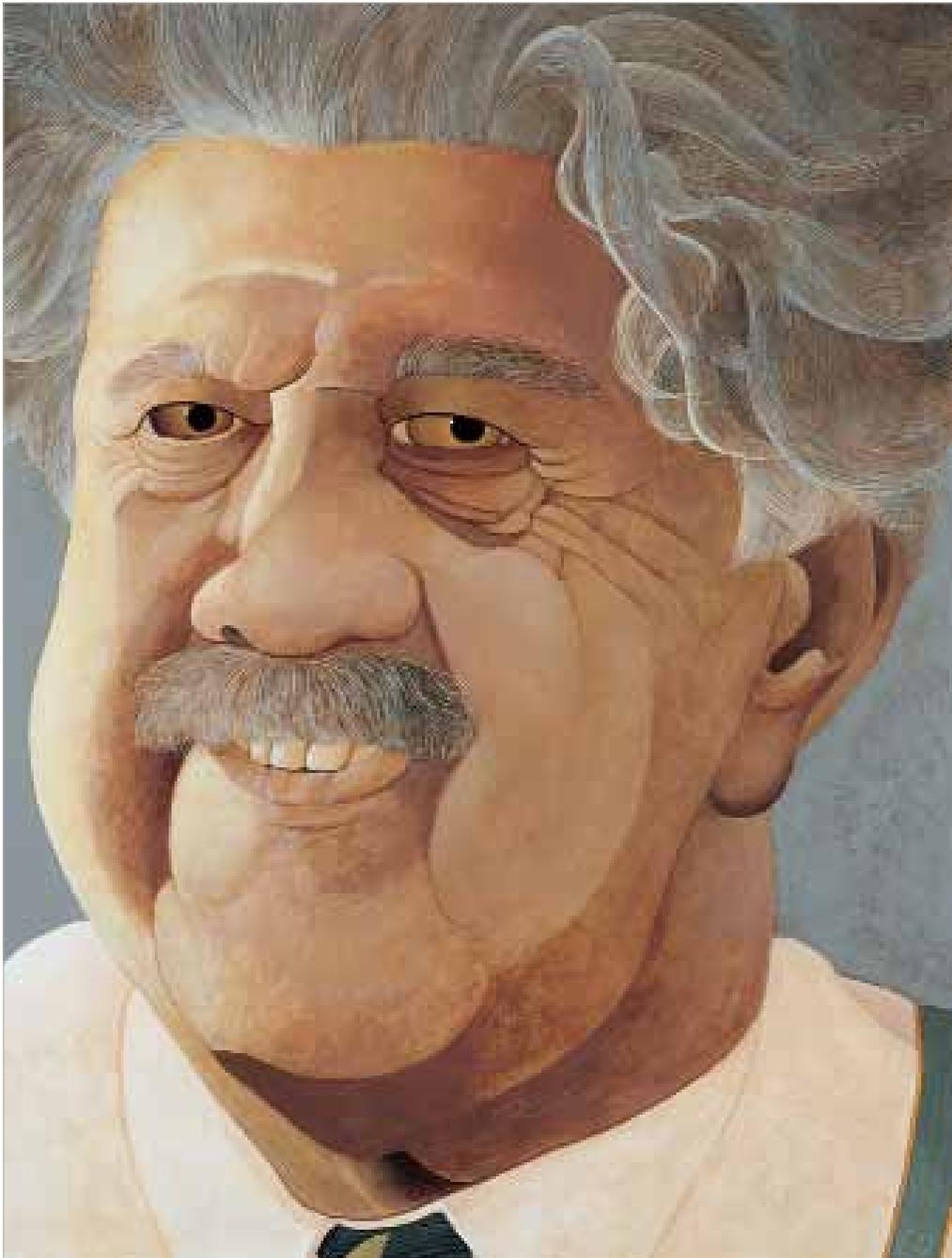
MAURICE CHAPPAZ, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



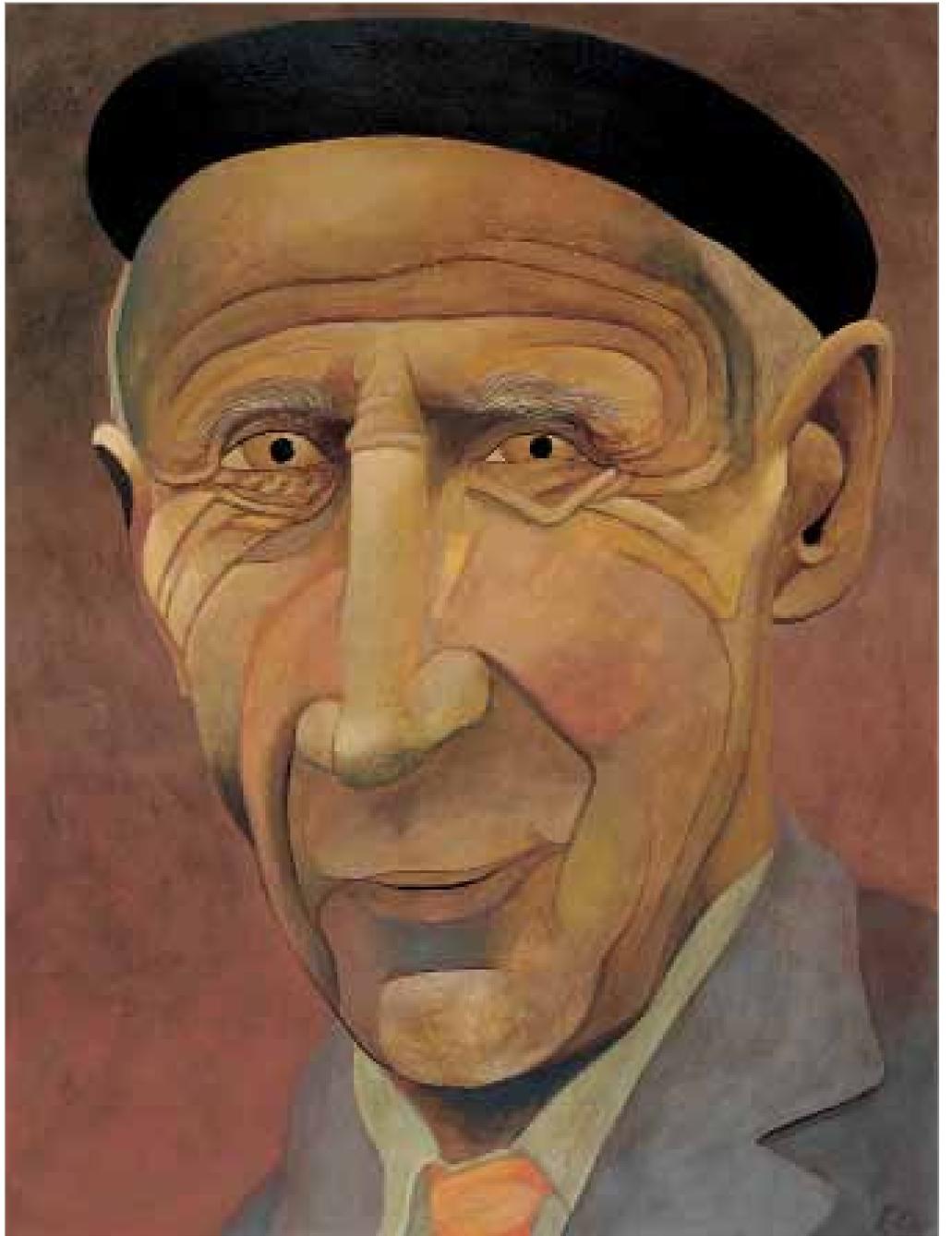
BLAISE CENDRARS, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



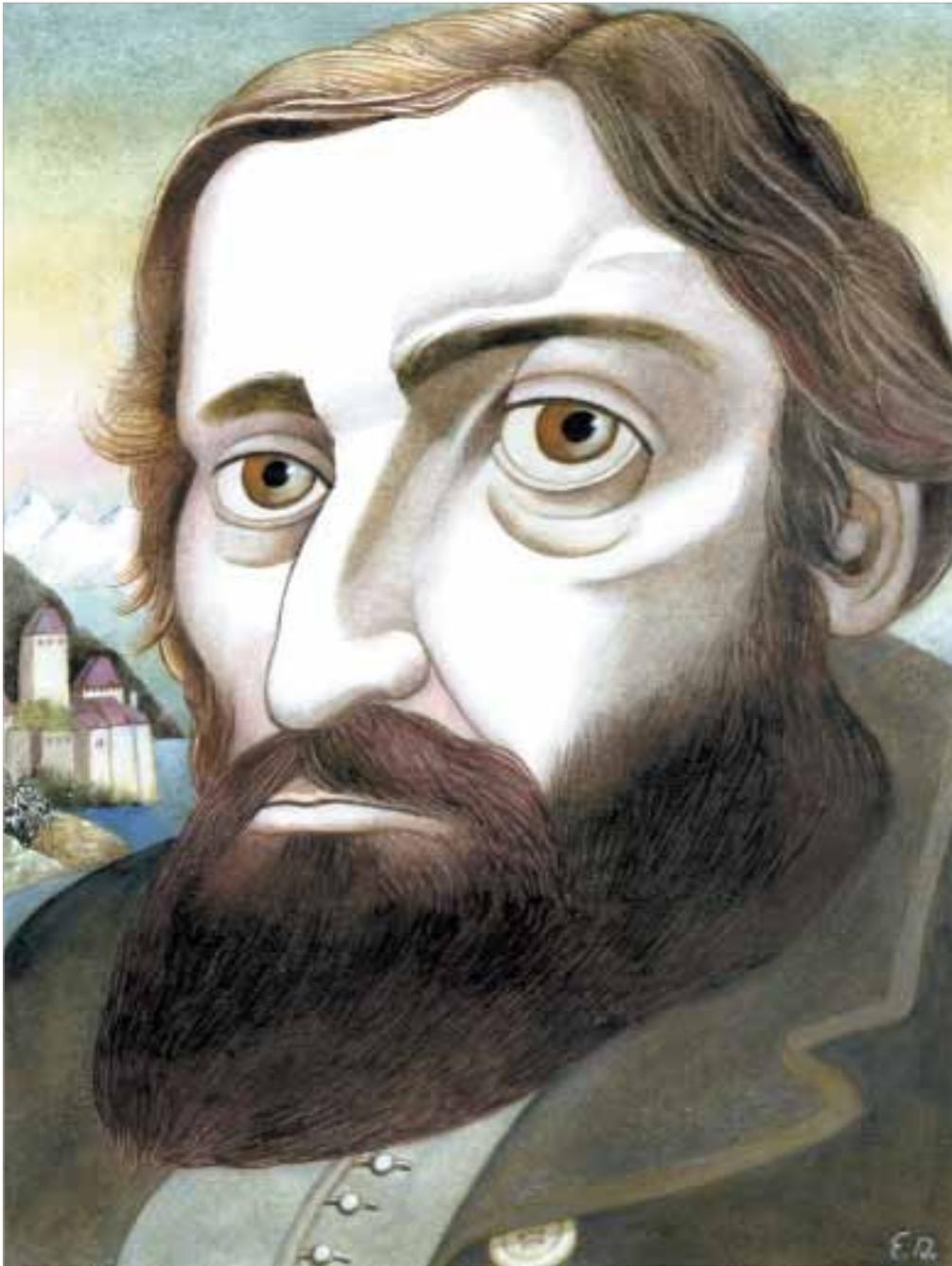
NICOLAS BOUVIER, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



MICHEL SIMON, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997



RENÉ AUBERJONOIS, *SUISSE FLAMBOYANTE*, 1997

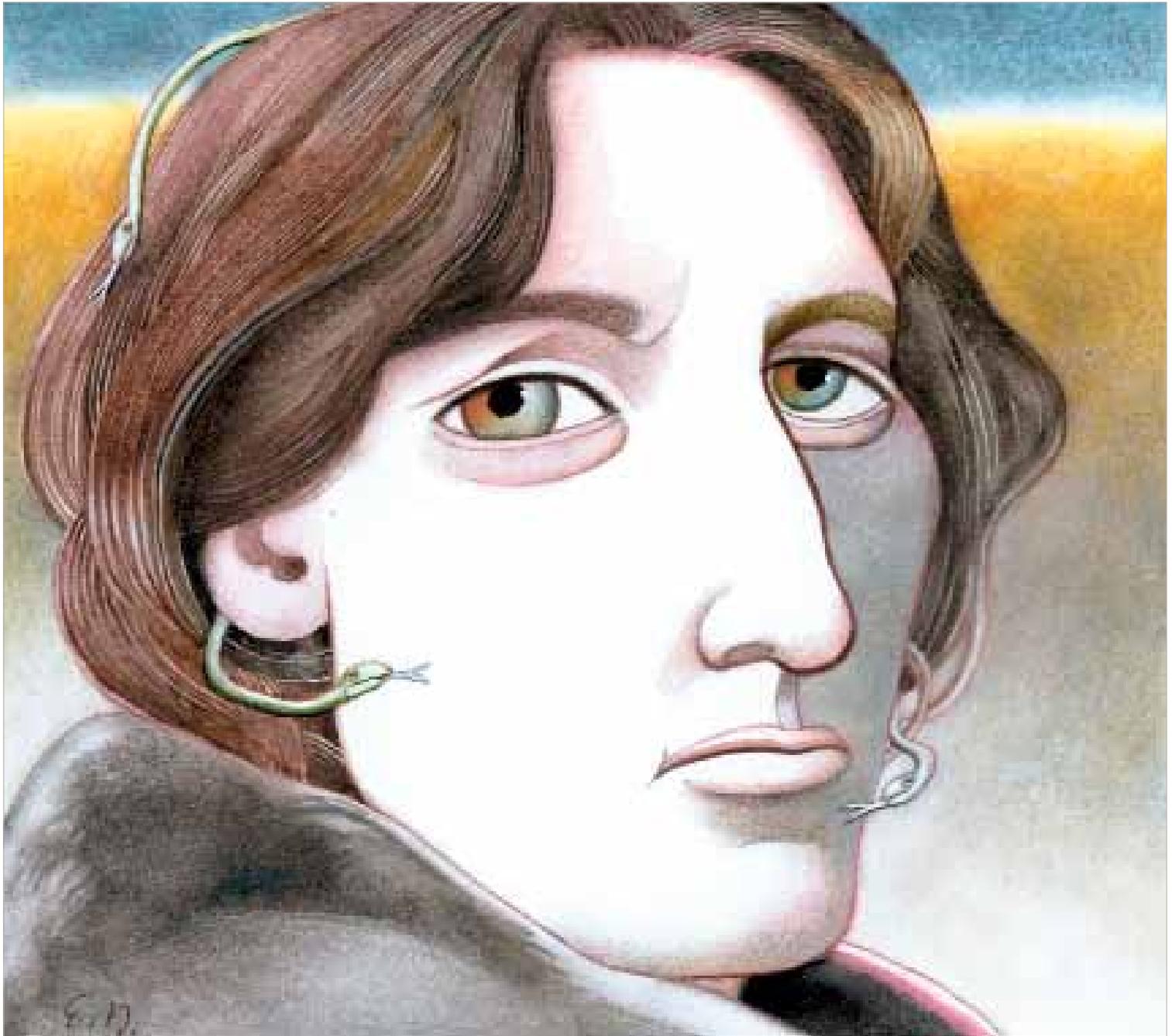


GUSTAVE COURBET, LE MONDE: *SEULS CONTRE TOUS*, 2003

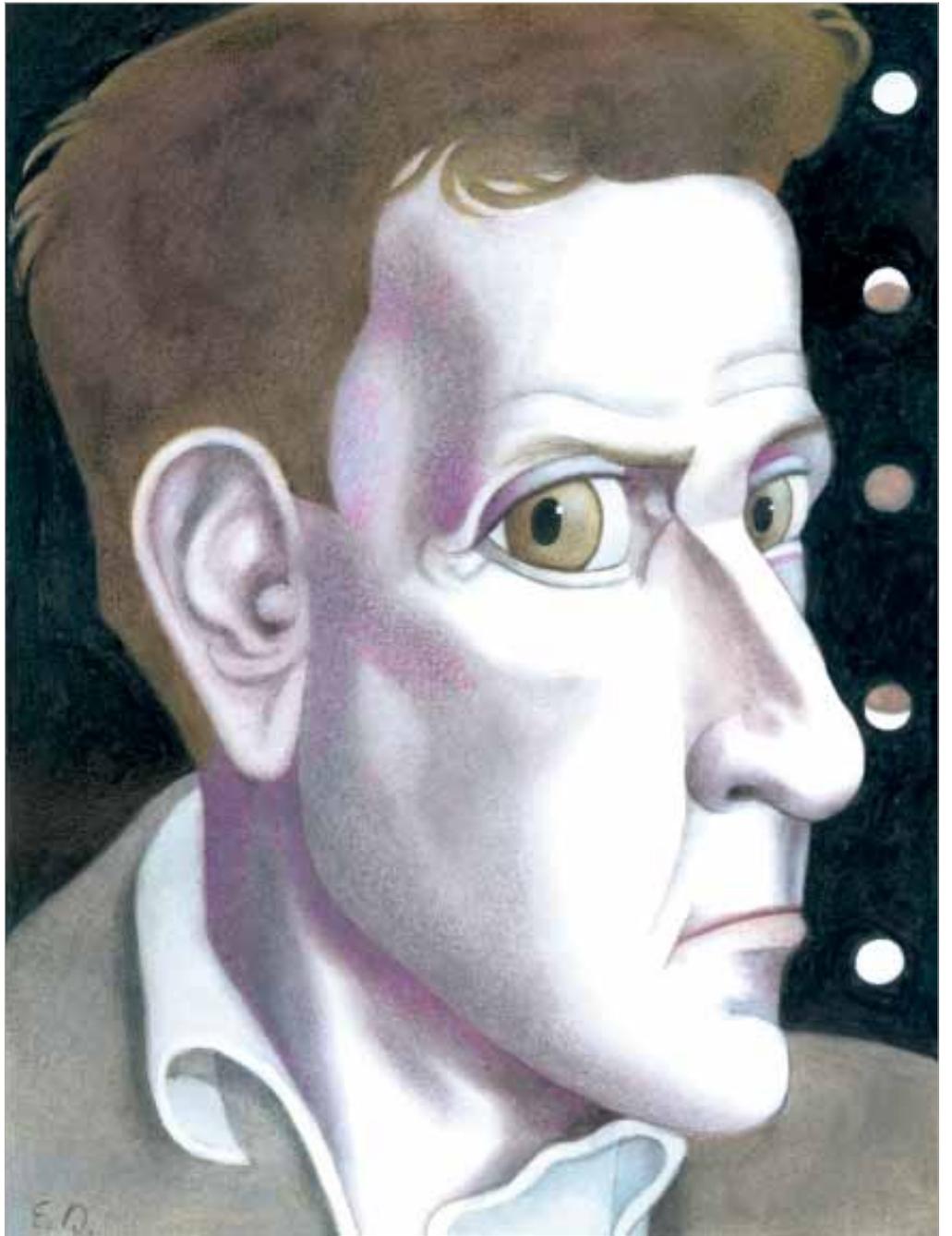




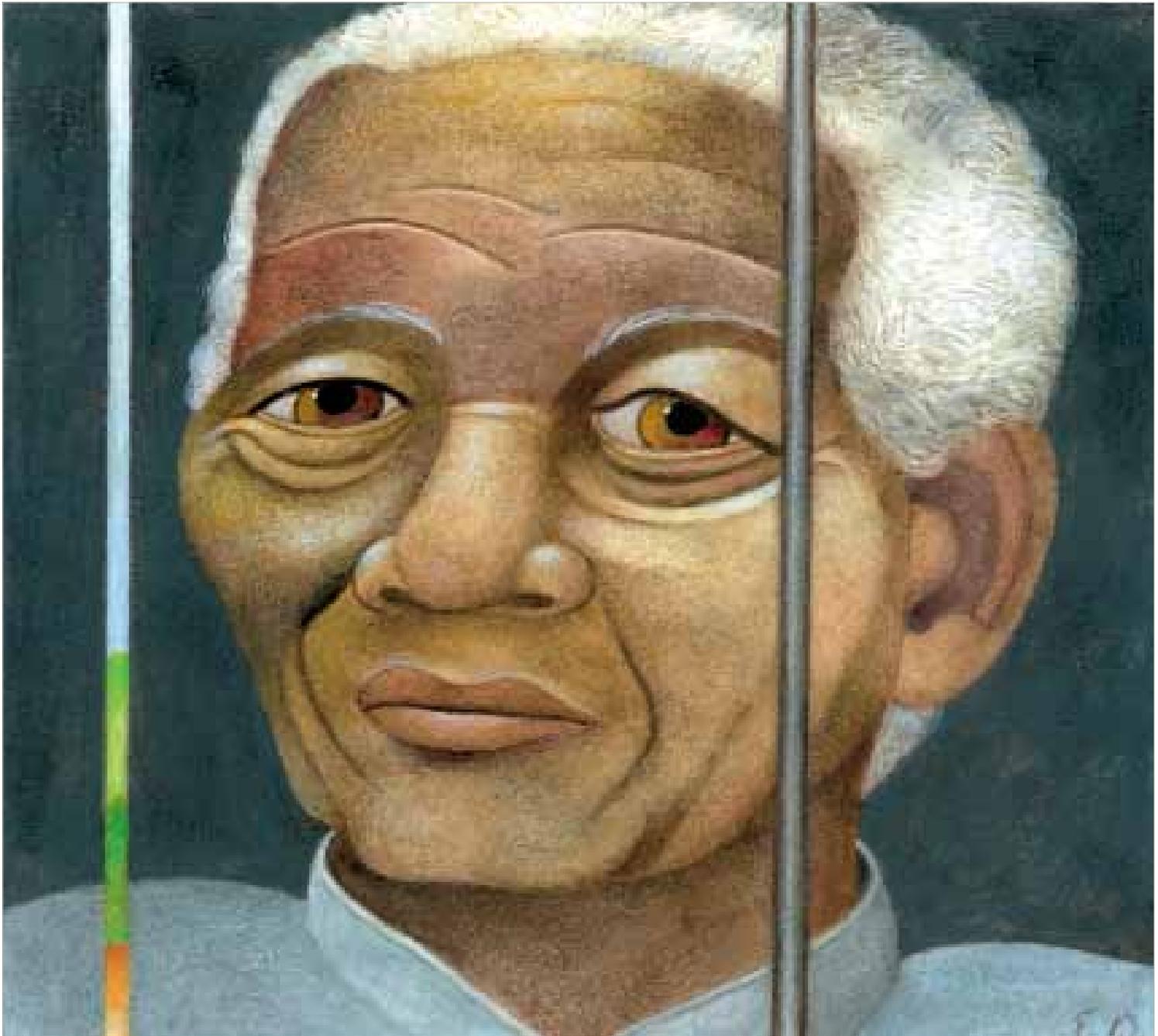
LOUISE MICHEL, LE MONDE: *SEULS CONTRE TOUS*, 2003



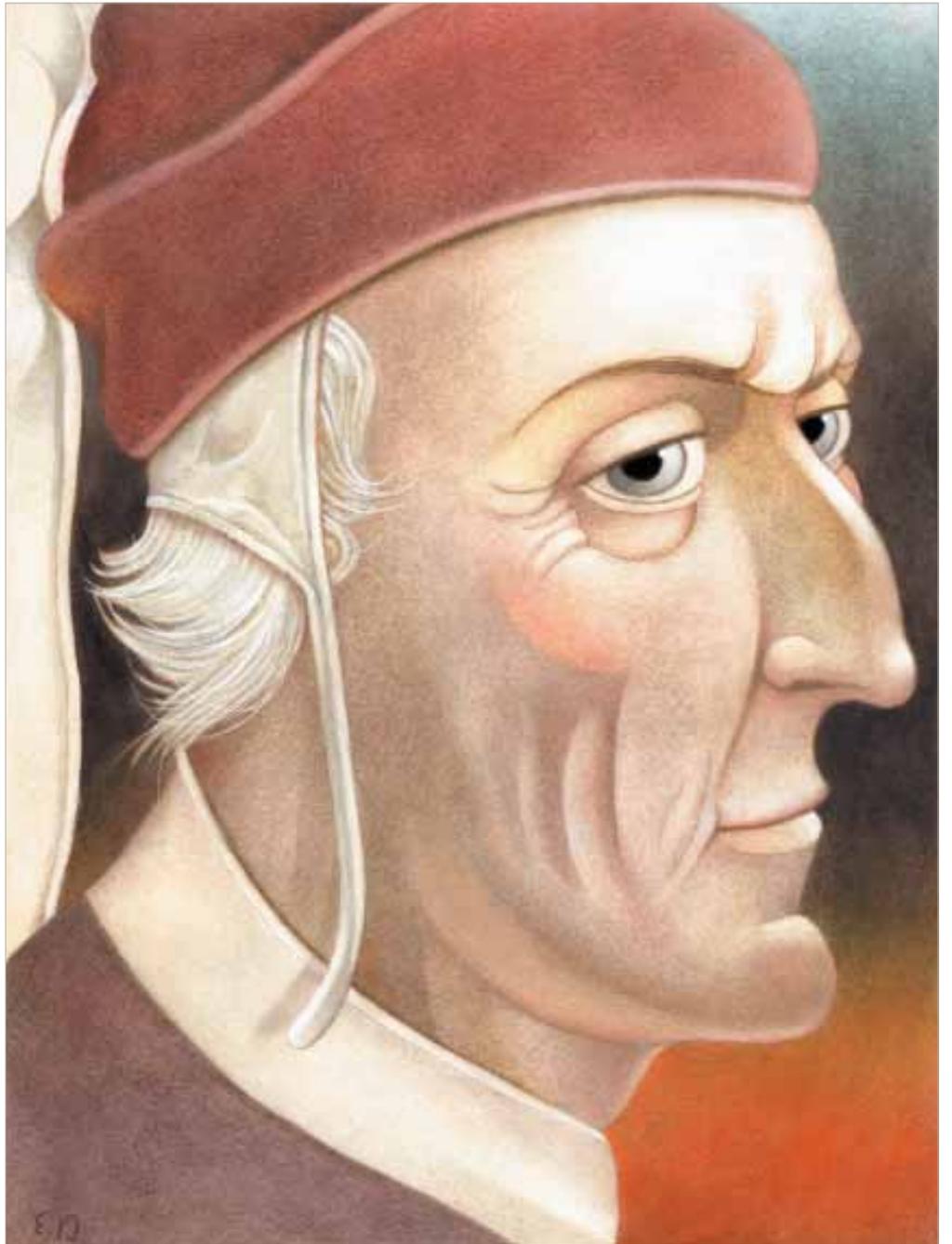
OSCAR WILDE, LE MONDE: *SEULS CONTRE TOUS*, 2003



LUDWIG WITGENSTEIN, LE MONDE: *SEULS CONTRE TOUS*, 2003



NELSON MANDELA, LE MONDE: *SEULS CONTRE TOUS*, 2003

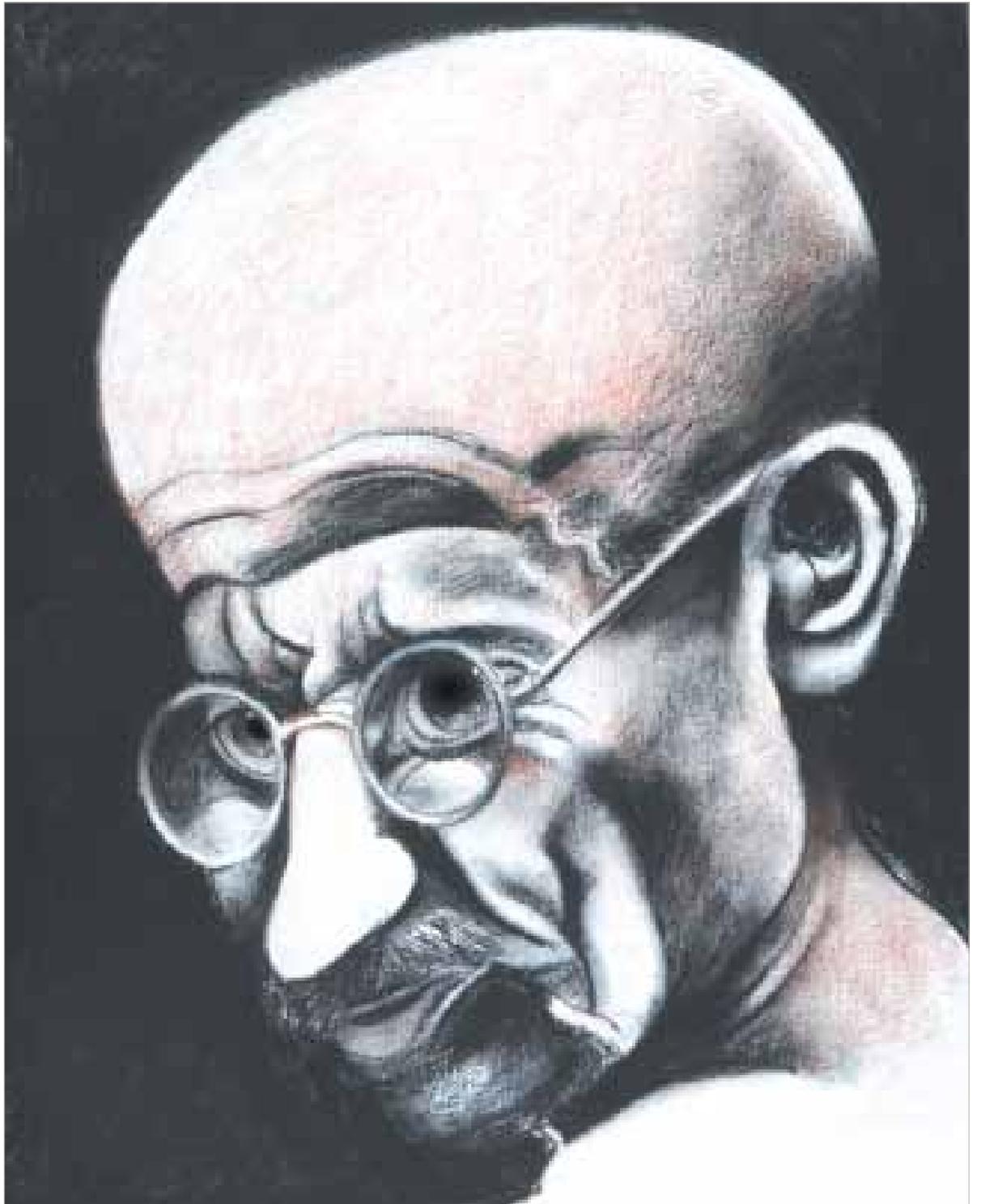


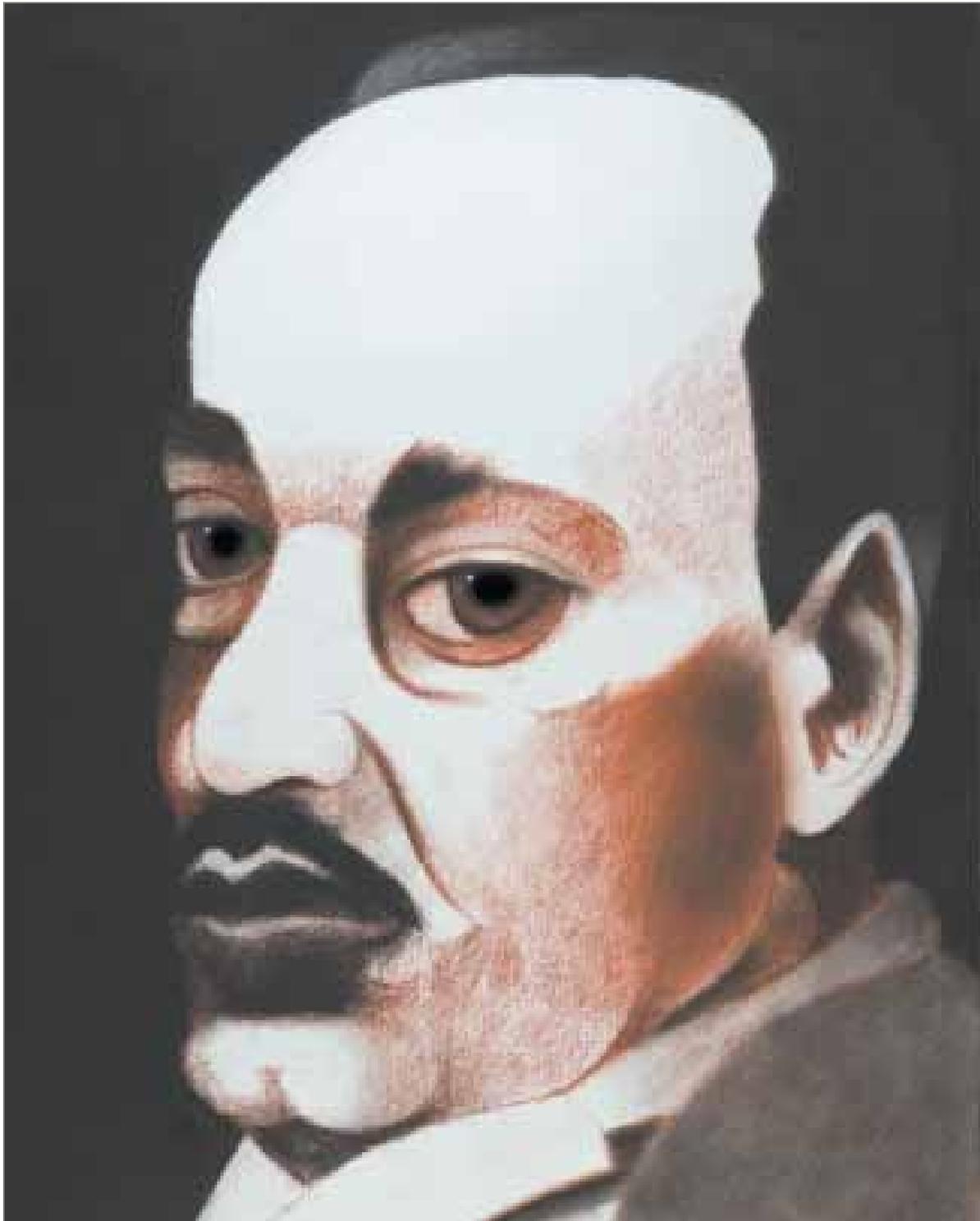
DANTE, THE NEW YORKER, 2007

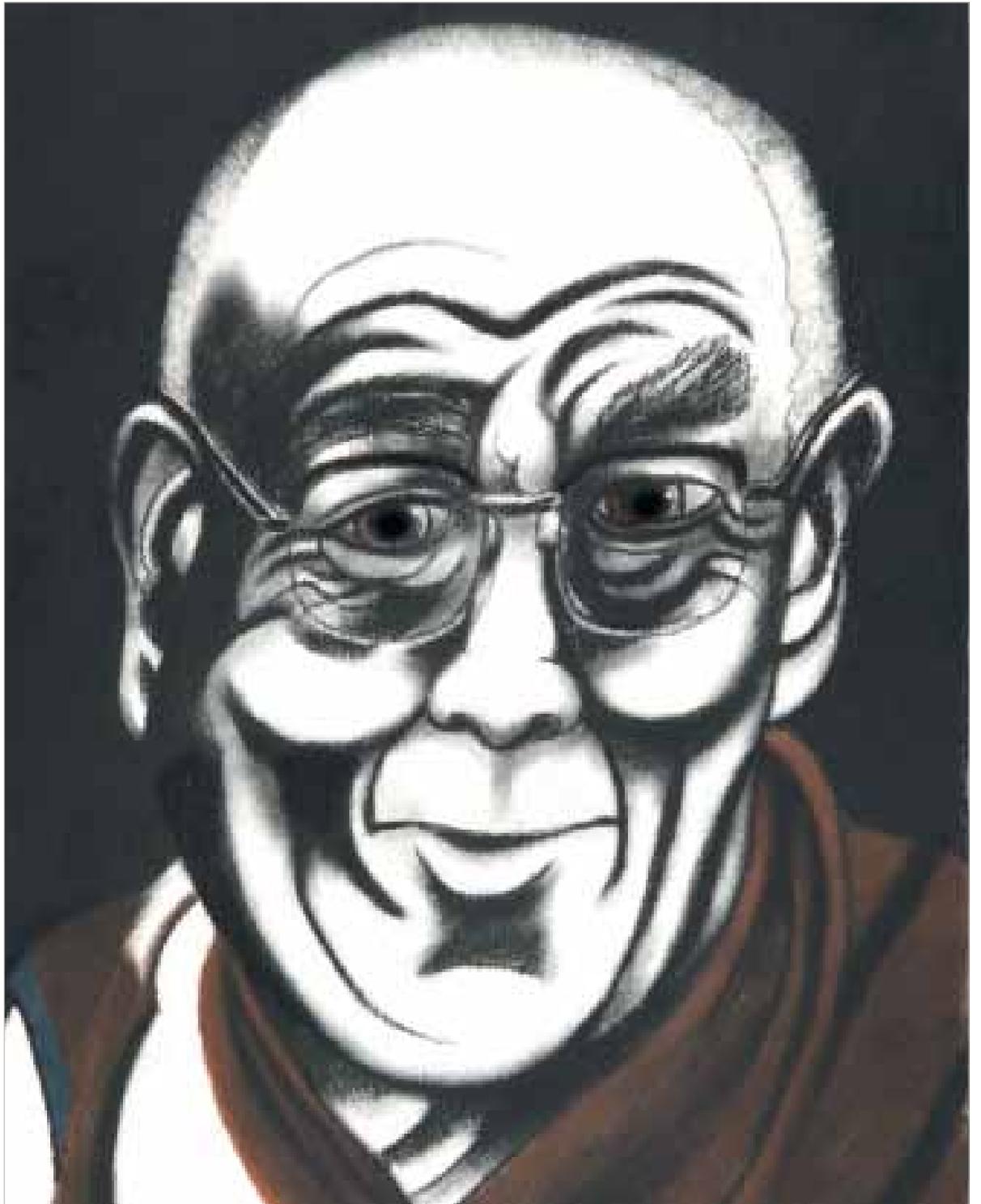












Suite américaine

Je retrouve Lakeville après un court séjour en Israël et en Palestine, pour avoir enseigné à l'École d'Art Bezalel à Jérusalem. Ce voyage, tout comme une halte plus longue en Iran il y a une quinzaine d'années, m'a invité à la réflexion. La région, si riche en références historiques, politiques et sociales, incite à remonter dans le temps.

Ma famille a quitté la France voici fort longtemps; du côté de ma mère naturelle, les de Mestral sont en Suisse depuis sept cents ans, les Delessert depuis plus de cinq siècles. Propriétaires terriens et châtelains, mais aussi avocats, hommes de guerre, banquiers, professeurs, inventeurs ou pasteurs, je ne les ai pas vraiment "reconnus", jusqu'à maintenant.

Ma gratitude allait à la présence spirituelle et généreuse de mon père, et à l'imagination fertile de ma seconde mère. Mais, dans ma lignée, il y eut cassure, de la France à la Suisse, puis un long et riche enracinement.

A Jérusalem, je me suis senti curieusement détaché du contexte historique et religieux local, et me suis souvenu qu'un homme, né très pauvre, y avait brillé par son courage, sa lucidité généreuse et surtout par les histoires fortes qu'il savait si bien raconter. Un monde

construit sur des histoires...

Je l'ai souvent dit : je n'avais pas de prédisposition naturellement perceptible à dessiner sérieusement. Mon travail a résulté d'une décision prise à l'âge de vingt ans. Mais j'avais été saisi par la passion de communiquer visuellement des idées et de raconter des fables — d'où les livres pour enfants. Et soudainement, en Israël, au pays des grandes histoires, j'ai compris que je faisais, moi aussi, partie d'une famille dont l'histoire marquée par l'émigration avait imprégné mon être.

Au point de suivre l'exemple. Après la tourmente provoquée par un film qui n'en finissait pas de ne pas pouvoir s'achever, il était normal, en 1985, que je m'établisse dans le Connecticut avec la femme de ma vie: un choix, une rupture géographique, pas un exil!

J'ai trouvé dans ce lieu la paix de collines boisées, de petits lacs, une belle maison de bois ancienne, avec tourelle et large véranda enveloppante, des arbres énormes dans le parc, des chevreuils qui broutent les tulipes et les roses, un ours qui parfois vient faire la sieste dans un noyer, et tout cela à deux heures de New York. Ma Suisse en Amérique!

Les années ont passé, et j'ai admis que la vraie raison de ce choix était de m'isoler, aux côtés de Rita et de notre fils Adrien, avec

mes couleurs et mes crayons. Je voulais me retrouver face à moi-même, pour tenter à nouveau la conquête des Etats-Unis.

A quarante-cinq ans, il me fallut en effet repartir à zéro, car les succès des années 65 à 72 à New York étaient presque oubliés. Bon exercice que de tout recommencer à cet âge-là.

Mais je suis un homme des villes: à plusieurs reprises je me suis interrogé sur la valeur de l'aventure... Il y eut heureusement le rythme calme et régulier de notre maisonnée, l'affection de ma famille et de quelques amis, à New York et de par le monde, par téléphone et Internet.

Je me suis senti Européen pour observer ce continent nord-américain ; de même je suis un Américain en Europe. Muni d'une certaine fraîcheur dans l'approche des mœurs, et d'une certaine force pour la bastonnade (dans *Siné Hebdo*). J'aime ces petites dissonances qui affleurent sous la routine des autres. Je note ma propre fragilité et me fâche!

Progressivement j'ai compris les mouvances, les éclats, voire la folie d'une société américaine gouvernée par la peur, celle de ne plus être un pays fort et inventif, un pays d'exception, et celle, pour les Blancs privilégiés, de devenir bientôt une minorité statistique.

Dans la solitude du village de Lakeville, j'ai pris plaisir à peaufiner mes peintures, et aussi à changer de registre pour être vu, le dimanche, par cinq millions de lecteurs du New York Times. J'ai su concentrer les informations en une image pour les dessins éditoriaux, et déployer mes récits au fil de mes livres.

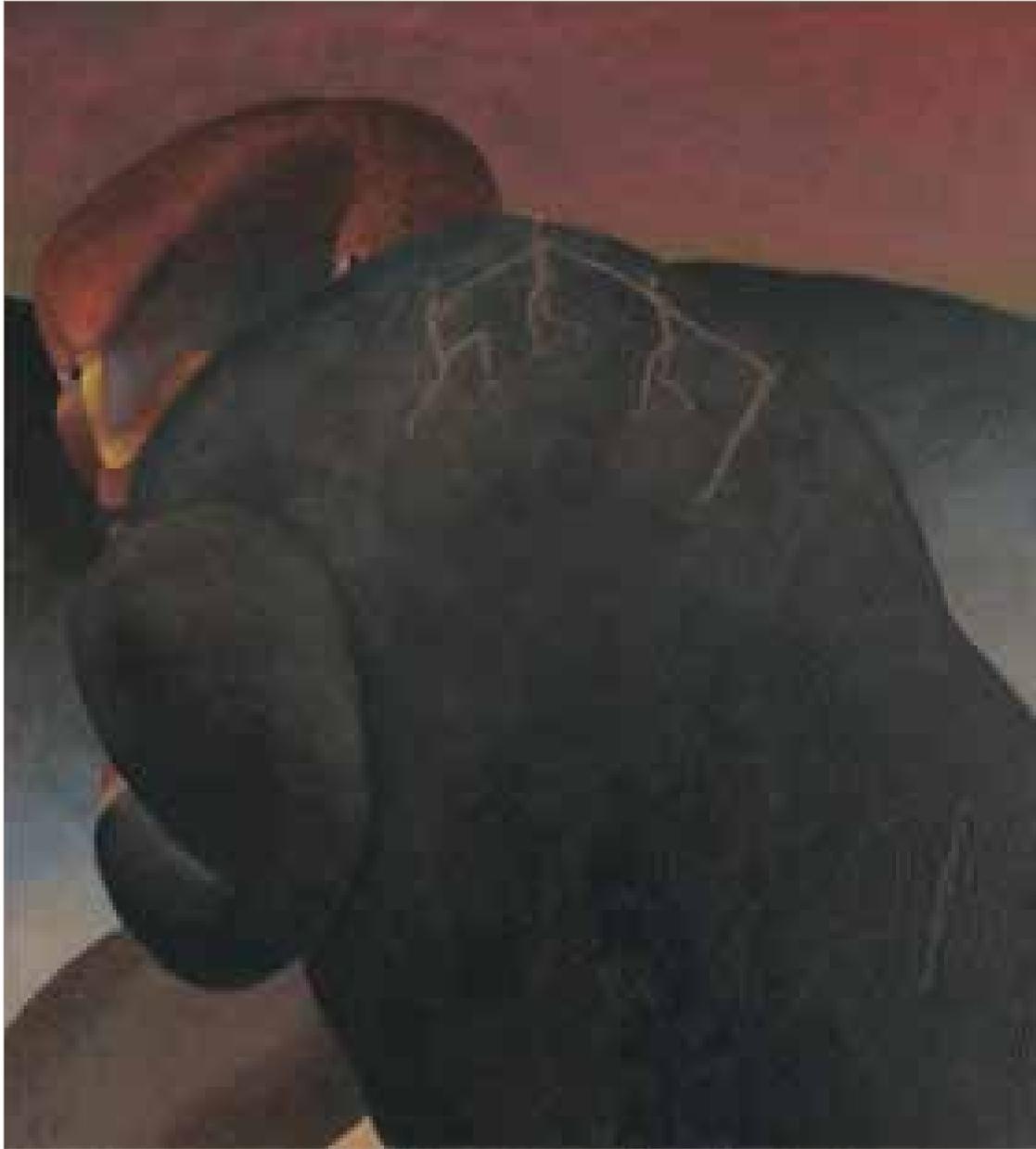
J'ai aussi découvert, malgré la sérénité de ma vie de tous les jours, que je pourrais me décrire comme ce cacique de l'ancien Mexique, dont Jean-Claude Carrière explique qu'il avait été désigné parce qu'il «avait le plus de tristesse en lui», autrement dit le plus d'expérience.*

Au fond je suis un triste qui paraît enjoué.

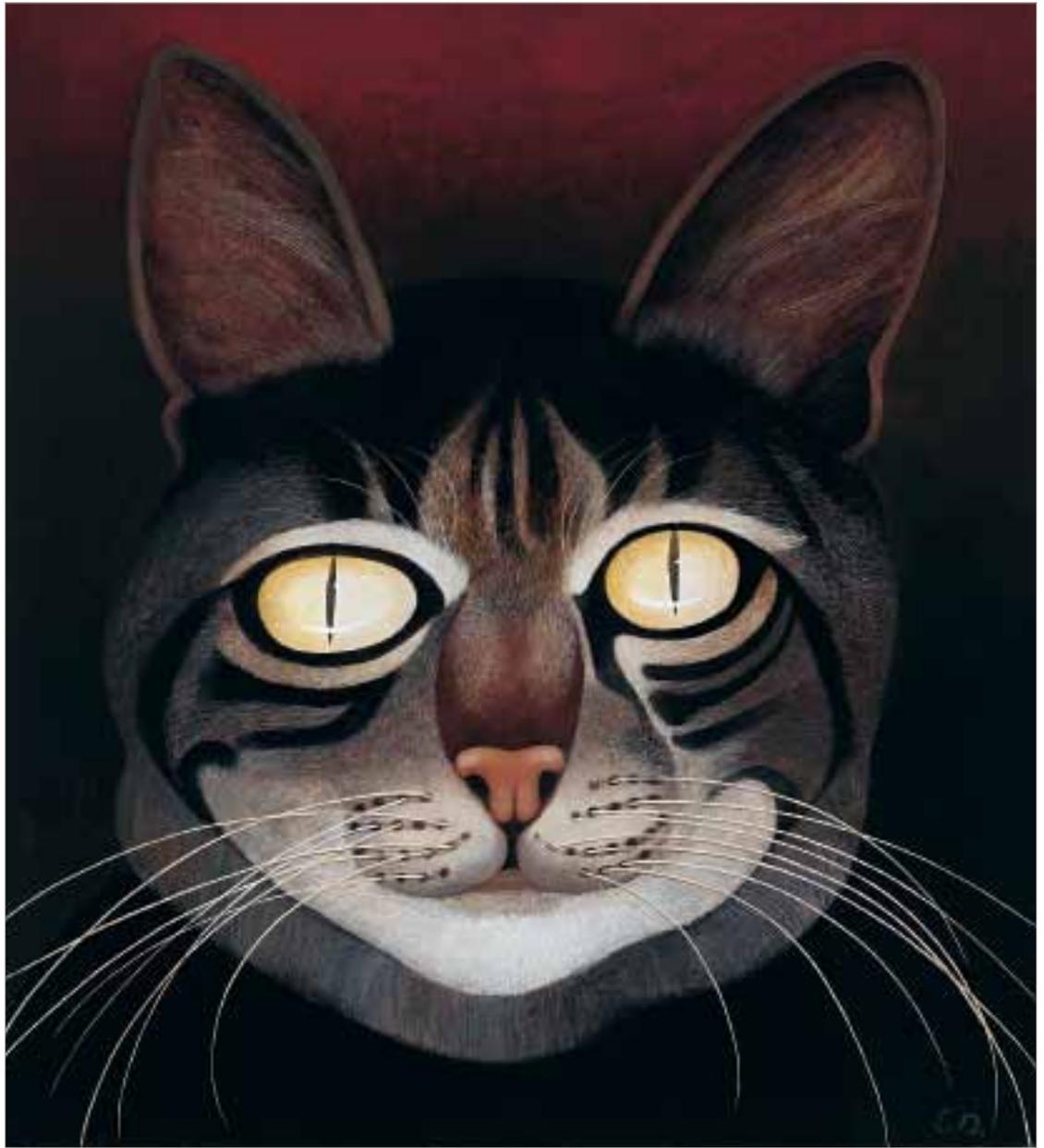
Cette exposition rétrospective au Château de St-Maurice est une fête pour moi. Grâce à Jean-Pierre Coutaz je peux montrer ma *Suite américaine*, destinée à un public qui, je crois, comprendra les idées sous la couleur: elles ont la saveur salée d'une larme.

Lakeville, décembre 2010

*Dictionnaire amoureux du Mexique de Jean-Claude Carrière, Plon 2009



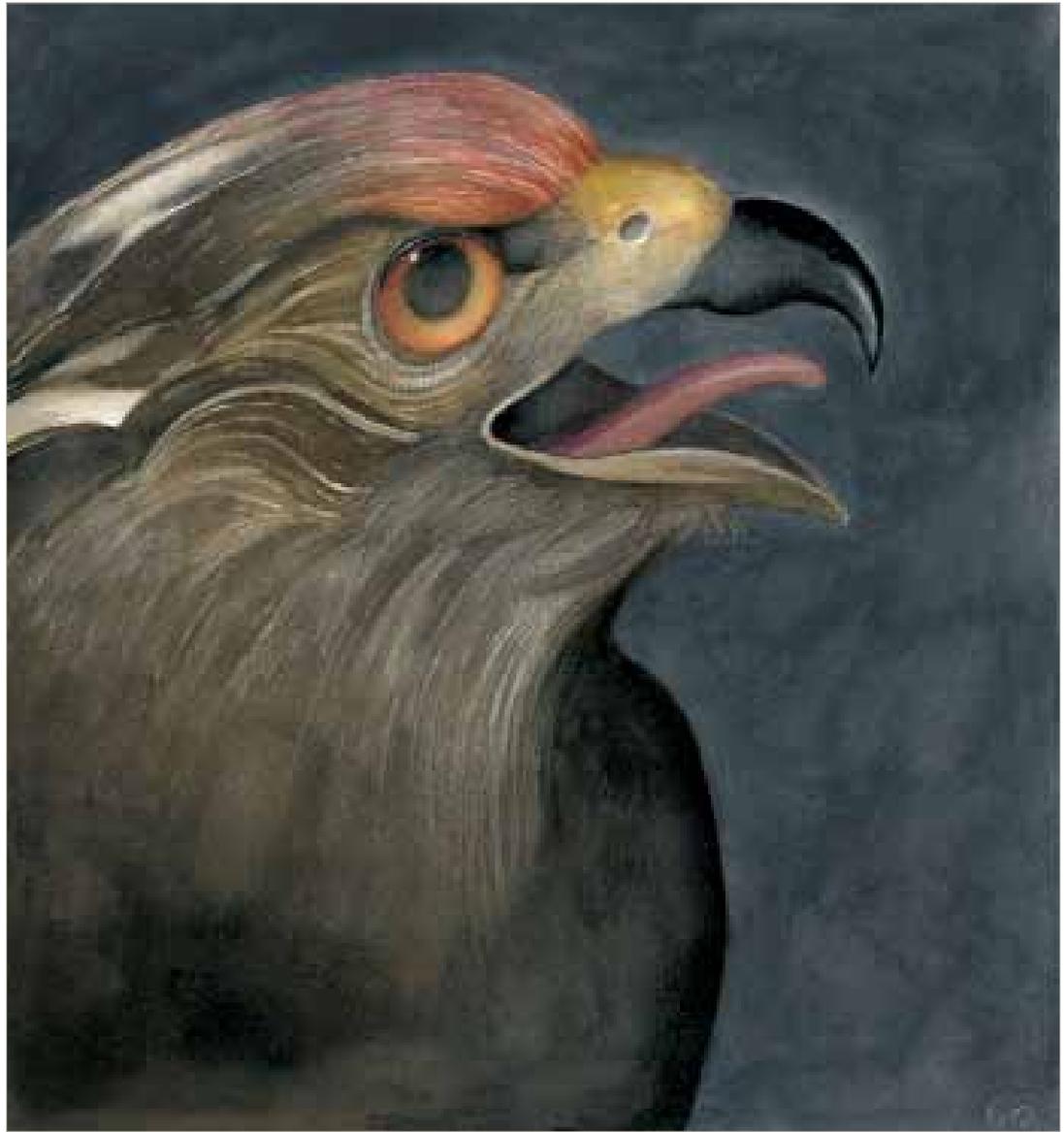
LES PETITES LUMIÈRES DU PARADIS, 1994



THE CAT COLLECTION, 1996



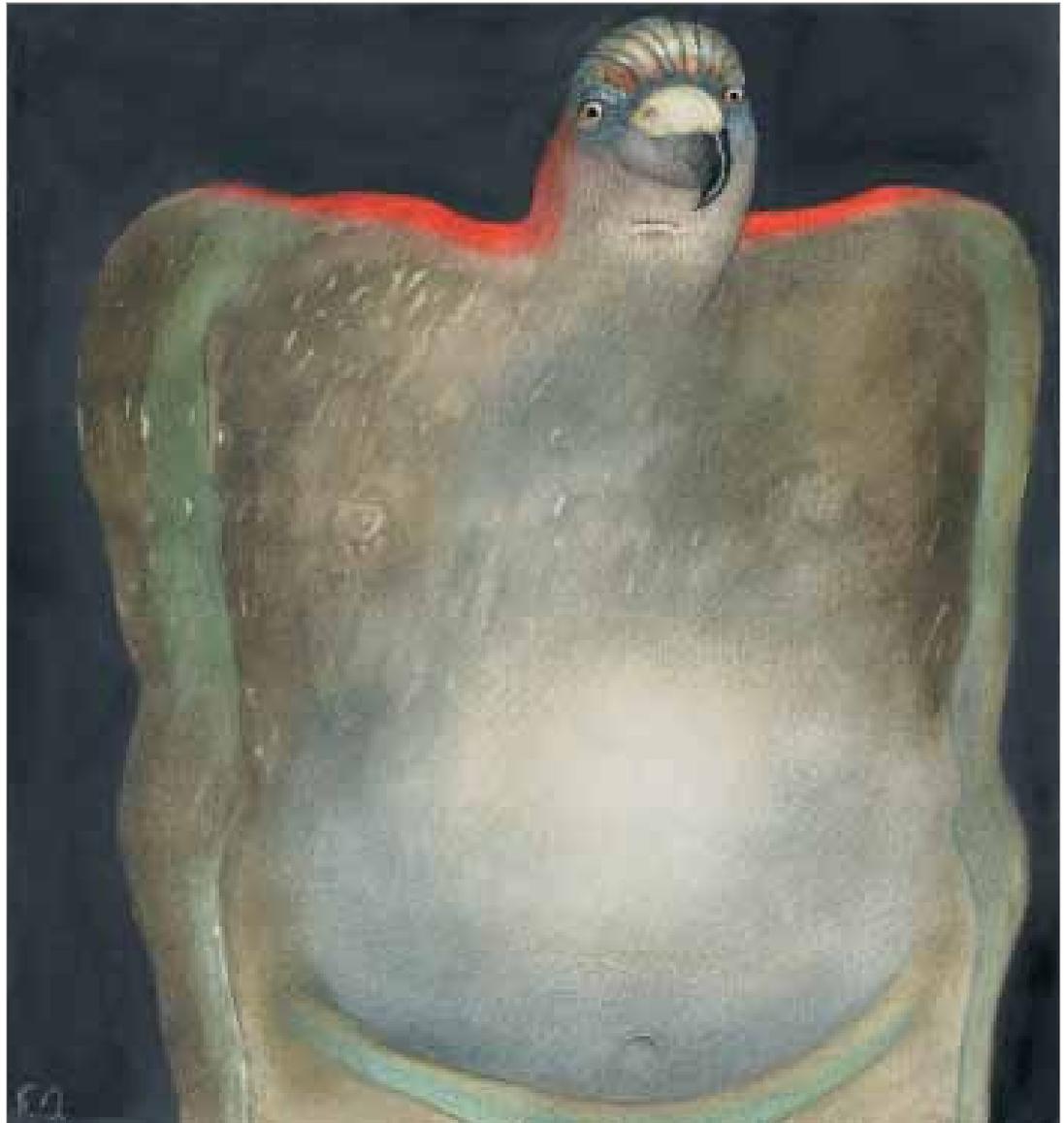
THE CAT COLLECTION, 1996



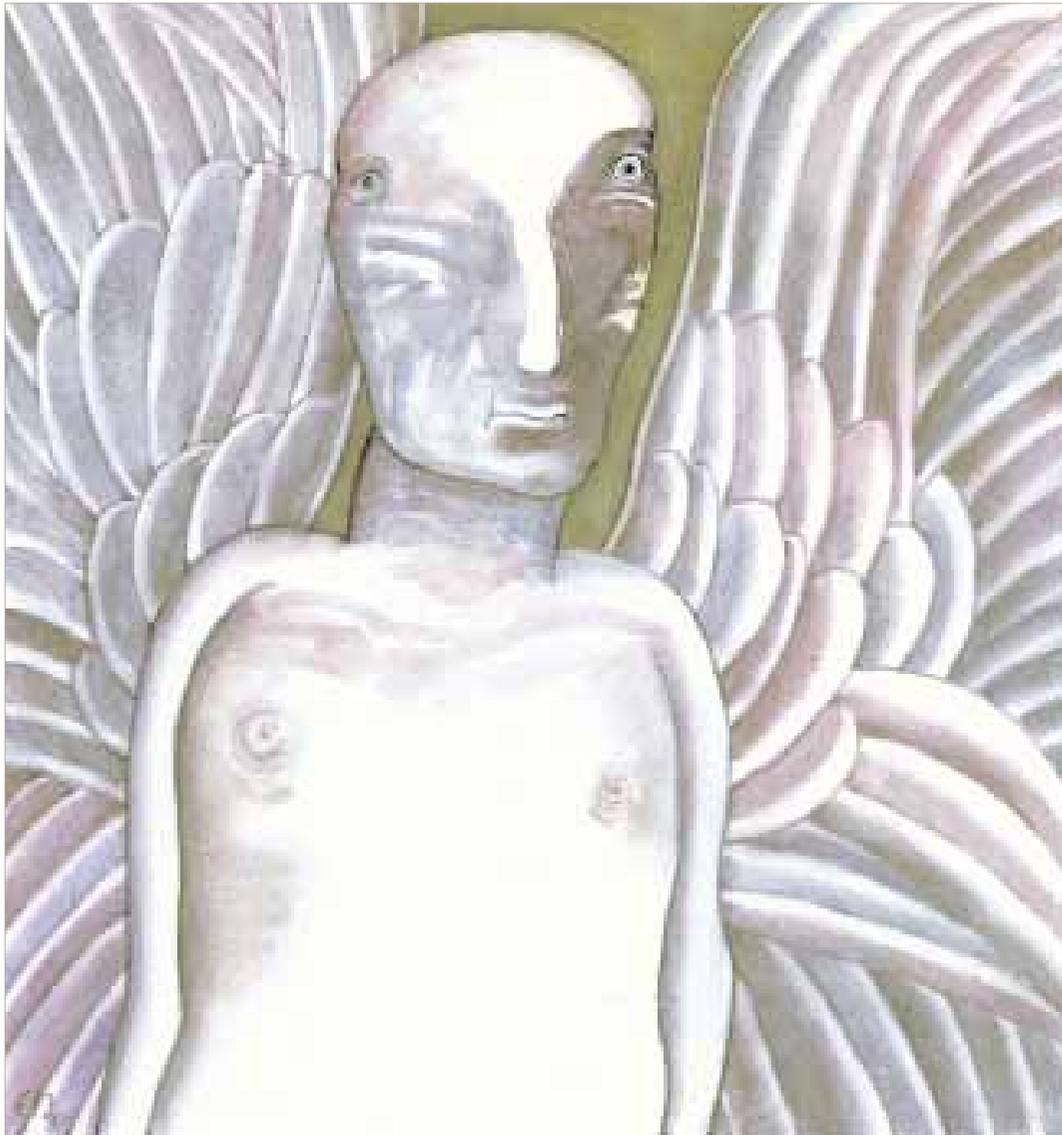
OISEAUX DE PROIE, 2000



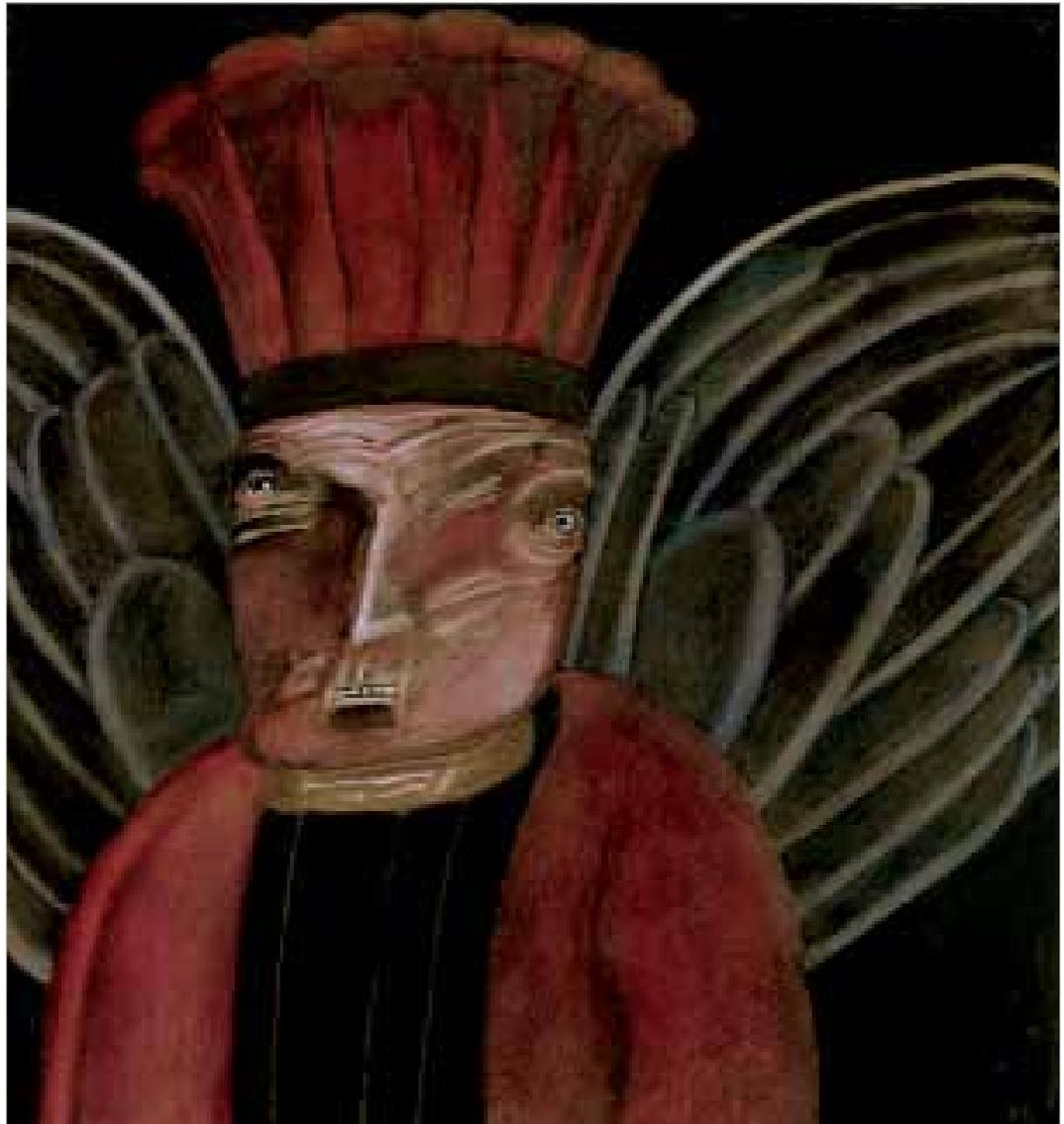
OISEAUX DE PROIE, 2000



OISEAUX DE PROIE, 2000



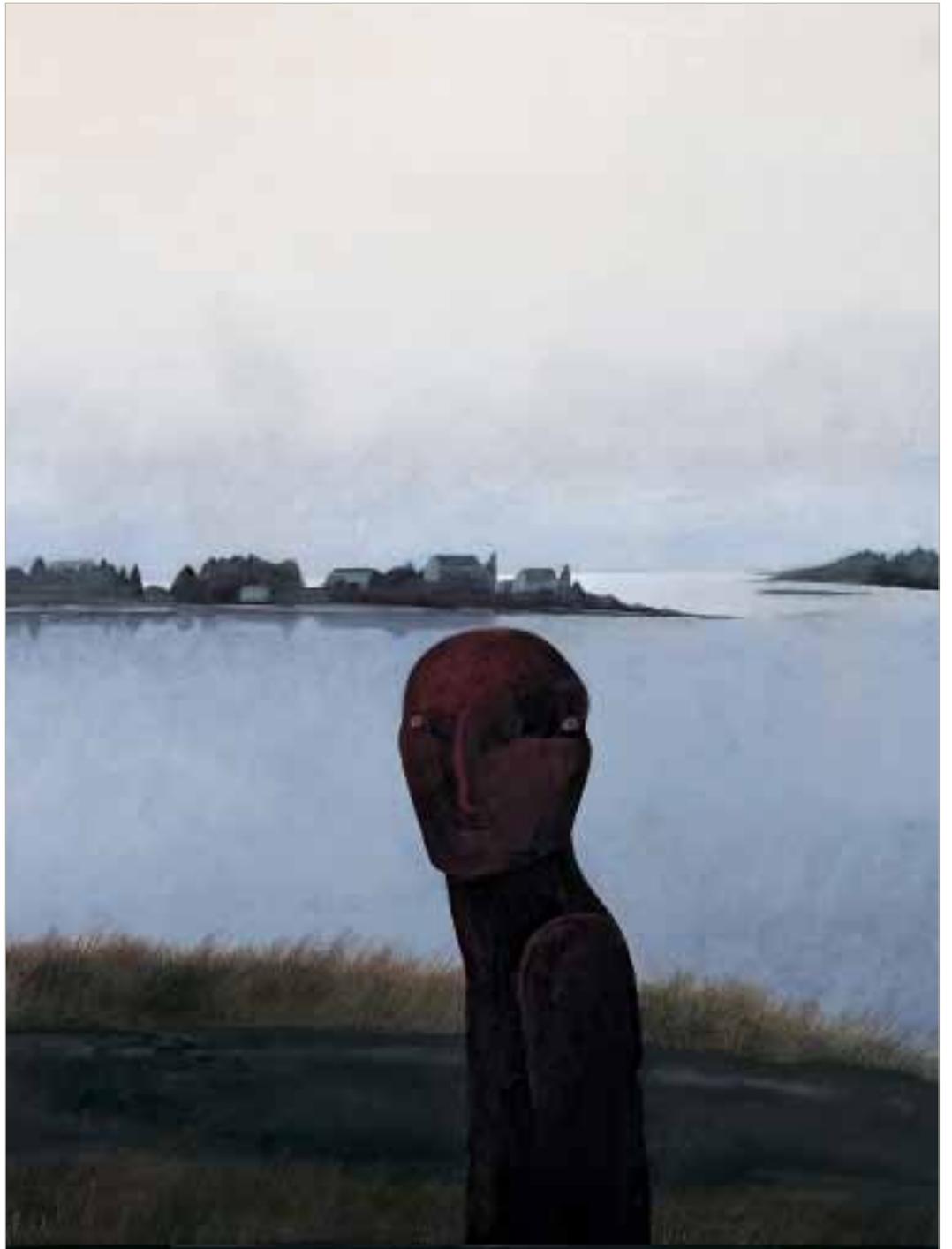
DES ANGES, 2004



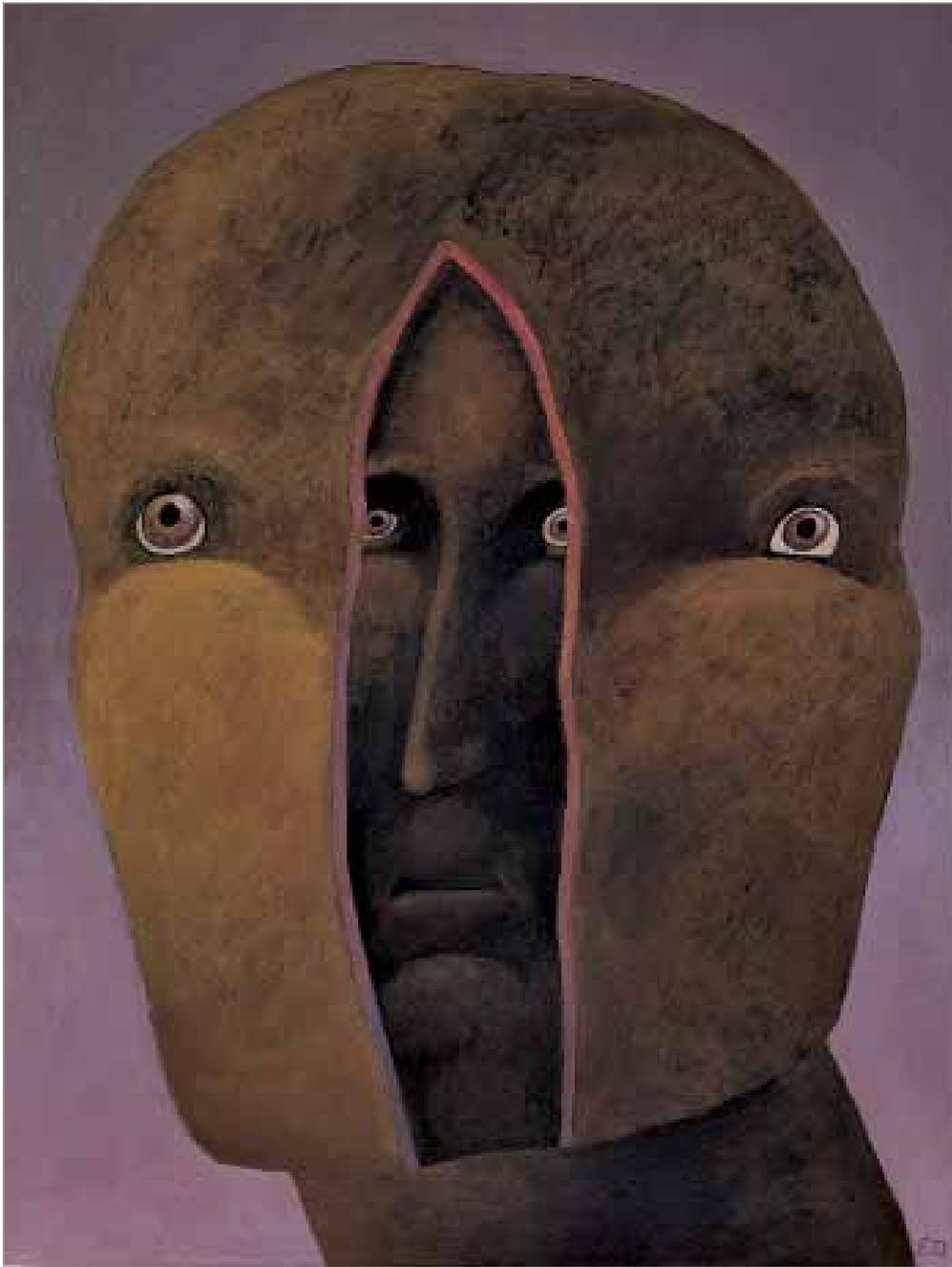
DES ANGES, 2004



DES ANGES, 2004



MELANCOLIES, 2002



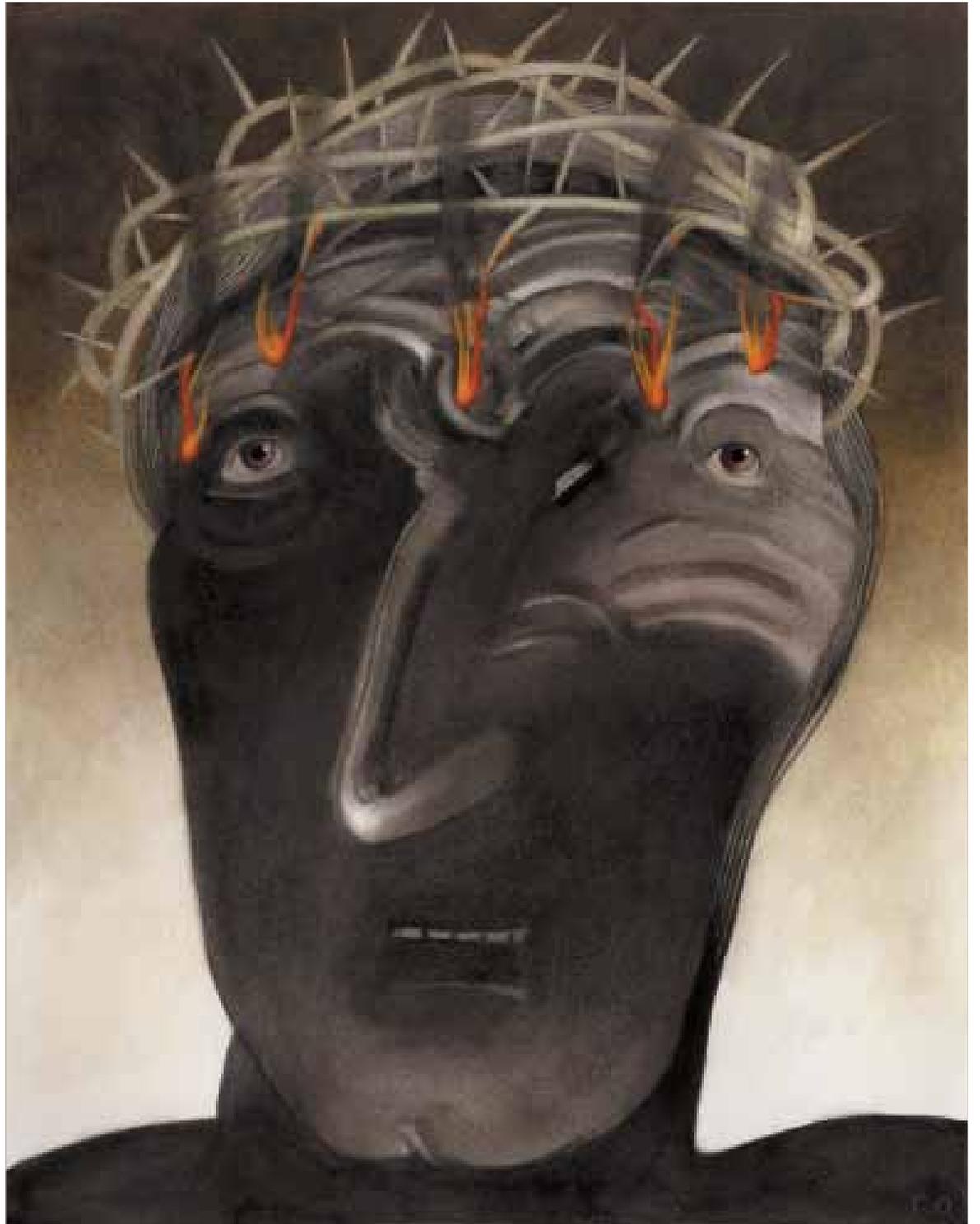
MELANCOLIES, 2002



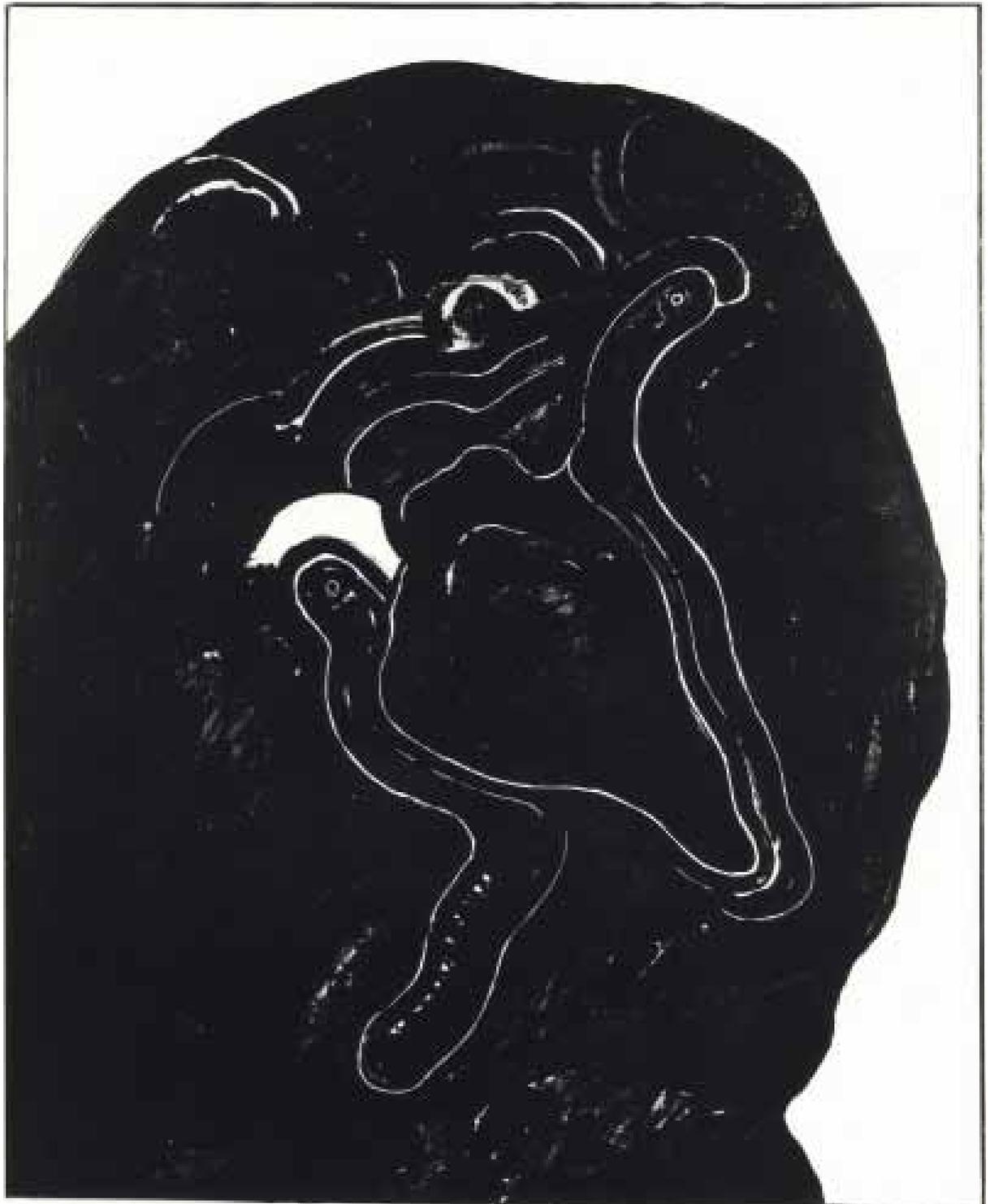
LE FEU, 2007



LE FEU, 2007











Mise en page de Rita Marshall
Portrait de l'artiste (page 4) par Adrien Delessert



Editions Fondation du Château de Saint-Maurice
Images copyright © 2011 Etienne Delessert

Tous droits réservés

Textes copyright © 2011 par les auteurs

Tous droits réservés

ISBN 978-2-8399-0842-9

Imprimé en février 2011 à Verona par Ermanno Beverari